Gc
929.794
Ar2
1889
1767913

REYNOLDS HISTORICAL
GENEALOGY COLLECTION


ALLEN COUNTY PUBLIC LIBRARY
3 1833 00674 3857

193


.....c'est au XIXe siècle, c'est-à-dire quand la science héraldique semble le plus délaissée, qu'elle s'affirme plus positivement que jamais.
VICOMTE DE MAGNY.
Archives
héraldiques
et
sigillographiques
Suisses
PAR
Maurice Tripet
Neuchâtel
3E ANNÉE
1889.
193
Lith. Gendre Neuchâtel

1767913

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

TABLE DES MATIÈRES DE 1889





N° 25 1889 JANVIER

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

A nos Lecteurs.

Les *Archives héraldiques suisses* entrent dans leur troisième année d'existence. Le nombre toujours progressant d'abonnés et de collaborateurs nous oblige aujourd'hui à remplacer l'autographie par la typographie. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de cette amélioration qui sera pour nous, au début, un sacrifice.

Les *Archives* continueront à recueillir tout ce qui concerne l'héraldique et la sigillographie nationales; la généalogie fera toujours partie du but et du programme développés en tête des années parues.

Deux rubriques seront ajoutées à celles dont les *Archives* ont déjà fait mention: la *Jurisprudence héraldique* et les *Emblèmes révolutionnaires, séditieux,* etc.

Les articles dont la publication est en vue pour cette année sont très variés; une quantité de communications inédites et de dessins en noir ou en couleurs augmenteront la collection fondée en 1887. Nos dévoués collaborateurs, MM. Jean Grellet, Dr Jean de Pury et G. Ulrich Stutz, entr'autres, nous ont promis de donner suite à la série des articles si intéressants publiés dans le cours de ces deux dernières années; nous les remercions vivement d'avoir offert leur précieux concours à l'œuvre que nous avons entreprise.


Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/archivesheraldiq03schw

Notre pays, autant et même plus que d'autres, doit accorder au foyer de son histoire, une place au *Blason* et à l'*Art héraldique.* M. le Dr prof. RAHN nous écrivait, il y a quelque temps: « Votre canton est riche » en spécimens héraldiques et il me semble que le moment est venu de » sauver de l'oubli quantité de monuments, dont le nombre va malheu- » reusement en diminuant d'une année à l'autre, au moyen de reproduc- » tions aussi fidèles que possible. »

Cette lettre date de l'époque de fondation des *Archives*; il nous a paru depuis que l'opinion de M. le Dr Rahn pouvait s'appliquer non seulement au canton de Neuchâtel mais aussi aux autres cantons: dès lors les *Archives* devinrent Journal suisse.

Bien accueilli par ses confrères des pays voisins — ses aînés — et plus particulièrement soutenu par les excellents conseils de MM. Ad. GAUTIER, Dr DAGUET, A. BACHELIN, C.-Eug. TISSOT, A. GODET, etc., notre journal héraldique put poursuivre sa course modeste dans les diverses parties du pays; nous souhaitons pouvoir continuer notre marche et rassembler, comme nous le disions précédemment, tout ce qui a trait à notre héraldique suisse.

Nous remercions aussi nos abonnés de nous faciliter cette tâche.

Aux articles dont la publication est en cours, plusieurs autres sont venus s'ajouter; nous en réservons la surprise à nos lecteurs.

Tout ce que nous demandons, en terminant ces quelques lignes, c'est l'appui constant et suivi des amis de l'histoire nationale.

Leur encouragement sera pour nous une garantie de réussite.

Leurs conseils nous seront toujours de la plus grande utilité.

Décembre 1888. *Lic. jur.* MAURICE TRIPET

Héraldiste
Membre de la Société d'Histoire
Préposé aux Archives cantonales

Les Cimiers de la Maison de Neuchâtel

Nous avons parlé ailleurs des Armes de la Maison de Neuchâtel (voir *Musée neuchâtelois,* 1887), en exprimant l'opinion que le château qui figure sur les sceaux des premières générations de nos comtes n'est qu'un signe sphragistique et non leur armoirie proprement dite et en second lieu que les branches de Nidau et de Strasberg portaient de même que celles d'Arberg et de Valangin un pal chevronné de sable et d'*or* et non d'argent comme l'ont prétendu plusieurs auteurs.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce sujet, mais nous nous bornerons à présenter aux lecteurs des *Archives héraldiques* quelques observations relatives aux cimiers qui accompagnaient ces armes.

Comme on le sait, la Maison de Neuchâtel se partage au commencement du XIIIe siècle en deux branches principales, celle de Neuchâtel et celle d'Arconcié, cette dernière se subdivisant ensuite en rameaux de Nidau, de Strasberg, d'Arberg et de Valangin.

On ignore quel était le cimier porté avant la séparation, mais il est à présumer que c'était un bonnet surmonté d'une houppe, car il se retrouve dans les deux branches. En comparant le cimier du comte Louis de Neuchâtel (fig. 3) avec celui de Guillaume de Valangin (fig. 13), nous ne découvrons, il est vrai, aucune ressemblance et pourtant les deux semblent avoir eu comme point de départ le bonnet à houppe. Mais

Explication de la Planche

du N° 25 des Archives Héraldiques Suisses.

LES CIMIERS

de la Maison de Neuchâtel

Fig. 1. Rollin de Neuchâtel d'après la Tour d'Erstfelden.
2. Louis de Neuchâtel d'après Gelre.
3. » » » son sceau.
4. Rodol. IV de Nidau et Isabelle de Neuchâtel d'après leur sceau.
5. Jean de Neuchâtel-Vaumarcus d'après son sceau.
6. Othon de Strasberg d'après son sceau.
7. Branche d'Arberg d'après Stumpf.
8. Branche de Nidau d'après la Wappenrolle de Zurich.
9. » » » » Grunenberg.
10. » » » » Gelre.
11. » » » » Stumpf.
12. Jean II et Jean III de Valangin d'après leurs sceaux.
13. Guillaume et Claude de Valangin d'après leurs sceaux.
14. Imier de Strasberg d'après la tour d'Erstfelden.
15. Branche de Nidau » » »
16. Franc^e Louise de Neuchâtel-Gorgier d'après son tombeau à Cressier.
17. Guillaume d'Arberg d'après son sceau.



ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES. N°. 25.

Les CIMIERS de la MAISON de NEUCHATEL, par J. GRELLET.



ainsi que nous le verrons dans la suite, il se produisit un phénomène assez curieux. A mesure que dans la branche aînée le bonnet s'amoindrissait de plus en plus par des modifications successives et que la houppe croissait en proportion pour finir par figurer seule sur le casque du comte Louis, il se produisit dans la branche d'Arconcié le fait inverse : la houppe diminua et en fin de compte disparut presque complètement, tandis qu'au contraire, le bonnet devenait toujours plus haut et plus pointu.

Après ces quelques remarques générales, nous passons successivement en revue les différentes branches de la Maison de Neuchâtel au point de vue de leurs cimiers.

Branche de Neuchâtel. Le plus ancien cimier que nous connaissons de cette branche est celui qui se trouvait autrefois représenté dans les peintures murales de la Tour d'Erstfelden dans le canton d'Uri, qui datent du premier quart du XIVe siècle. Cette armoirie (fig. 1), est donc celle du comte Rollin et le cimier représente une haute toque retroussée aux pièces et émaux de l'écu et surmontée d'une houppe de plumes de sable. Les armoiries peintes de cette époque sont aussi rares que précieuses à consulter. Celles de la Tour d'Erstfelden étaient les plus anciennes se rapportant à la Suisse. Disparues depuis longtemps elles nous ont été conservées par une copie qu'en a faite Cysat au XVIe siècle. Mais même à cette époque les originaux étaient fort détériorés et les jaunes entre autres s'étaient effacés et sur notre planche nous avons tant pour cette armoirie (fig. 1) que pour les autres provenant d'Erstfelden restauré les émaux primitifs. Un peu plus tard, dans le même siècle, nous trouvons dans le magnifique *Wappenbœk de Gelre,* conservé à la Bibliothèque nationale de Bruxelles, les armes du comte Louis (fig. 2). Les trois pals de l'écusson précédent sont réduits à un seul et le cimier est également une toque mais de beaucoup plus petites dimensions et de couleur brune doublée de gueules. La houppe de sable est ici très développée. Elle l'est encore plus tant sur le grand sceau équestre que sur le petit contre-sceau du comte Louis (fig. 3), où la toque a complètement disparu pour ne laisser qu'une grande houppe disposée en éventail. La comtesse Isabelle (fig. 4) et la branche illégitime de Neuchâtel-Vaumarcus (fig. 5) la conservèrent en en modifiant un peu la forme qui prit quelque ressemblance avec une fraise ou une pomme de pin, mais il s'agit bien toujours de plumes comme le fait voir du reste le cimier (copié d'un dessin de M. Alfred Godet) qui se trouve dans l'Eglise de Cressier, sur la tombe de Louise-Françoise de Neuchâtel-Gorgier, morte en 1634 (fig. 16).

Stumpf, outre une fausse représentation de la toque à plumes qu'il dessine comme s'il s'agissait d'un bonnet planté de feuilles de chêne, donne comme second cimier un buste d'homme vêtu aux émaux de l'écu et ces deux versions ont été adoptées par Mandrot, erronément croyons-nous, car tant les sceaux que les plus anciennes peintures connues des armes des comtes de Neuchâtel ne donnent que la houppe avec ou sans toque.

M. de Wyss, dans ses *Sceaux historiques de Neuchâtel,* reproduit, il est vrai, d'après Matile un sceau du comte Louis qui aurait pour cimier un ange ailé. Mais nous devons avouer ne pas découvrir sur l'original de traces distinctes permettant de conclure à l'existence d'une figure humaine et le casque nous paraît plutôt être simplement orné

d'un pal ouvert qui sans doute est une variante de la houppe. S'il y avait eu la figure d'un ange, les ailes seraient vraisemblablement placées plus haut pour lui croître aux épaules, tandis qu'en réalité elles sont fixées au casque lui-même. La houppe qui se retrouve non-seulement sur tous les autres sceaux du comte Louis mais aussi sur ceux de sa femme Catherine, de Jean-le-Bel, d'Isabelle et de toute la branche des Neuchâtel-Vaumarcus, peut être considérée comme étant à partir du milieu du XIVe siècle le seul cimier authentique de cette lignée tandis qu'antérieurement à cette époque la houppe surmontait un bonnet retroussé.

La *branche de Strasberg* nous fournit plusieurs variantes. La tour d'Erstfelden donne comme cimier un bonnet conique de gueules surmonté d'une branche de chêne (ou de noisetier?) au naturel qui se trouve également reproduit dans l'armorial du capitaine Aurélien zur Gilgen (1661) tandis que Grünenberg qui a fait au XVe siècle un volumineux et superbe armorial, prête aux Strasberg le même cimier que celui porté par la branche d'Arberg (fig. 13), mais ce qu'il y a de curieux est qu'aucun armorial à notre connaissance ne reproduit le cimier d'Othon de Strasberg (1270) tel qu'il se trouve sur son sceau et que nous donnons d'après Zeerleder (fig. 6). Le casque presque carré est surmonté d'un vol ouvert planté de six touffes de trois feuilles disposées en croix. Ce cimier est-il personnel à Othon? Son père et son grand-père le portaient-ils avant lui? C'est ce qu'il est impossible de dire, les sceaux d'aucun des autres membres de cette branche ne contenant des cimiers. Les peintures d'Erstfelden sont contemporaines d'Immo ou Imier de Strasberg, le fils d'Othon.

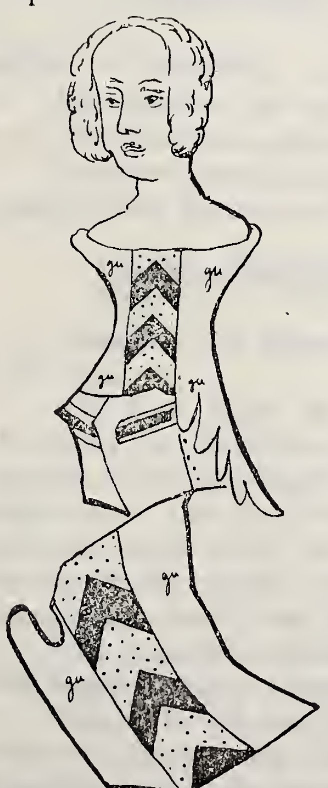
Branche d'Arberg-Arberg. Nous ne connaissons pas de peinture ou d'armorial antérieur au XVIe siècle reproduisant les armes de cette branche. Stumpf qui écrivait vers 1540, et ceux qui l'ont suivi, lui donnent tantôt le bonnet pointu (fig. 13), tantôt un bonnet de gueules partagé en deux cornes (capuchon de bouffon) orné de grelots, ou encore un buste masculin (fig. 7) vêtu de l'écu, mais le seul cimier remontant à l'époque où cette branche existait encore, est celui qui figure sur le sceau de Guillaume d'Arberg (1276) représentant soit une corne, soit plus probablement un cou de cygne crêté d'un éventail chargé de l'écu d'Arberg (fig. 17).

De la *branche d'Arberg-Valangin*, par contre, nous avons toute une série de sceaux portant comme cimier le bonnet pointu qui seul paraît avoir été en usage dans cette branche. Seulement dans les sceaux de Jean II et Jean III le bonnet est surmonté d'un plumet (fig. 12), tandis que dans ceux de Guillaume et de Claude de Valangin cet ornement semble être remplacé par une boule (fig. 13). C'est du moins ainsi que Stumpf et d'autres l'ont interprété, mais nous ne sommes pas bien sûrs qu'il ne s'agisse pas en réalité aussi d'un plumet très rudimentaire il est vrai et qui ne ressemble que de loin au beau panache du comte Louis. Cette boule est tantôt d'or, tantôt de gueules ou de sable.

Nous avons réservé pour la fin la *branche de Nidau* dont les cimiers diffèrent entièrement de ceux des autres branches. Dans le sceau de la comtesse Isabelle de Neuchâtel, son propre cimier est accolé de celui de son mari Rodolphe IV de Nidau (fig. 4) et trois autres anciens documents s'accordent à donner aux Nidau le même cimier, savoir un buste de femme vêtu de l'écu. Nous reproduisons ces trois armoiries, soit (fig. 10) d'après Gelre dont nous avons déjà parlé (fig. 8) d'après la

Wappenrolle de Zurich (un parchemin du milieu du XIV[e] siècle) et enfin (fig. 15) d'après la tour d'Erstfelden. Ici le cimier offre une légère variante, la femme étant couronnée et portant les chevrons au dos au lieu de les avoir comme lès autres sur la poitrine. Une telle unanimité entre quatre documents contemporains des Nidau est concluante; aussi aurions-nous quelques doutes sur les deux cous de cygnes jumaux d'argent (fig. 11) que Stumpf et ses imitateurs donnent à cette branche comme second cimier, si d'un autre côté nous ne trouvions pas aussi dans un armorial aussi consciencieux que celui de Grünenberg, déjà mentionné plus haut, deux cous de cygne qui, il est vrai, diffèrent par la position et les émaux, car ici ils sont adossés et partis d'argent et de gueules (fig. 9).

Rodolphe IV de Nidau s'intitulait d'après Stock, *Histoire de la Maison de Neuchâtel,* « Seigneur de Homberg », et s'il porta jamais sur son casque les deux cous de cygnes jumaux, ce fut sans doute en vertu de quelques droits à cette seigneurie, car c'était là le cimier des comtes de Homberg qui eux-mêmes l'avaient hérité des comtes de Rapperswyl, mais les bagues que les cygnes tenaient primitivement dans le bec auraient été perdues en route. C'est ainsi que pourrait s'expliquer ce cimier; quant à la forme que lui donne Grünenberg, nous n'en connaissons pas l'origine. Tant ce dernier, qui peignit son armorial vers 1470, que Stumpf dont la chronique fut imprimée en 1548, malgré leur valeur, commettent quelques erreurs ce qui peut leur arriver d'autant plus facilement lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas avec les Nidau, d'une famille éteinte depuis plus d'un siècle, le dernier de cette lignée ayant été tué en 1375. Aussi ferait-on bien, croyons-nous, de se borner à reproduire le cimier de cette branche tel que nous le transmettent des documents contemporains, et cela d'autant plus que les prétendus droits à la seigneurie de Homberg ne semblent pas très bien établis. Dans tous les cas, si les Nidau ont jamais fait usage des cous de cygne comme cimier, ce ne fut qu'exceptionnellement.



C'est sans doute par analogie et esprit d'uniformité que Stumpf, trouvant ici un buste humain comme cimier, prêta aussi aux branches de Neuchâtel et d'Arberg un emblème analogue. — Le *Wappenbœk* de Gelre outre l'armoirie déjà mentionnée (fig. 10), en contient une seconde de Rodolphe IV de Nidau dont le dessin offre quelques variantes notamment dans la coiffure du cimier. Nous reproduisons les deux (fig. 281-282)[1].

Nous ne nous aventurerons pas à formuler une opinion sur l'origine de tous ces différents cimiers de la Maison de Neuchâtel. Tout au plus rappellerons-nous que Rodolphe I[er] de Nidau était un troubadour chantant les grâces et les dédains d'une belle mais inexorable châtelaine. Est-ce peut-être la dame de ses pensées ou une abstraction *(Frau Minne)* l'inspiratrice des poëtes qui devait être personnifiée par ce buste féminin porté haut sur le casque?

[1] Les figures de la planche correspondent aux numéros 283-299 des *Archives*.



Si d'après les sceaux et les peintures on pouvait avoir quelques doutes sur le sexe de la figurine, Gelre a soin de nous fixer à ce sujet car il accompagne les armes de Rodolphe IV de Nidau (fig. 10), d'une chanson exaltant les vertus de ce héros et terminant par la description de son blason en ces termes (traduction de M. V. Bouton):

Ses armes sont de gueules rouges; un pal les traverse tout de long chevronné de sable et d'or. Observe maintenant le heaume: un mantelet de couleur rouge semblable à la bannière et à l'écu. Au-dessus se trouve une image, comme une tête de femme qui est souvent mise en pièces par les armes et ne reste pas non brisée; partout où l'on monte à l'assaut ou se bat, il fait peu de cas des menaces de l'ennemi, le comte Rodolphe de Nydou! — Nydou! Nydou! est son cri, on l'y reconnaîtra.

Jean Grellet.

Bemerkungen zum Basler Sigel.

Mit Bezug auf die von Ihnen veröffentlichten Artikel betreffend das Basler Stadtwappen erlaube ich mir Ihnen folgende weitere Notizen zukommen zu lassen:

Das älteste Basler Sigel ist dasjenige des Rathes, mit der Legende:

† · SIGILLUM · CIVIUM · BASILIENSIUM · A W

(alpha und omega).

Es war dies das grosse Stadtsigel, in Uebung seit 1225; dasselbe trägt als Zeichnung die vordere Ansicht eines Münsters.

Daneben bestand ein Secretsigel, benützt für gewöhnliche Ausfertigungen des Rathes und mit der Legende:

S · SECRETUM · CIVIUM · BASILIENSIUM ·

Dasselbe war schon 1356 in Gebrauch und soll dies jetzt noch der Fall sein.

Auf dem Sigel ist dargestellt wie Gott Vater (nicht der Kaiser Heinrich) die Jungfrau Maria krönt; es geht dies deutlich aus dem ältesten daherigen Sigel hervor. Später wurde diese Zeichnung dahin abgeändert, dass die Krönung Maria's wegfiel und an Stelle dessen das Bild nur noch zeigt, wie Gott Vater die Jungfrau Maria segnet. Das gleiche Motiv findet sich im obern Theile des Sigills des Bischof Adamir von Genf, vom Jahr 1387.

Das eigentliche Basler Wappen, der Basler Stab, hat dagegen auf den Sigillen seinen Ursprung im Jahre 1385.

Wie in N° 22, Jahrgang 1888, Ihrer Zeitschrift bemerkt wird, war Bischof Johann von Vienne (1365-1382) der erste welcher in sein Bischofswappen den sogenannten « Baslerstab » aufnahm. Alle Basler Bischöfe nach ihm hielten an dieser Sitte fest: Alle ihre Sigilla tragen von 1365 an fortlaufend jenes Abzeichen.

1385 verpfändete Bischof Johann von Vienne an die Stadt Basel das Schultheissen-Gericht, das bis dahin vom Bischof gewählt worden und in seinem Namen die Justiz ausgeübt hatte.

Die Basler mussten zum Ausweis von wannen sie diese Gerichtsbarkeit erhalten und zum Zeichen dass selbe Ihnen nur verpfändet war, das von Bischof Johann eingeführte bischöfliche Abzeichen (den Baslerstab) in ihr Schultheissgerichts-Sigel aufnehmen, das die Umschrift erhielt:

† S · CONSULUM · CIVITATIS · BASILIENSIS

Von da an haben die Basler dies *Abzeichen* als ihr Stadtwappen angenommen:

1° Von 1385 bis auf neueste Zeit in dem Sigel des Schultheissgerichts, jetzt noch benützt für gewisse Ausfertigungen.

2° Als Rücksigel zu dem Secretsigel des Rathes, wie auch selbstständig, 1481, 1549, 1680.

3° Als Sigel benützt beim Schultheissengericht für amtliche Publikationen, 1480, 1610, mit der Legende:

S · DENUNCIATIONIS · JUDICI · BASILIENSIS

4° Dessgleichen im grossen (seit 1775) und im kleinen Staatssigel (seit 1780).

Auf allen Basler Stadt- und Staats-Sigillen, soweit der Baslerstab in Gebrauch war, ist der Stab regelmässig nach rechts gedreht und trägt unten drei Spitzen. Ganz übereinstimmend ist auch der Baslerstab auf *allen* bischöflichen Sigillen von 1365 an nach rechts gekehrt mit 3 Spitzen unten.

Dr J. Morel, *Bundesrichter*.

LA FAMIGLIA PLANTA

Cenni Storici e Genealogici

PER IL COMM. CAV.

G. B. DI CROLLALANZA

PRESIDENTE FONDATORE DELLA R. ACCADEMIA ARALDIA ITALIANA

Una celebre famiglia grigiona, la cui origine, le vicende storiche e l' influenza esercitata sopra una provincia d'Italia, le danno il diritto di dirsi anche italiana, non può essere trascurata da noi, e i nostri lettori si compiaceranno di vederne raccolte in questo periodico le notizie più importanti tratte da molti autori, e più specialmente dalla genealogia che ne publicava, or sono pochi anni, l' eruditissimo Sig. Corradino de Moor sotto il titolo : *Stemmatographia equestris nec non vetustissimæ hetruscæ originis prosapiæ de Planta cum Privilegiorum, Immunitatum Magistratumve ad eamdem spectantium, nec non Legationum atque dignitatum militarium, Magistratuumve ad iisdem perfunctorum enumeratione.*



Fra le più antiche famiglie dell' alta Rezia, va annoverata senza manco quella vetustissima dei Planta, la cui origine, indubbiamente romana, si perde nell' oscurità del tempo. La leggendaria tradizione ne fa rimontare la storia all' epoca della invasione degli Etruschi nella Rezia; invasione che ebbe luogo nell' anno 595 avanti la nostra era, in seguito di una battaglia perduta contro i Galli sulle rive del Ticino. Simone Lemnius, il celebre poeta coronato del medio ovo, fa menzione di questo fatto nel suo poema *Raeteis* (1) segnalandovi un *Pompeo Planta* siccome uno dei capi degli Etruschi fuggitivi. Ma altri fatti e monumenti di un valore incontrastabilmente storico provano assai meglio ed evidentemente l'origine romana di questa illustre famiglia. Difatto noi troviamo nell' anno 69 dopo Cristo un *Giulio Planta,* amico e compagno (comes) dell' Imperatore Claudio, in una iscrizione scoperta nel 1869 a Clès nel Tirolo, della cui opera si servi l' Imperatore per verificare ed aggiustare le divergenze fra gli abitanti della Bregaglia e la città di Como. Un' altra iscrizione greca rinvenuta a Balbura, città della Psidia in Asia, cita un altro Planta, per nome *Pompeo,* in qualità di procuratore (Procurator) dell' Asia Minore sotto l'Imperatore Vespasiano (2). Una terza dell' anno 90 dopo Cristo, citata dal Momsen (3) parla di un *Avilius* Planta.

Un *Pompeo,* forse lo stesso superiormente menzionato, era, secondo Plinio, Prefetto dell' Egitto ed amico particolare dell' Imperatore Trajano (4).

Giusto Lipsio finalmente cita un terzo *Pompeo* Planta che deve aver vissuto nel primo o nel secondo secolo dopo Cristo et che (secondo la testimonianza di Probo) era istoriografo ed aveva narrata la guerra fra gl' imperatori Ottone e Vitellio. *(A suivre).*

(1) *Die Raeteis von Simon Lemnius Schweizerisch Deutscher Krieg von 1499.* — Chur 1874. — Sprecher et Plattner, in-8.

(2) Vedi il testo di queste due iscrizioni nella *Stemmatographia* della famiglia Planta pag. 1 e 2.

(3) Hermes IV. pag. 99.

(4) Veggasi la corrispondenza fra questo e Plinio in quel tempo Governatore dell' Asia Minore.



N°s 26-27 1889 FÉVRIER-MARS

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

Beitræge zur Kenntnis der Heraldik und Sphragistik der deutschen Schweiz.

III.

DIE ERBEN DER KIBURGER KLEINODE

B. *Der Lindenblätterbusch.*

In unserm letzten Aufsatz haben wir zu beweisen gesucht, dass von den beiden Kiburger Kleinoden das eine, der Pfauenstutz, von dem Hause Habsburg-Oesterreich weitergeführt wurde. Betrachten wir nun das Schicksal des andern, des Lindenblätterbusches. Diesem war allerdings nicht eine so lange und ruhmvolle Laufbahn mehr beschieden, wie seinem Genossen; nur noch einmal, auf dem Siegel Gottfrieds von Habsburg-Laufenburg, das wir als Beilage zu dieser Arbeit abbilden, finden wir es wieder. Wie Graf Gottfried dazu kam, dasselbe anzunehmen, und was für eine Bedeutung die Annahme desselben durch diesen Grafen hat, möchten wir unsern Lesern in den folgenden Zeilen auseinandersetzen.

Im Jahre 1262 (zwischen dem 7. Nov. und dem 28. Dez.) starb

Hartmann der Jüngere (1), Graf von Kiburg. Er war der Sohn Werners, welcher auf dem Kreuzzuge Friedrichs II. im Jahre 1228 zu Accon den Tod gefunden hatte, und der Adelheid (2) von Lothringen, welche in zweiter Ehe einen Edeln aus der Champagne, Walter von Vignory, heiratete (3). Für Werners minderjährigen Sohn, Hartmann, und die Tochter Clementa, welche sich später mit dem Grafen Rudolf von Werdenberg verheiratete, führte der Bruder Werners, Hartmann, jetzt der Aeltere genannt, die Vormundschaft. Derselbe war in kinderloser Ehe vermählt mit Margareta, der Tochter des Grafen Thomas und der Schwester des bekannten Grafen Peter von Savoyen, der sich, dank seinem Herrschertalent und seinem Glücke, in der Westschweiz eine solche Macht gründete, dass er den Namen eines kleinen Karls des Grossen erhielt. Seine Schwester scheint ihren Gemahl, Graf Hartmann, besonders in dessen spätern Lebensjahren, ganz in ihrer Gewalt gehabt zu haben. Diesen Einfluss benützte sie, um sich für ihren Witwenstand, und indirekt auch ihrem Hause Savoyen, einen grossen Teil des kiburgischen Gutes zuzuhalten. 1230 (4) erhielt sie zu den, durch Vertrag von 1218 ihr zugesicherten Besitzungen in den burgundischen Gegenden viele Güter im alemannischen Gebiete als Morgengabe. Weitere kamen am 28. Mai 1241 und am 2. Juni (5) desselben Jahres dazu. Anlässlich der Güterteilung der beiden Hartmanne wurden die Rechte, welche Margareta an Besitzungen westlich von Reuss und Aare hatte, auf solche im Osten dieser Flüsse übertragen (6). Hartmann der Jüngere musste bei allen diesen Verfügungen eidlich versprechen, Margareta im Besitze dieser geschenkten Güter zu schützen bei Androhung von Acht und Bann. Allein Hartmann der Aeltere gieng noch weiter. Er musste befürchten, dass seine Neffen, Hartmann der Jüngere und Rudolf von Habsburg, besonders aber der erstere, den er am 24. März 1257 zum Haupterben einsetzte (7), nach seinem Tode doch die Witwe Margareta in ihrem Besitze stören würden, um so mehr als ein grosser Teil desselben Eigen der Gräfin war und also an Savoyen fallen sollte. Deshalb liess er den Schultheissen, den Rat und die Bürger seiner Stadt Freiburg im Uechtland schwören, dem jüngern Grafen den Gehorsam zu kündigen, falls er sich der Besitzungen seiner Muhme bemächtige (8). Zu dem gleichen Zwecke gab er sogar all sein Eigen an die Kirche von Strassburg auf, und nahm es von dieser wieder zu Lehen, wogegen der Bischof sich verpflichtete, die Gräfin bei allem dem zu schützen, was Hartmann ihr bisher gegeben, und was er ihr noch geben werde (9). Ja 1260 wurde sie sogar von Bischof Walter von

(1) Gewöhnlich wird als Todestag Hartmanns der 3. September 1263 angegeben nach dem jetzt vermissten Necrologium von Wettingen (vgl. Fontes Rerum Bernensium, II, S. 579, N. 543), allein schon in einer Urkunde seiner Gemahlin vom 28 Dez. 1262 wird der Graf als gestorben erwähnt (vgl. ebendaselbst II, S. 565, N. 527.)

(2) Nach andern auch Bertha. In den Urkenden scheinen beide Namen vorzukommen.

(3) Vgl. Kopp; Geschichte der eidgenössischen Bunde, II 2, S. 8.

(4) Vgl. die Urkunde bei Wurstenberger « Peter von Savoyen », IV, S. 32, N. 75.

(5) Vgl. die Urkunden ebendaselbst, IV, S. 72, N. 140 und Fontes Rerum Bernensium II, S. 221-223 N. 212 u. 213.

(6) Es geschah dies auf dem grossen Tage zu Sur bei Aarau am 9. Juli 1241; vgl. die Urkunden bei Wurstenberger l. c. IV, S. 74-80, N. 143 und Fontes Rerum Bernensium II, S. 224-229, N. 214.

(7) Vgl. Kopp, Urkunden II, S. 95 ff. und Bunde II 2, S. 269, A. 1 u. 270, A. 1.

(8) Vgl. die undatierte Urkunde bei Wurstenberger a. a. O. IV, S. 81, N. 143 b. und Fontes R. B. II, S. 229, N. 215.

(9) Vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 597 ff. und Archiv für Schweizer Geschichte V, 294 ff.

Geroldseck geradezu damit belehnt (1). Dieses Vorgehen, sowie der Umstand, dass Margareta sich aus eigenen Mitteln immer mehr Eigen in den östlichen Gegenden erwarb (2), musste den voraussichtlichen Erben Hartmanns des Aeltern allerdings sehr unangenehm sein. Es ist daher gewiss begreiflich, wenn wir im Jahre 1259 Oheim und Neffen in offener Fehde sehen, über deren Verlauf wir allerdings nicht viel mehr wissen, als dass der Abt von St. Gallen und der Bischof von Konstanz Hartmanns des Aeltern Verbündete waren und sich auch ihrerseits zum Schutze Margareten's verpflichteten (3).

Alle diese Vorsichtsmassregeln wurden, soweit sie wenigtens gegen den jüngern Hartmann getroffen waren, durch dessen Tod im Jahre 1262 unnütz. Nächster Verwandter und Erbe des ältern Grafen war jetzt sein Neffe Rudolf von Habsburg, der, weil um einen Grad näher verwandt als die Nachkommen des jüngern Hartmann, nach deutschem Rechte die letztern von der Erbfolge ausschloss. Er wusste sich mit seinem Oheim in ein besseres Verhältnis zu setzen, namentlich dadurch, dass er denselben gegen die aufrührerischen Winterthurer unterstützte, wofür ihm der Graf bei seinen Lebzeiten alle seine Lehen von geistlichen und weltlichen Herren, die St. Gallischen nur ausgenommen, abtrat (4); die Reichslehen aber, nämlich die Landgrafschaft im Thurgau, das Thal Glarus (5), die Reichsvogtei um Zürich herum u. a. gab er dem König Richard auf, damit derselbe damit seine Gemahlin Margareta belehne. Bald darauf starb er am 27. November 1264 (6).

Sofort trat Rudolf sein Erbe an, nicht gewillt, irgend einen Teil davon an Savoyen kommen zu lassen. Der Umstand, dass König Richard zu der Zeit, als Hartmann seine Reichslehen zu Gunsten Margaretens aufgab, gefangen war (7) und erst nach des Grafen Tod wieder frei wurde, sicherte Rudolf die Nachfolge in dieselben. Die tatsächliche Aufhebung des Lehensverhältnisses zu Strassburg hatte er schon vorher erreicht durch eine siegreich geführte Fehde gegen den Bischof (8). Jetzt bemächtigte er sich, nicht durch solche Bande wie sein verstorbener Vetter, Hartmann der Jüngere, gehindert, des Witwengutes der Gräfin Margareta (9). Von ganz besonderer Wichtigkeit jedoch war für ihn das Schicksal der Besitzungen Hartmanns des Jüngern. Denn wenn sie in savoyische Hände fielen, so war nicht nur eine Verbindung zwischen Savoyen und den Gütern Margaretens hergestellt, sondern auch Rudolf von seiner Stadt Freiburg abgeschnitten. Schon vor dem Tode Hartmanns des Aeltern richtete Rudolf daher seine Aufmerksamkeit auf die Vormundschaft über die Witwe und die Nachkommen Hartmanns des Jüngern, welche unter diesen Umständen

(1) Vgl. Kopp, Bünde II 2, S. 272 u. A. 9.

(2) Vgl. Kopp, Bünde II 2, S. 270.

(3) Vgl. Kopp, Urkunden II, S. 97 und Bünde II 2, S. 271. Es geschah am 29. Juni 1259, vgl. auch von Wattenwyl von Diessbach, Geschichte der Stadt und Landschaft Bern I, S. 86.

(4) Vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 228 ff. und II 2, 273 ff.

(5) Wohl nur die Vogtei vgl. Kopp II 2, 274, A. 3, u. Wurstenberger a. a. O, S. 40, A. 29, sowie Fontes R. B. II, S. 611, N. 564.

(6) Anno MCCLXIIII, V° kalendas Decembris obiit comes Hartmannus senior de Kiburgh, de quo habemus V mansus. Necrologium von Wettingen.

(7) Vgl. Kopp, Bünde II 2, S. 274 und Wurstenberger a. a. O. III, S. 36.

(8) Vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 607 ff. besonders S. 627.

(9) Vgl. Gottfried von Ensmingen bei Böhmer, Fontes II, 114, und das Chronicon Colmar, ebendaselbst II, 45.

eine grosse Bedeutung gewann, und mit welcher wir uns nun näher zu beschäftigen haben (1).

Hartmann der Jüngere war zweimal verheiratet, zuerst mit Anna von Rapperswil, welche 1253 starb. Ein Sohn, Werner, den sie geboren hatte, lebte nur kurze Zeit. In zweiter Ehe hatte Hartmann Elisabeth, die Tochter des Pfalzgrafen Hugo von Burgund und dessen Gemahlin Alix von Meran geheiratet. Aus dieser Ehe entsprang ein, bald nach seiner Geburt wieder verstorbener Sohn (2) und eine Tochter Anna, welche ungefähr 1256 geboren sein mag. Als nun der Graf 1262 in Folge eines Schlaganfalls plötzlich starb (3), übernahm sofort die Witwe die Verwaltung seiner Lande und die Vormundschaft über Anna, wozu sie nach burgundischem Recht, das jetzt noch in Bern gilt, vollkommen berechtigt war (4). Ihr erster Akt war der Verkauf einiger Güter zu Rapperswil (5), Dieterswil u. s. f. um 140 Mark Silbers an die Abtei Frienisberg, um damit die zahlreichen und drängenden Gläubiger ihres verstorbenen Gemahls zu befriedigen (6). Zur Unterstützung bei der Verwaltung hatte sie aus kiburgischen Ministerialen, welche ihr den Treueid leisten mussten, einige als Vormundschaftsrat zugezogen. Als solche procuratores illustris domine Elisabeth comitisse junioris de Kiburg et Anne infantisse sue filie, per Burgundiam constituti erscheinen in der Bestätigungsurkunde (7) des erwähnten Verkaufs Berchtold von Rüti, Domherr zu Basel, sein Bruder Werner und Heinrich von Oenz (8). Die Gräfin, welche auf ihr Leibgedingsrecht an den betreffenden Gütern verzichtet, erklärt ausdrücklich, niemals einen Vormund annehmen oder der Wahl eines solchen beistimmen zu wollen, es wäre denn, dass derselbe zuvor diesen Verkauf bestätigt hätte. Am 29. Dezember desselben Jahres sodann bestätigte sie einen Vergleich, welchen Graf Hartmann am 15. Dezember 1253 mit den Deutschbrüdern geschlossen hatte (9), am 9. Oktober aber die Rechte und Freiheiten ihrer Stadt Thun (10); am 7. Januar 1264 genehmigte sie einen Verkauf, welchen ihr Ministeriale, Albert von Rormoos, mit dem Kloster Frienisberg abgeschlossen hatte (11); am 12. März gab sie den Thunern ein Stadtrecht (12), und um dieselbe Zeit scheint sie auch den Burgdorfern ihre Rechte und Freiheiten bestätigt und vermehrt zu haben (13). Ebenso gab

(1) Vgl. darüber die trefflichen Darstellungen bei Kopp, Bünde II 2, S. 20-31, bei Wurstenberger a. a. O. S. 48 ff. und besonders auch von Wattenwyl von Diessbach a. a. O. I, S. 90 ff.

(2) Urkunde von 7. Februar 1265. Vgl. Fontes R. B. II, S. 623, N. 578. Die Gräfin sagt darin Hartmann habe ihr den Kirchensatz von Thun geschenkt ut idem jus Interlacensi ecclesie conferremus in puram elemosinam et nostrorum remedium peccatorum et ob heredis nostri quem tunc peperimus vitam similiter temporalem, und diese Absicht des Grafen wolle sie nun verwirklichen.

(3) Urkunde vom 19. Juni 1271. Fontes II, S. 797, N. 726. Cum propter celerem et inopinabilem vocationem illius, coram quo omnes stabimus .... maritus noster.... sue saluti minime prospexerit, utpote cui sensuum officia sunt negata.

(4) Vgl. lex Burgundionum Tit. LXXXV 1, Fontes R. B. I, S. 126 und von Wattenwyl von Diessbach a. a. O. I, S. 90 und A. 96.

(5) Nicht Rapperswil am Zürichsee, sondern bei Schüpfen im Kanton Bern.

(6) Urkunde vom 28. Dezember 1262. Fontes R. B. II, S. 564, N. 527.

(7) Urkunde vom 28. Dezember 1262. Fontes R. B. II, S. 566, N. 528.

(8) Am 29. September 1263 nennt dagegen Elisabeth als ihre consiliarii ausser den genannten noch Conrad von Wediswile, Schultheiss zu Freiburg, H. von Ramstein, Conrad Senn von Münsingen, Ulrich von Steinibrunnen und Ulrich von Vilmeringen, vgl. Fontes R. B. II, S. 581, N. 546.

(9) Vgl. Fontes R. B. II, S. 581, N. 546 und S. 364, N. 339.

(10) Ebendaselbst II, S. 581, N. 547.

(11) Daselbst II, S. 589, N. 555.

(12) Daselbst II, S. 592, N. 557.

(13) Rudolf von Habsburg bestätigt am 1. April 1270 zwar den Bürgern von Burgdorf nur allgemein ihre privilegia, vgl. Fontes R. B. II, S. 740, N. 685, dagegen am 24. Februar 1273 ausdrücklich das privilegium a nobili domina Elisabeth juniore comitissa de Kiburc eis datum, vgl. Fontes R. B. III, S. 28, N. 33 und ebenso schon am 23. August 1267 Hugo von Werdenberg, vgl. Fontes R. B. II, S. 686, N. 626. Die Urkunde Elisabeths selbst ist verloren gegangen.

die Gräfin ihre Einwilligung, als Ritter Heinrich von Schüpfen und seine Gattin Ida am 24. Juni 1264 Güter zu Liess, genannt Sellant, und ein halbes Haus daselbst an Frienisberg abtraten (1).

Allein die Verwandten von kiburgischer Seite her sahen die Selbstverwaltung der Gräfin nicht gerne. Graf Hugo von Werdenberg, der Neffe des verstorbenen Hartmann, sein nächster Verwandter, und als solcher nach deutschem Rechte in erster Linie zur Vormundschaft berufen, säumte denn auch nicht, seine Rechte geltend zu machen. Diesen gegenüber musste Elisabeth natürlich zurücktreten, und so erscheint denn vom Januar 1263 an dieser als « rechter Vormund » (2) nicht nur über Anna, sondern auch über ihre Mutter (3).

Allein er scheint seine Rechte nicht sehr energisch gewahrt zu haben, da, wie wir schon sahen, noch in den folgenden Jahren die Gräfin selbständig auftritt. Dies hörte jedoch auf, als ein Anderer sich einzumischen begann, nämlich Graf Rudolf von Habsburg, wie wir schon am Schlusse unserer Einleitung andeuteten.

Kurze Zeit nach dem Tode des jüngern Grafen hatte Peter von Savoyen seinen Einfluss am englischen Hofe — spielte er doch in England eine nicht weniger wichtige Rolle als bei uns — dazu benutzt, den deutschen König Richard von Cornwallis zu veranlassen, ihm die erledigten Reichslehen des verstorbenen Hartmanns des Jüngern zu übertragen. Dies geschah denn auch am 17. Oktober 1263 zu Berkhamstead (4), u. z. war die Urkunde so allgemein abgefasst — sie nennt keines der Lehen mit Namen, — dass der König in einer zweiten, gleichzeitig ausgestellten, alle Rechte des ältern, noch lebenden Grafen Hartmann von der Belehnung ausnehmen musste (5). Wäre dieser Lehensakt zur Geltung gekommen, so hätte Peter im Gebiete der jetzigen Zentralschweiz eine ungeheure Macht erlangt, um so mehr, als bei der gewiss absichtlichen, unbestimmten Fassung der Urkunde wohl noch manches als kiburgisches Reichslehen beansprucht worden wäre, was kaum dazu gehörte. Dies musste Rudolf um jeden Preis zu verhindern suchen, und er wurde dabei durch sein Glück unterstützt.

Hartmann hatte nämlich seine Witwe in schwangerem Zustande

(1) Vgl. Fontes R. B. II, S. 611, N. 565.

(2) Es ist dies wohl der deutsche Ausdruck, welcher dem lateinischen « tutor legitimus » oder « tutor a lege datus » und ähnlichen zu Grunde liegt, durch welche Hugo in den Urkunden seine rechtliche Stellung als Vormund, besonders später gegenüber den andern Vormündern, bezeichnet. Diese erste, in Greifensee ausgestellte, Urkunde des Grafen ist ganz besonders wegen des Schlusses interessant. Während nämlich Elisabeth in ihrer Urkunde zu Gunsten des Verkaufs nur verzichtet omni actioni et juris auxilio, tam canonici quam civilis nobis vel nostris heredibus competenti, durch welche der Verkauf unwirksam gemacht werden könnte, fügt Hugo hinzu: renuncians pro me et dicta domicella ac heridibus nostris et successoribus Velliano senatusconsulto, in integrum restitutioni, consuetudini, edicto edito vel edendo, privilegio impetrato vel impetrando. Wir haben also hier die römischrechtlichen Institute des S. C. Vellejanum (Vellianum ist nur ein Schreibfehler, eine spätere Urkunde gibt das Wort richtig), und der in integrum restitutio, u. z. in der von einem schwäbischen Grafen ausgestellten Urkunde. Auch in einigen spätern Documenten, welche diese Vormundschaft betreffen, finden wir römisches Recht. So verzichtet Elisabeth am 7. Februar 1265 auf die ops Vellejani et Macedoniani, am 18. Februar 1267 omni constitutioni legum et canonum edite vel edende et precipue restitutioni in integrum et beneficio Vellejani et omnibus conditionibus, consetudinibus generalibus et privatis in favorem dotis vel donationibus matrimonialibus factis u. s. f., vgl. Fontes R. B. II, S. 623 und 676, N. 578 und 616; ebenso Hugo von Werdenberg und Rudolf von Habsburg im Jahre 1267 für sich und ihre Erben in integrum restitutioni, implorationi officii judicis, omni actioni, exceptioni, replicationi u. s. f. Fontes R. B. II, S. 688, N. 628. Ich muss jedoch auf die Erörterung dieser, für die Geschichte unseres und des römischen Rechts nicht uninteressanten Angaben hier verzichten und mir dieselbe für eine andere Gelegenheit vorbehalten.

(3) Allerdings ist dies nur in einer einzigen Urkunde (Fontes R. B. II, S. 688, N. 628), gesagt.... ratihabitione H. comitis de Werdenberg.... earum (sc. Elizabete relicte et Anne filie ejus) tutoris legitimi...., sonst heisst es immer nur tutor dominii oder Anne pupille. Vgl. unten S. 246, A. 5.

(4) Die Urkunde bei Wurstenberger, a. a. O. IV, S. 312, N. 627 und Fontes R. B. II, S. 582, N. 548.

(5) Die Urkunde ist verloren; eine Inhaltsangabe derselben gibt Pingeon Chron. Sabaud., fol. 378, darnach Wurstemberger IV, S. 313, N. 628 und Fontes R. B. II, S. 584, N. 549.

zurückgelassen (1). Durch diesen Umstand wurde der Belehnungsakt Richards, wenn nicht geradezu ungültig, so doch in seiner Wirkung suspendiert. Gebar nämlich Elisabeth einen Knaben, und blieb dieser am Leben, so giengen auf ihn ohne weiteres alle Reichslehen seines Vaters über.

Diesen Umstand machte sich Rudolf zu nutze. Er sicherte sich zuerst den Besitz der Vesten Grasburg und Laupen, welche Hartmann als Lehen vom Reiche gehabt hatte, indem er am 16. Januar 1264 mit Schultheiss, Rat und Burgern zu Freiburg in Uechtland einen Vertrag (2) schloss. Laut diesem wählten die Freiburger den Grafen zu ihrem Schirmherren (defensor), vorbehalten die Rechte Annas von Kiburg und diejenigen des zu erwartenden Postumus sowie auch die Rechte und Freiheiten der Stadt. Ferner wurde bestimmt: Falls die Vesten Grasburg und Laupen in Rudolfs Gewalt kämen — was in zwei Fällen geschehen könne und solle, nämlich wenn das nachgeborne Kind ein Mädchen wäre, oder, falls es ein Knabe wäre, wenn dieser bald stürbe — dann sollten diese Burgen den Freiburgern offene Häuser sein, wogegen die letztern den Grafen in ihrem Besitz zu schützen hätten. Wenn aber Rudolf durch den Krieg oder ein Urteil, dem man nicht zuwiderhandeln dürfe, sie verlieren würde, so sollten die gegenseitigen Verpflichtungen aufhören. Schon hier tritt Rudolf, wenn auch nicht formell, so doch tatsächlich als Vormund der jüngern Herrschaft Kiburg auf; bald nachher scheint die Gräfin Witwe, zwar wahrscheinlich gezwungen, ihn zum «Landvogt der Herrschaft» gewählt zu haben (3). Rudolf berief sich nämlich darauf, dass der verstorbene Hartmann ihn für den Fall seines Todes ausdrücklich zum Vormund seiner Tochter ernannt habe (4). Das ist sicher, dass die kiburgischen Lande, welche eben in seiner Gewalt waren, ihn als Vormund anerkannten. Zum ersten Male erscheint er als solcher am 2. September 1264 in einer von Elisabeth zu Mellingen ausgestellten Urkunde (5), laut welcher dieselbe nebst ihrer Tochter Anna mit Zustimmung ihrer Ministerialen durch die Hand ihrer Vormünder, Rudolf von Habsburg und Hugo von Werdenberg, dem Kloster Wettingen einige Güter vergabt zum Seelenheil ihres « süssesten Gemahls ». Hugo blieb allerdings Vormund, stand er doch mit Graf Rudolf auch nachher noch auf bestem Fusse, und hatte er doch wohl nicht zum wenigsten auf dessen Antrieb hin die Vormundschaft übernommen, allein die Hauptperson war, wie man aus den Urkunden und dem Verlaufe der Vormundschaft sieht, doch Rudolf, welcher durch Besetzung des Schlosses und der Stadt Burgdorf im Jahre 1265 (6) die Gräfin Witwe und ihre Tochter noch mehr in

(1) Urkunde der Stadt Freiburg vom 16. Januar 1264 Anna.... domina nostra, quondam filia illustris domini nostri comitis Hartmanni junioris de Kiburgo, una cum prole nascitura ex ipso comite nostro domino descendente.... Fontes R. B. II, S. 590, N. 556.

(2) Vgl. Fontes R. B. II, S. 589 ff. N. 556.

(3) So sagt wenigstens ein Eintrag in dem Buche der Veste zu Baden. Vgl. Kopp, Bünde II, S. 740, N. 5 b. Die betreffende Urkunde ist leider nicht mehr vorhanden.

(4) Dies sagt er in einer Urkunde vom 29. September 1270 (Fontes R. B. II, S. 746, N. 692). wodurch er den Verkauf der Güter zu und um Rapperswil vom 28. Dezember 1262 gutheisst, freilich erst nach langem Zögern eo quod sine nostro consensu et auctoritate, videlicet tutoris dominii de Kiburch et prefate Anne filie avunculi nostri, ab ipso patre constituti, fuerit facta.

(5) Staatsarchiv Aarau (Wettingen N. 1, Qq.) Vgl. das Regest in Argovia XIV, S. 99 und Kopp Bünde II 1, 461. Da ich den Wortlaut der Urkunde nicht kenne, kann ich nicht entscheiden ob die beiden wirklich auch Vormünder der Elisabeth genannt werden, vgl, oben S. 245, A. 3 und Kopp Bünde II 1, S. 461, A. 9, S. 245, A. 3, Kopp Bünde II 1, S. 461, A. 9.

(6) Annales Colmariensis bei Böhmer, Fontes II 4 und Fontes R. B. II, S. 634, N. 590. Castrum et castellum Burcdorf quidam ex civibus tradiderunt comiti de Habspurch.

Abhängigkeit von sich gebracht hatte. Dadurch war nun aber zweierlei gewonnen. Einerseits war dem Grafen Peter nach dem baldigen Tode des nachgebornen Kindes (1) der Elisabeth die Nachfolge in die Reichslehen des jüngern Hauses Kiburg unmöglich gemacht, so dass die Belehnung desselben durch König Richard tatsächlich ohne Folgen blieb; anderseits war dadurch verhindert, dass Peter durch die Gräfin Witwe Elisabeth (2), die ja eine Burgunderin war, irgend welchen Einfluss auf die Verwaltung der Grafschaft und insbesondere auf die künftige Vermählung der kiburgischen Erbtocher ausüben konnte.

Unterdessen wurde der Krieg zwischen Kiburg und Savoyen mit wechselndem Glücke geführt. Zuerst war Rudolf im Vorteil; im Oktober 1265 stand er mit seinen Truppen in Freiburg (3); im folgenden Jahre aber wandte sich das Glück. Der Graf von Habsburg wurde, wahrscheinlich infolge einer Niederlage seiner Truppen bei Chillon, über die Aare zurückgedrängt. Da aber beide Gegner noch in andere Fehden verwickelt waren, kam es am 8. September 1267 zu einem Vergleich, (4) wonach Margareta ihr Eigentum und ihre Lehen von Konstanz und St. Gallen zurückerhielt, und Rudolf sich verpflichtete, ihr jährlich 250 Mark Silbers auszuzahlen, wofür ihr die Einkünfte der Burgen und Herrschaften Baden, Mörsburg und Mosburg, sowie diejenigen der Grafschaft Kiburg in der Umgegend jener Herrschaften und Winterthurs angewiesen wurden. Das Eigen sollte die Gräfin durch Testament oder ab intestato vererben dürfen, während das Eigentum an allem übrigen Rudolf blieb; zudem verpflichtete sich Margareta, den Grafen von jenen Burgen aus nicht zu schädigen, wogegen derselbe sie zu schützen versprach (5).

Inzwischen waren die Verhältnisse der jungen Herrschaft Kiburg gleich geblieben. Elisabeth besiegelt einige Urkunden (6) im Jahre 1264 im Namen derselben; am 7. Februar 1265 schenkt sie der Propstei Interlaken den ihr zugehörigen Teil des Kirchensatzes zu Thun (7). Daneben handeln die Vormünder Hugo und Rudolf, teils gemeinschaftlich, teils einzeln (8).

Im Jahre 1267 jedoch tritt in den Vormundschafts-Verhältnissen eine Aenderung ein, da von nun an neben den bisherigen Vormündern,

(1) Es ist dies zwar nicht ausdrücklich bezeugt, aber man hört nichts mehr von ihm. Die Worte « ob heredis nostri quem tunc peperimus vitam similiter temporalem » der Urkunde vom 7. Februar 1265, die man gewöhnlich dafür angeführt, können, wenn man den ganzen Satz berücksichtigt, nur auf ein, bei Lebzeiten Hartmanns verstorbenes Söhnlein bezogen werden, vgl. oben S. 244, A. 2.

(2) Dieselbe zog sich übrigens bald nach diesen Ereignissen nach Freiburg im Uechtland zurück (etwa von 1270 an, wo Rudolf am 29. September wohl in ihrer Gegenwart urkundet, sicher seit 1271, vgl. die Urkunde vom 19. Juni 1271, Fontes R. B. II, S. 797, N. 726; am 18. Februar 1267 dagegen erscheint sie noch in Burgdorf.)

(3) Vgl. die Episode mit dem päpstlichen Abgesandten Abt Wiffard von Abondance. Fontes R. B. II, S. 632, N. 588.

(4) Zu Löwenberg bei Murten, vgl. die Urkunde bei Wurstenberger a. a. O. IV, S. 414, N. 739 und Fontes R. B. II, S. 689, N. 629.

(5) Dabei verzichten der Graf und die Gräfin per juramentum in hoc facto ex certa scientia, auf die actio und die exceptio doli metus und in factum und auf omne auxilium et beneficium tam juris canonici quam civilis.

(6) So eine der Brüder Reich (Divites) von Solothurn vom 2. Oktober 1264 und eine des Abbas Cellae S. Petri de Monte in nigra silva und den Gebrüdern von Stein vom Jahre 1264; vgl. Solothurner Wochenblatt 1825, S. 537, u. 1826, S. 340.

(7) Die Urkunde in den Fontes R. B. II, S. 623, N. 578.

(8) Gemeinschaftlich gestatten sie 1266 dem Kloster St. Urban alles anzunehmen, was ihm der Ministeriale von Kiburg, Berchtold von Kalnach, und dessen Frau, Anna, geschenkt haben, vgl. Fontes R. B. II, S. 654, N. 607; Hugo von Werdenberg allein bestätigt in demselben Jahre diese Schenkungen noch besonders, vgl. Hergott. Geneal. diplom. a. gentis Habsb. II, p. 397. Beide zusammen hinwiederum genehmigen am 16. März 1266 einen Vertrag zwischen dem Leutpriester Berchtold von Säckingen, Chorherrn zu Beromünster, und dem Ritter Ulrich von Roggliswiler, vgl. Solothurner Wochenblatt 1831, S. 154.

Graf Hugo von Werdenberg und Graf Rudolf von Habsburg, ein dritter, nämlich Rudolfs Vetter, Graf Gottfried von Habsburg-Laufenburg, erscheint. Schon am 25. Januar 1267 (1) verkaufen die Grafen Rudolf, Gottfried und Eberhard (2) von Habsburg im Namen der jüngern Herrschaft Kiburg wegen der grossen Schuldenlast derselben Aecker bei Aarau an die Bürger der Stadt um den Preis von 58 Mark Silbers. Am 18. Februar desselben Jahres sodann verzichtet die Gräfin Witwe auf ihr Leibgedingsrecht an Gütern zu Hembroun, welche die Grafen Rudolf von Habsburg, Hugo von Werdenberg und die Brüder Gottfried und Eberhard im Namen ihrer Tochter Anna dem Kloster Wettingen verkauft haben (3). Gottfried und Eberhard von Habsburg-Laufenburg erscheinen also hier als mitbeteiligt an den Vormundschafts-Angelegenheiten; doch kommt der Letztere im weitern dabei nicht mehr vor; nur Gottfried wird Vormund. Vorerst scheint freilich noch Unsicherheit und Unordnung in den Vormundschafts-Verhältnissen geherrscht zu haben; erklären doch die Brüder Heinrich und Ulrich von Oenz sowie Ulrich von Vilmeringen und Walter von Aarwangen am 3. Juni 1267 bei Anlass eines Gütertausches zwischen dem letztgenannten und dem Kloster Fraubrunnen, sie wollen von ihrer Herrin Anna die Bestätigung des Vertrags einholen, sobald die Verhältnisse der Herrschaft Kiburg so abgeklärt und geordnet seien, dass Geschäfte, welche durch die Hände der Herrschaft gehen, rechtsbeständig seien (4). Wirklich treten Rudolf und Hugo auch jetzt noch, bald gemeinsam, bald einzeln, als Vormünder auf (5); besonders der Erstere schaltet und waltet mit dem jungkiburgischen Gute, wie wenn es sein Eigenthum wäre. Erst 1271 scheinen sich die Verhältnisse abgeklärt zu haben, in welchem Jahre Gottfried neben den beiden andern regelmässig als Vormund auftritt (6). Besonders ist dies der Fall in einer auf Gottfrieds Stammsitz zu Laufenburg ausgestellten Urkunde vom 27. April 1271 (7), welche wir hier abdrucken müssen (8), da wir uns etwas eingehender damit zu beschäftigen haben:

(1) Vgl. die Urkunde in den Fontes R. B. II, S. 675, N. 615. Die Grafen garantieren den Bürgern den Kauf bis zur Volljährigkeit Annens und verpflichten sich, wenn dieselbe eingetreten sei, die Bestätigung der Gräfin zu erwirken. Sollte diese aber vorher sterben, so versprechen die Grafen, die gänze Hinterlassenschaft derselben mit Beschlag zu belegen, bis die Erben den Verkauf anerkannt haben.

(2) Er war der jüngere Bruder Gottfrieds.

(3) Vgl. die Urkunde Fontes R. B. II, S. 676, N. 616, die Bestätigung des Verkaufs im März und am 28. August 1267 geschieht allerdings nur durch die Grafen Hugo und Rudolf. Vgl. Fontes R. B. II, S. 688, N. 628.

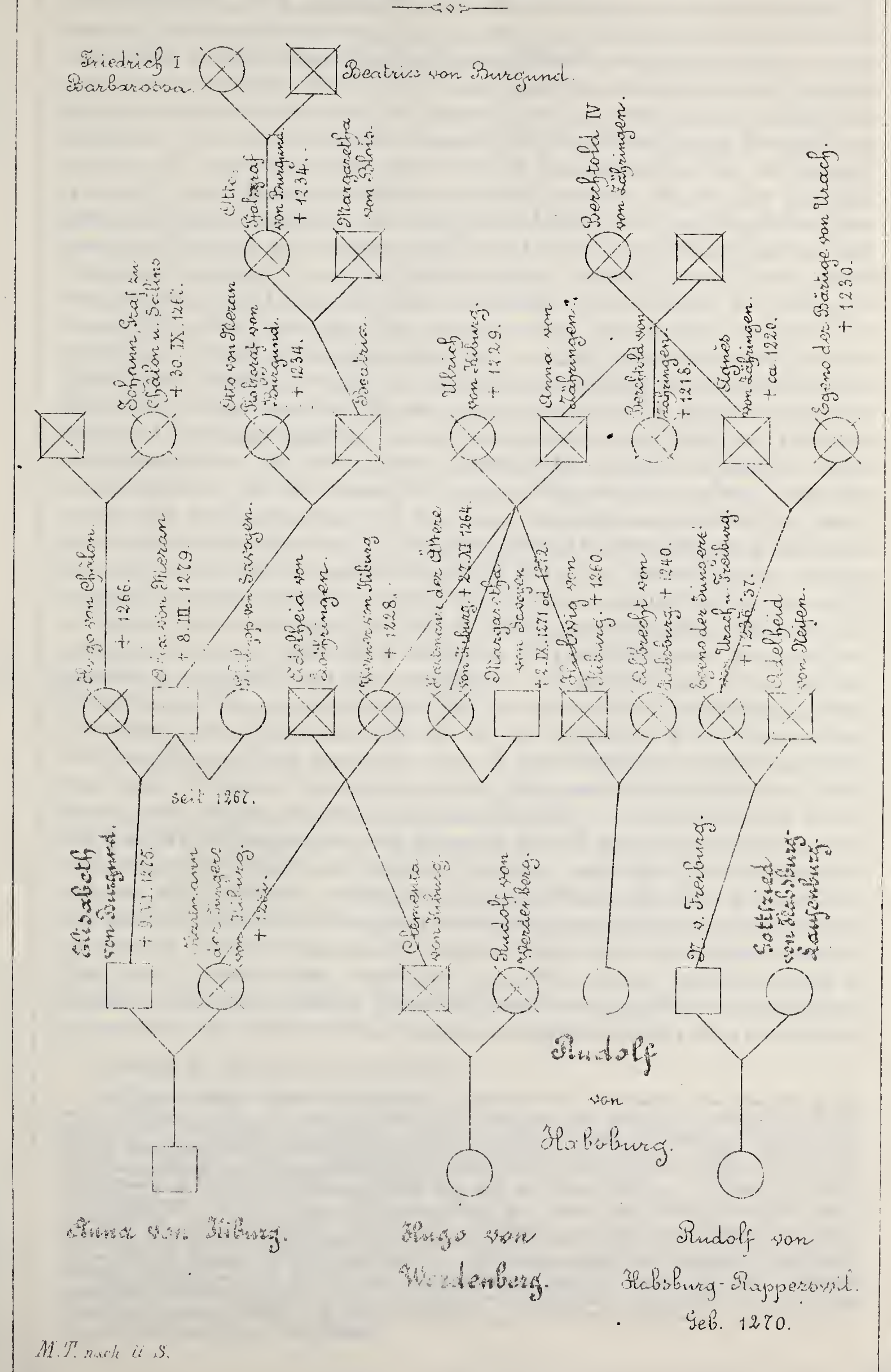
(4) Cum primum Dominium ita erit expeditum seu ordinatum, quod ea quæ per manus Dominii fient, robur habebunt firmitatis. Urkunde im Solothurner Wochenblatt 1827, S. 399.

(5) Beide zusammen bestätigen am 11. September 1267 den Verkauf von Gütern an die Abtei Frienisberg durch die inzwischen verstorbene Frau Gertrud von Balmegg, vgl. Fontes R. B. II, S. 691, N. 630; Graf Hugo allein bestätigt als Vormund am 23. August 1267 die Rechte von Burgdorf, Fontes R. B. II, S 686, N. 626, an demselben Tage genehmigt er den Akt, wodurch Ritter Heinrich von Schüpfen seinem Tochtermann Hermann von Matstetten seine Kiburger Lehen vermacht, Fontes R. B. II, S. 687, N. 627; im März 1269 willigt er in eine Schenkung desselben Ritters an das Kloster Frienisberg ein, Fontes R. B. II, S. 720, N. 665. Graf Rudolf allein bestätigt am 7. April 1270 die Rechte von Burgdorf und handelt mehrmals in offenbar kiburgischen Angelegenheiten ohne Kiburgs nur zu gedenken, vgl. Kopp, Bünde II 2, S. 26 und 27 und die Urkunden vom 1. Dezember 1268, vom 20. Januar 1271 und vom 1. März desselben Jahres in Kopp, Urkunden I, S. 18 und Solothurner Wochenblatt 1828, S. 379 und 1831, S. 468.

(6) Noch am 20. Februar dieses Jahres verpflichten sich Rudolf und Mechtild von Schüpfen und ihre Kinder nur, die Bestätigung eines Verkaufs an die Abtei Frienisberg einzuholen von Rudolf von Habsburg, Hugo von Werdenberg, Elisabeth von Kiburg und später auch von Anna. Vgl. die Urkunden Fontes R. B. II, S. 764 u. 765, N. 710 u. 711.

(7) Die Urkunde befindet sich jetzt im Staatsarchiv Zürich, früher war sie auf der Veste Baden, vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 741, N. 8.

(8) Andere, abgesehen von einigen Ungenauigkeiten, richtige Abdrücke bei Kopp, Urkunden I, 19-21 und darnach Fontes R. B. II, S. 778, N. 719.


STAMMTAFEL
Friedrich I Barbarossa.
Beatrix von Burgund.
Otto Pfalzgraf von Burgund. + 1234.
Margaretha von Blois.
Berchtold IV von Zähringen.
Egeno der Bärtige von Urach. + 1230.
Johann, Graf zu Châlon u. Salins + 30. IX. 1267.
Otto von Meran Pfalzgraf von Burgund. + 1234.
Beatrix.
Ulrich von Kiburg. + 1229.
Anna von Zähringen.
Berchtold von Zähringen. + 1218.
Agnes von Zähringen. + ca. 1220.
Hugo von Châlon + 1266.
Otto von Meran + 8. III. 1279.
Philipp von Savoyen.
Adelheid von Lothringen.
Werner von Kiburg + 1228.
Hartmann der Ältere von Kiburg. + 27. XI. 1264.
Margaretha von Savoyen + 2. IX. 1271 od. 1272.
Hedwig von Kiburg. + 1260.
Albrecht von Habsburg. + 1240.
Egeno der Jüngere von Urach u. Freiburg. + 1236/37.
Adelheid von Neifen.
seit 1267.
Elisabeth von Burgund. + 9. VI. 1275.
Hartmann der Jüngere von Kiburg. + 1263.
Clementa von Kiburg.
Rudolf von Werdenberg.
Rudolf von Habsburg.
A. v. Freiburg.
Gottfried von Habsburg-Laufenburg.
Anna von Kiburg.
Hugo von Werdenberg.
Rudolf von Habsburg-Rapperswil. Geb. 1270.
M. T. nach U. S.

Wir graue Rvodolf von Habsburch und von Kiburch (1), der langraue in Elsaze, vnd wir graue Gotfrit von Habsburch, vnd wir graue Hug von Werdenberch kunden (2) allen dien, die disen brief sehent older (3) horent, das wir drie bi dem eide, so wir ein andren gesworn han, div lehen, div in der iungen herschaft von Kiburch sint, vnd von dem riche dar ruerent (4) older (3) von dem Herzogendůme von Swaben, als bruoder teilen mit ein andren suln. Vnd swas lehen die diensman von Kiburch hant, div von dem riche dar ruerent (4), div sol ich graue Rvodolf vor us han. — So kunden wir ovh (5), ob (6) das geschehe, das die junchvrowe (7) von Kiburch ein elichen man (8) geneme (9), das wir dise (10) gemeilich und getrulich, ane alle geverde (11), ein andren helfen das guot von Kiburch ze behanne (12), unz (13) unser jelicheme sin schade werde ab getan (14) von der junchvrowen older (3) von ir man older von ir erben. Und beschehe das, das unser eine sturbe, so suln die zvene (15) older eine, ob die zvene sturben, des andren kinden und erben der selbun helfe gebunden sin. — Und beschihet das, das div junchvrowe stirbet, so suln wir alle drie gemeinlich und getrulich vmb die rehten erben werben (16) mit einr ander rate (17), wie uns das guot belibe. Und were das, das unser eine older zvene villichte (18) umb die herschaft an die erben nicht werben (19) wolten, so mag es unser eine (20) tuon, ob die zvene dar umb nicht werben wollten, older die zvene mit gemeinem rate, ob der eine enwolte; und sweler (21) unser drier aller meist schaden (22) het, die herschaft an sic (23) ze gewinnene, der sol ovch mit der ander wissende (24) der herschaft guot vor us nemen nah sime schaden, als er dar vmbe hat gehebt. Und swas (25) schaden vnser ielicher het older noch gewinnet (26), das suln wir gemeinliche unser jeklichem abe tuon (27) nah (28) sime schaden, mit guoten truwen (29) vnd ane var (30). — So kunden wir ovch, das wir dien husern (31) und dien amten (32), die ze der herschaft horent, von der herschaft gelte (33) so vil schiken, als sie bedurfen, das div huser wol bewart (34) sin. Und swas dar vber in der herschaft wirdet nuzes (35), das suln wir under uns teilen in driv (36); und sol vnser jelicher, swas im ze nuze wirdet, ab sime schaden slan (37). — So kunden wir ovch: ist das (38) diu jungvrowe von Kiburch stirbet, das die diensmann, di ze der iungen herschaft von Kiburch horent, suln min grauen Rvodolfs vor us sin. — Diser vorder (39) dinge volleiste (40) gegen ein andren mit ganzen truwen han wir gesworn uf (41) dien heiligen; also swer (42) es breche, das der si meineide, rechtlos, elos, eron und seildon ane (43). Und sint unser drier ingesigel an disen brief gehenket (44) ze urkunde (45) unsers willen. Dirre (46) brief wart gegeben ze Lofenberch, da es ovh geschah (47) nach gottes geburte tusench (48) zvei hvndert

(1) Wegen der Erbschaft Hartmanns des Aeltern.

(2) Machen bekannt. (3) Oder. (4) Herrühren. (5) Auch. (6) Wenn. (7) Nämlich Anna domicella. (8) Ehemann. (9) Nehmen würde, der ganze Ausdruck = sich verheiraten. (10) Nämlich die vorhergenannten Grafen. (11) Sine dolo, ohne Arglist. (12) Behalten. (13) Bis. (14) Ersetzt werde. (15) zwei. (16) Vgl. die Uebersetzung dieses Ausdrucks in der folgenden Erklärung der Urkunde. (17) Communi consilio. (18) Vielleicht. (19) Dieser Ausdruck ist mit (16) gleichbedeutend. (20) Einer von uns allein. (21) Wer immer von uns dreien. (22) Schaden, in dem mittelhochdeutschen Worte liegt auch der Begriff: Auslagen. (23) Sich. (24) Wissen und Einwilligung. (25) Was auch. (26) Gewinnt, erlangt, hier: erleidet. (27) Ersetzen, beseitigen. (28) Im Verhältniss zu. (29) Treue, Absicht. (30) Sine dolo ohne Arglist. (31) Burgen. (32) Aemtern, Herrschaften. (33) Geld. (34) Bewahrt. (35) Welcher Vorteil daraus der Herrschaft erwächst. (36) In drei Teile. (37) Von seinem Schaden abrechnen. (38) Geschieht das, dass. (39) Vorhergenannten. (40) Gegenseitige, pflichtgemässe Erfüllung. (41) Bei; man legt dabei die Hand auf das Heiligtum. (42) Wer immer. (43) Der sei meineidig, rechtlos des Schutzes der Gesetze beraubt, ohne Ehre und Glückseligkeit. (44) Erhalten ist nur das Siegel Rudolfs und dasjenige Gottfrieds, vgl. unsere Abbildung. (45) Zum Zeugnis. (46) Dieser. (47) Wo der Vertrag auch geschlossen wurde. (48) Tausend.

sibenzech iar, dar na in dem ersten iare, an dem vierden tage vor ingendem (1) meien.

Die Erklärung (2) dieser Urkunde ist sehr schwierig (3). Der Anfang zwar ist klar; die Bestimmungen sind nämlich folgende:

1. Die Grafen beschliessen, die Lehen, welche Hartmann der Jüngere vom Reiche und vom Herzogtum Schwaben besessen habe, zu gleichen Teilen unter sich zu verteilen, immerhin so, dass Rudolf diejenigen, welche von Kiburg wieder an Ministerialen weiter verliehen worden seien, voraus haben solle. Wir haben früher schon erwähnt, dass Peter von Savoyen sich dieselben im Jahre 1263 vom König Richard hatte verleihen lassen, dass aber die Belehnung unwirksam blieb. Auch Rudolf von Habsburg hatte versucht, diese erledigten Lehen zu erhalten. Als nämlich Konrad II., König von Jerusalem und Sicilien, Herzog von Schwaben (4), für seinen Zug nach Italien Anhänger suchte, versprach er am 11. Januar 1267 zu Engen dem Grafen Rudolf, dass er ihm die Lehen Hartmanns des Jüngern verleihen wolle, sobald er, Konrad, zum römischen König erwählt sei. Durch das tragische Ende dieses letzten Hohenstaufen auf dem Schafote zu Neapel (5) wurden nicht nur diese Aussichten zu nichte, sondern auch die Lehen vom Herzogtum Schwaben, das von nun an unbesetzt blieb, herrenlos. Es ist daher gar nicht verwunderlich, wenn die drei Grafen in dieser könig- und herzoglosen Zeit kurzweg die Teilung der Lehen beschliessen, waren sie doch von kiburgischer Seite her die nächsten Verwandten des verstorbenen Hartmann (6). Dass Rudolf ein Vorrecht erhielt, erklärt sich daraus, dass er eben alles in seiner Gewalt hatte.

2. Ebenso klar ist die folgende Bestimmung, dass im Falle einer Verheiratung Annas die drei Vormünder das Mündelgut nicht herausgeben wollen, bis sie von der Gräfin, ihrem Gemahl oder ihren Erben für die Vormundschafts-Auslagen entschädigt seien. Es entsprach dies auch dem positiven Rechte.

3. Schwierigkeiten bereitet jedoch die Erklärung dieser dritten Bestimmung. Falls nämlich Anna als Jungfrau stürbe (der ganze Zusammenhang lässt nur diese Erklärung zu, welche auch mit dem Wortlaute vollkommen übereinstimmt), so verpflichten sich die drei Grafen, gegenüber ihren « rechten Erben » einhellig so aufzutreten, dass das Gut ihnen, den Grafen, bleibe. Wolle der eine oder der andere aber die Herrschaft den « rechten Erben » gegenüber nicht behaupten, so sollen es die andern tun. Bei der Teilung des behaupteten Gutes sodann soll jeder für das, was er im gemeinsamen Interesse aufgewendet hat, vorher entschädigt werden (7). Es fragt sich nun, wer diese « rechten Erben » sind, welche, falls die Jungfrau stirbt, offenbar durch diese Bestimmung mit Anwendung von mehr oder weniger Gewalt

(1) Vor beginnendem Mai, ante Kalendas maji.

(2) Zur Erleichterung derselben habe ich in dem Abdruck die verschiedenen Abschnitte durch Linien von einander getrennt, die sich im Original nicht finden.

(3) Kopp, Bände II 1, S. 593 u. 594 u. II 2, S. 30 umschreibt die Urkunde nur, von Wattenwyl von Diessbach a. a. O. I, S. 114, gedenkt ihrer nur in ganz allgemeinen Ausdrücken.

(4) Bekannt in der Geschichte unter dem Namen Konradin.

(5) Am 29. Oktober 1268, vgl. die Zusammenstellung der Berichte in den Fontes R. B. II, S. 712, N. 653.

(6) Mit Bezug auf Hugo und Rudolf ist das schon früher gezeigt worden, mit Bezug auf Gottfried folgt der Nachweis unten.

(7) Diese, übrigens natürliche und billige Bestimmung war natürlich wieder für Rudolf vorteilhaft, da er eben die grössten Aufwendungen gemacht hat und machen musste.

ihres Rechtes beraubt werden sollen. Von Kiburger Seite konnte ausser den drei Grafen als Erbe niemand in Frage kommen; gegen einen derselben selbst kann aber dieser Vertrag doch nicht gerichtet sein. Es bleibt also nichts übrig als anzunehmen, die Bestimmung gehe gegen die Witwe Elisabeth und ihre Verwandten. Eine Beraubung dieser wäre zwar nicht rechtlich, wohl aber politisch deswegen gerechtfertigt gewesen, weil Elisabeths Mutter Alix seit 1267 in zweiter Ehe mit Philipp von Savoyen verheiratet war (1), der damals gegen Rudolf Krieg führte (2). Dann würde durch die Bestimmung zu verhindern gesucht, dass irgend welche kiburgische Güter durch Elisabeth an deren Mutter und so indirekt in die Gewalt Savoyens kämen, falls Anna stürbe. Sonderbar ist allerdings, dass in diesem Falle die mütterlichen Verwandten Annas als « rechte Erben » der Herrschaft Kiburg bezeichnet würden (3). Es ist doch wohl anzunehmen, dass bei dem allfälligen Tode Annas das ursprünglich kiburgische Gut an die väterlichen, das zugebrachte aber an die mütterlichen Verwandten zurückgefallen wäre (4). Allein er ist doch nicht ausgeschlossen, dass nicht mit dem allgemeinen Ausdruck das « guot von Kiburch » auch Bestandteile des kiburgischen Grundbesitzes (um diesen handelt es sich natürlich allein) bezeichnet werden sollen, in welche allerdings Elisabeth und ihre Verwandten als « rechte Erben » eintreten konnten. Bei der Verheiratung Elisabeths hatten nämlich ihre Eltern mit Hartmann dem Jüngern 1254 einen Vertrag geschlossen, welchem zufolge sie Hartmann 1000 Mark Silbers und das Schloss sowie die Herrschaft Lenzburg nebst allen Gütern in den Bistümern Konstanz und Chur gegeben hatten, welche von Pfalzgraf Otto von Burgund, dem Sohne Friedrich Barbarossas an das Haus Meran gekommen waren (5). Würde die Gräfin kinderlos sterben, so sollte die Hälfte der Gelder und der Besitzungen an Hartmann, die andere aber an Elisabeths Eltern und ihre Erben fallen. Hartmann dagegen gab seiner Gemahlin als Heimsteuer (donatio propter nuptias seu dotalitium) die Burgen und Herrschaften Burgdorf, Oltingen, Landshut und Utzenstorf und als Morgengabe den Hof (Herzogen-) Buchsee. Auf Grund dieses Vertrages allerdings konnte man wohl die Verwandten der Elisabeth als « rechte Erben » wenigtens eines Teils des kiburgischen Grundbesitzes bezeichnen. Namentlich Lenzburg, das für die Grafen, besonders für Rudolf, sehr wervoll war, wollten aber diese nicht in savoyische Hände kommen lassen. Dass nun dafür der allgemeine Ausdruck « die herschaft » oder « das guot von Kiburch » gebraucht wird, ist wohl beabsichtigt, um durch Vermengung mit dem, was den Kiburger Erben von Rechts wegen gehörte, das Unrecht mit Bezug auf den übrigen Teil etwas zu verdecken (6).

(1) Vgl. dazu unsere Stammtafel, welche für die Erklärung dieses Vertrages so auf das Jahr 1271 reduziert ist, dass die damals nicht mehr lebenden Familienglieder mit ╳ bezeichnet sind. Dieselben sind übrigens nur soweit angefuhrt, als sie für diese Arbeit in Betracht kommen.

(2) Vgl. darüber von Wattenwyl von Diessbach, a. a. O. I, S. 113 u. 114 und A. 180.

(3) « Rechte Erben » wohl = heredes legitimi wie « rechter Vormund » = tutor legitimus.

(4) Oder wäre etwa in diesem Falle der Grundsatz von Tit. LIII, De heredisatibus filiorum, qui post patris obitum matre superstite intestati moriuntur der lex Burgundionum zur Anwendung gekommen, wo bestimmt ist, dass, wenn nach des Vaters Tode auch der Sohn oder die Sohne sterben, die überlebende Mutter, si tamen puella defuerit, das ganze Vermögen mit den Verwandten des Mannes so teilen soll, dass sie die Hälfte erhält? Die Voraussetzungen wenigstens wären, falls Anna stürbe, alle vorhanden, vgl. Fontes R. B. I, S. 116 u. 117.

(5) Die Urkunde in den Fontes R. B. II, S. 373, N. 346, vgl. auch ebendaselbst S. 396, N. 373 und unsere Stammtafel.

(6) Uebrigens mag sohon hier bemerkt werden, dass diese dritte Bestimmung gar nicht praktisch wurde, weil Anna sich verheiratete.

4. Die Grafen verpflichten sich (wohl wegen des Kriegs gegen Heinrich von Neuenburg, Bischof von Basel, und gegen Philipp von Savoyen) die Vesten und Herrschaften des Hauses in Stand zu halten. Was einem der Contrahenten an Vorteil aus denselben erwachsen könnte, das solle der Betreffende bei Berechnung der Auslagen abziehen.

5. Schliesslich wird noch bestimmt, dass, falls die Bestimmung 3 zur Ausführung komme, die kiburgischen Ministerialen (also nicht nur diejenigen, welche von Kiburg Reichslehen zu Lehen tragen und nach Bestimmung 1 schon jetzt Rudolf zufielen) bei einer Teilung an Rudolf zum Voraus fallen sollten (1).

Durch diesen Vertrag wäre allerdings Hugo von Werdenbergs ausschliessliches Erbrecht beeinträchtigt worden, musste er doch nicht nur mit zwei andern teilen, sondern Rudolf noch obendrein das beste lassen. Allein man bedenke, dass Hugo wahrscheinlich bei dem allfälligen Tode Annas gar nichts bekommen hätte, wenn Rudolf nicht so energisch eingeschritten wäre. Ohne dies wäre nämlich ohne Zweifel das meiste an Savoyen gekommen. Als aber Rudolf einmal durch Aufwand grosser Mittel die Herrschaft in seine Gewalt gebracht hatte, musste Hugo schliesslich zufrieden sein, wenn er etwas bekam. Zudem war ja nicht zu erwarten, dass überhaupt eine Erbteilung eintreten werde, war doch Anna dem mannbaren Alter nahe (2). In der Tat dauert auch das gute Verhältniss zwischen den drei Vormündern, besonders aber Hugo und Rudolf fort. Zunächst erscheinen sie noch einmal zusammen in einer Angelegenheit betreffend den Kirchensatz zu Thun. Elisabeth bat nämlich am 19. Juni 1271 ihre avunculi Rudolf, Graf von Habsburg, und Hugo, hier Graf von Montfort genannt (3), sowie ihren consanguineus Gottfried von Habsburg, ihre Schenkung vom 7. Februar 1265 (4) zu bestätigen (5). Diese leisteten am 8. Juli der Bitte ihrer matertera seu neptis Folge (6), nachdem sie am 6. Juli die Urkunde mitunterzeichnet und mitbesiegelt hatten, durch welche auch Anna ihre Rechte an dem genannten Kirchensatze demselben Kloster schenkte (7). Um diese Schenkung vollständig zu machen verzichtete am 25. Juni 1272 auch Conrad von Wediswile, auf alle seine Rechte daran (8). In dieser Urkunde wird m. W. zum letzten Mal der drei Grafen als tutores sive curatores Anne gedacht. Gottfried nämlich war am 29. September 1271 gestorben, die Vormundschaft der beiden andern aber nahm durch die im Jahre 1273 erfolgte, aber längst, jeden-

(1) Die Fassung des Regests in den Fontes R. B. II, S. 778 ist also unrichtig. Vielmehr sollte es etwa folgendermassen heissen: Die Grafen Rudolf von Habsburg, Hugo von Werdenberg und Gottfried von Habsburg teilen die Lehen der jüngern Herrschaft Kiburg, welche vom Reiche und dem Herzogtum Schwaben stammen, verständigen sich über die Geltendmachung ihrer Ansprüche aus der Vormundschaft, falls Anna sich verheiraten, über die Teilung ihres Nachlasses, falls sie sterben würde, und endlich über den Unterhalt ihrer Burgen und Herrschaften.

(2) Am 6. Juli 1271 urkundet sie zum ersten Male allein, wenn auch noch als pupilla. Sie war damals etwa 15 Jahre alt.

(3) Ebenso in dem Vertrag von Löwenberg vom 8. September 1267. Vgl. Wurstenberger, a. a. O. IV, S. 416.

(4) Vgl. oben, S. 244, A. 2 und S. 247, A. 7.

(5) Die Urkunde Fontes R. B. II, S. 797, N. 726.

(6) Die Urkunde Fontes R. B. III, S. 1, N. 1.

(7) Die Urkunde Fontes R. B. II, S. 800, N. 729. Die Bestätigung des Bischofs Eberhard von Konstanz, welcher die Einkünfte des Kirchensatzes dazu bestimmte, dass den Augustinerinnen in Interlaken, wie den dortigen Chorherren Weissbrod gegeben werde, erfolgte am 1. Februar 1272. Fontes R. B. III, S. 11, N. 13. Diese Schenkung wurde vom König Rudolf am Tage nach seiner Krönung nochmals gutgeheissen. Vgl. die Urkunden Fontes R. B. III, S. 68 und 341, N. 65 und 357.

(8) Die Urkunde Fontes R. B. III, S. 19, N. 20.

falls schon vor dem Vertrag vom 27. April 1271, geplante Verheiratung Annas mit Graf Eberhard von Habsburg-Laufenburg ein Ende (1). Von jetzt an war dieser natürlich Vogt (advocatus) seiner Gemahlin (2). Nun trat auch die Bestimmung 2 des Vertrags vom 27. April 1271 in Kraft. Hugo freilich, der übrigens weder in finanzieller noch anderer Hinsicht bedeutende Aufwendungen gemacht hatte, scheint nichts bekommen zu haben (3), ebenso wenig Rudolf, der minderjährige Sohn Gottfrieds. Graf Rudolf dagegen liess sich von Anna Lenzburg, Villmergen, Sur, Aarau, Mellingen, Zug, Arth, Sursee, Castellen, sowie den Hof zu Rinach, und von ihrem Gemahl Eberhard nebst Willisau und Sempach, Schwyz sowie Land und Leute zu Stanz und Buochs als Entschädigung abtreten, alles zusammen zu einem Schatzungswerte von 14,000 Mark Silbers (4).

Wir haben bis jetzt einfach die tatsächliche Entwicklung der Vormundschaft verfolgt, wobei allerdings die Frage über die Stellung und Berechtigung Hugos von Werdenberg und Rudolfs von Habsburg zu derselben mit beantwortet werden musste. Jetzt haben wir noch zu untersuchen, wie Gottfried dazu kam, in die Vormundschaft einzutreten. Diese Frage ist bis jetzt, obschon viel behandelt, noch unentschieden geblieben, während die übrige Vormundschafts-Geschichte durch die trefflichen Arbeiten Kopps, Wurstenbergers und von Wattenwyls von Diessbach ziemlich klargestellt ist.

Schon Füssli hat in seinem Versuch einer diplomatischen Geschichte der Freyherren von Regensberg (5) eine Erklärung zu geben versucht. In einer bekannten Urkunde von 1254 (6) nennt Hartmann der Aeltere von Kiburg Lütold den Aeltern von Regensberg, den Vater Lütolds und Ulrichs, seinen beate memorie nepos. Füssli übersetzt nepos mit Neffe und nimmt an, Lütolds Mutter sei eine Schwester Hartmanns des Aeltern gewesen. Da nun Gottfried und Eberhard von Habsburg durch ihre Muttter Gertrud von Regensberg Enkel jenes Lütold waren, kommen daher ihre Ansprüche an Kiburg. Abgesehen von anderem ist dies deshalb nicht richtig, weil nepos in diesem Falle Vetter heisst (7), und jene Mutter Lütolds also eine Tante Hartmanns des Aeltern war.

Kopp teilt seine Ansicht über das Verhältnis Gottfried's zu Kiburg nirgends genauer mit; Wurstenberger meint (8), Gottfried sei durch seine Gattin, welche Wurstenberger unbekannt ist, wohl mit Kiburg verwandt gewesen, indem diese vielleicht aus einer ersten Ehe von Hartmanns des Jüngern Schwester Clementa mit einem Hohenberger

(1) Hugo urkundet noch als Vormund Annas zu Gunsten St. Urbans am 7. Mai 1272, Fontes R. B. III, S. 16, N. 18. Rudolf erscheint in jungkiburgischen Angelegenheiten m. W. zum letzten Male am 11. Januar 1273; die Urkunde bei Kopp, Bünde II 1, Beilage 21, S. 728.

(2) Die Neuvermählten urkunden z. B. am 29. September 1273. Stadtrecht von Burgdorf, Fontes III, S. 48, N. 58; advocatus wird er z. B im Januar 1274 von Anna genannt, Fontes R. B. III, S. 73, N. 72. Die Verheiratung fand statt zwischen dem 11. Januar und dem 12. Mai 1273, vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 595, A. 2.

(3) Oder er verzichtete darauf und erhielt vielleicht dafür das Amt eines Landvogts in Oberschwaben, das er jedenfalls seit Anfang 1274 bekleidet. So Krüger in den St. Galler Mitteilungen XXII, 1887, S. 136 und 137.

(4) Undatirter Eintrag im Buche der Veste zu Baden. Kopp, Bünde II 1, S. 741, N. 9.

(5) Schweizerisches Museum, Jahrg. III, 1787, S. 777-822 und 910-937.

(6) Abgedruckt bei Wartmann, Urkundenbuch von St-Gallen, III, S. 130, N. 924.

(7) Dazu fuhrt folgende Ueberlegung: Ulrich von Kiburg und Anna von Zähringen müssen nach allem, was wir über sie und die Geburt ihrer Kinder wissen, zwischen 1180 und 1185 geheiratet haben. Anderseits ist Lütold, der nach Fussli ihr Enkel sein soll, spätestens 1186 geboren, weil er schon 1202 urkundet. Man kommt also um 16-20 Jahre zu kurz. Nimmt man dagegen an, die Mutter Lütolds sei eine Schwester Hartmanns des Aeltern gewesen, so stimmen die Altersverhältnisse sehr gut.

(8) a. a. O. III, S. 56, A. 10.

entsprungen sei. Allein weder war Gottfrieds Gattin eine Hohenbergerin (1), noch Clementa mit einem dieses Geschlechts verheiratet (2).

Von Wattenwyl von Diessbach sucht den Grund darin, dass Anna dem einen oder andern der beiden Grafen als Gemahlin zugedacht war (3), dies kann jedenfalls nur von Eberhard gelten, da Gottfried, wie wir sehen werden, schon verheiratet war. So sagt denn auch Krüger (4), welcher übrigens zugibt, dass die Frage einer definitiven Lösung noch warte, Gottfried trete wohl für seinen Bruder Eberhard, den Bräutigam Annas, auf. Dem steht unter anderm entgegen, dass, wie Krüger selbst sagt, die Urkunden auf eine Blutsverwandschaft Gottfrieds mit Kiburg hinweisen. Folgende Erwägungen dürften zur endgültigen Lösung der Frage führen.

Zwischen Elisabeth, bezw. ihrem verstorbenen Gemahl, und Graf Gottfried müssen Verwandtschaftsbande vorhanden gewesen sein, da die Gräfin Witwe Gottfried ausdrücklich ihren consanguineus, und dieser sie seine neptis nennt (5). Da aber nur Gottfried als Vormund auftritt, und er allein in dem Vertrage vom 27. April 1271 erscheint, da wir ferner nichts von Ehehindernissen wegen zu naher Verwandschaft wissen, welche bei der Vermählung Eberhards mit Anna erst durch päbstlichen Dispens hätten beseitigt werden müssen, so folgt daraus mit Sicherheit, das nur Gottfried mit Kiburg verwandt war, und daraus wieder, dass diese Verwandschaft durch Gottfrieds Gattin gieng. Sehen wir uns nach dieser um, so finden wir bei Guillimanus (6), darnach bei Neugart (7), bei Herrgott (8) und Münch (9) die Angabe, sie habe Elisabeth von Ochsenstein geheissen. Diese, nicht durch die geringsten Quellenangaben begründete Behauptung ist jedoch unrichtig. Gottfrieds Gemahlin war vielmehr eine Tochter Egenos des Jüngern von Freiburg und Urach und Adelheids von Neifen. Wir kennen nämlich den Vertrag vom 18. Februar 1239 (10), welchen der Vater Gottfrieds, Rudolf der Schweigsame, mit der Witwe Egenos und deren Sohn Conrad schloss in Betreff der Verlobung seines noch unmündigen Sohnes Gottfried mit der gleichfalls noch unmündigen Tochter Egenos. Das Zustandekommen der Ehe ist uns freilich nicht besonders bezeugt. Dafür spricht aber, dass Gottfried und sein Schwager Conrad zusammen unter den Bundesgenossen Rudolfs von Habsburg in der schon erwähnten Strassburger Fehde erscheinen (11), wo überhaupt alle Verbündeten Verwandte gewesen zu sein scheinen. Otto von Ochsenstein war Rudolfs Schwager, Gottfried sein und Ottos Vetter, Heinrich von Neuen-

(1) Vgl. darüber das Folgende.

(2) Vgl. Krüger, a. a. O. S. 126-128.

(3) a. a. B. I, S. 92.

(4) a. a. O. S. 127, A. 1.

(5) Vgl. die Urkunden Fontes R. B. II, S. 797, N. 726 und III, S. 1, N. 1, und oben S. 252.

(6) Habsburgica, pag. 325 und 326. Uxor (Gotfridi) fuit Elisabetha Oehsensteinia. Ex qua filij Gotfridus, qui paullo post patrem excedens, eodem tumulo insertus est, et Rudolfus uterque sub tutela Rudolfi præpositi et post Episcopi, patrui.

(7) Episc. Constant. II, p. 313.

(8) Genealogia Habsb. I, pag. 233, jedoch mit einem Fragezeichen und Erwähnung des Mangels urkundlicher Beweise.

(9) Die Münze von Laufenburg. Argovia VIII, S. 332. Anders in den Nachträgen zu seinen so verdienstvollen und auch von uns für diese Arbeit viel benutzten Habsburg-Laufenburg. Regesten Argovia X und Nachträge dazu Argovia XVIII, S. 13.

(10) Kopp, Bünde I, Beilage 1, S. 883 und Riezler, Fürstenbergisches Urkundenbuch I, 398.

(11) Vgl. Münch., H.-L. Regesten, Argovia X, N. 107, 112, 113, 115, 120.

burg, der Probst von Basel, Gottfrieds Grossoheim (1). Sollte allein Conrad kein Verwandter sein? Dazu kommt, dass uns auch berichtet wird, Gottfried und Conrad seien in oder an den Folgen einer gemeinsamen Fehde im Jahre 1271 umgekommen (2).

Die Ehe Gottfrieds mit der Gräfin von Freiburg kann also wohl unbedenklich als vollzogen angenommen werden. Dann ergiebt sich aber die Verwandschaft mit Hartmann dem Jüngern ohne weiteres; man muss nämlich nur bedenken, dass dessen Grossmutter Anna, die Gemahlin Ulrichs von Kiburg, eine Zähringerin war, und dass deren Schwester Agnes den Grafen Egeno den Bärtigen von Urach geheiratet hatte, welcher hinwiederum der Grossvater von Gottfrieds Gattin war (3). Damit stimmen nun trefflich die Ausdrücke der Urkunden; ihren Neffen, Hugo von Werdenberg und ihren Vetter, Rudolf von Habsburg, nennt Elisabeth avunculi, den entfernter verwandten Gottfried dagegen consanguineus; dieser umgekehrt bezeichnet sie als neptis, Hugo und Rudolf dagegen nennen sie matertera.

Es ist jedoch selbstverständlich, dass diese Verwandschaft Gottfrieds mit Hartmann dem Jüngern die Teilnahme an der Vormundschaft erleichtern, die Einmischung entschuldigen konnte, dass sie aber kein Recht darauf gab, so wenig wie dem Grafen Rudolf die seinige, welche doch näher war. Nach dem Rechte hätte Hugo von Werdenberg beide, sowohl was die Vormundschaft, als auch was ein allfälliges Erbe betraf, ausgeschlossen. Der Grund, weshalb Gottfried Vormund wurde, liegt in seinen persönlichen Verhältnissen zu Rudolf (4), welcher eben Mündel und Mündelgut so in seiner Gewalt hatte, dass er als Vormund zuziehen konnte, wenn er wollte. Bei seinem ersten Auftreten im Jahre 1242 erscheint Graf Gottfried allerdings als Gegner Rudolfs; aber bald versöhnten sich die beiden, und fortan war Gottfried der treuste Bundesgenosse Rudolfs in seinen Fehden gegen Savoyen, Bern und Strassburg. Ja als Rudolf 1267 in jenen, so sagenhaft ausgeschmückten Streit mit den Freiherren von Regensberg und den Grafen von Toggenburg verwickelt war, unterstützten ihn auch Gottfried und sein Bruder oder beobachteten wenigstens eine wohlwollende Neutralität, obschon die Regensberger ihre Oheime, die Toggenburger von Neuenburg her ihre entfernten Verwandten waren. Ja selbst in dem nachfolgenden Kriege gegen den Bischof von Basel, Heinrich von Neuenburg, ihren Grossoheim, und indirekt also auch gegen den damaligen Domprobst zu Basel, ihren Bruder Rudolf, kämpften die beiden Grafen für ihren Vetter, freilich weniger gegen den Bischof selbst, als gegen dessen

(1) Gottfrieds Grossmutter, die Gemahlin Lütolds des Aeltern von Regensberg, war eine Schwester Heinrichs.

(2) Vgl. die Annalen von Colmar ad. ann. 1271 und das Chron. S. Georgii bei Böhmer, Fontes II 6, und Add. II, 473. Erst nachdem obige Zusammenstellung fertig war, bemerkte ich, dass auch Krüger im Anzeiger fur Schweizer Geschichte 1885, S. 406 das Zustandekommen dieser Ehe zu beweisen sucht, weil, dasselbe notig ist, wenn Gotfrieds Sohn Rudolf und seine nachmalige Gemahlin, Elisabeth von Rapperswil, quarto consanguinitatis gradu verwandt sein sollen, wie eine Urkunde vom 19. Mai 1303 (Kopp, Bünde I, S. 325 c) berichtet. Neben den zum Teil oben angeführten Beweisen bringt er noch folgendes bei: Gottfried und Conrad erscheinen zusammen 1262 als Zeugen König Richards (Herrgott II, pag. 377) und 1266 als Burgen und Eideshelfer des Grafen Siegebrecht von Werde, Landgraf im Niederelsass, der jedenfalls mit beiden nahe verwandt gewesen sei (Schöpflin. Alsatia diplom. I, pag. 455). Das einzige Bedenken, das man gegen das Zustandekommen der Ehe zwischen Gottfried und der Gräfin von Freiburg haben könnte, nämlich dass Gottfrieds Sohn Rudolf erst 1270 geboren wurde, beseitigt er durch die, wie mir scheint, recht hübsche Bemerkung, gerade die Nachricht davon, welche wir den Colmarer Annalen verdanken (Domina comitis Gotfridi festo Margarete filium peperit) deute darauf hin, dass es ein aussergewöhnliches Ereignis gewesen sei.

(3) Siehe unsere Stammtafel.

(4) Deshalb konnten auch die zahlreichen Geschwister von Gottfrieds Gattin keine Ansprüche auf den Besitz der jüngern Herrschaft Kiburg machen.

Anhänger und Verbündete in Burgund. Es ist wohl anzunehmen, dass sie dies nicht aus blosser Liebe zu Rudolf getan haben, sondern gegen Erlangung materieller Vorteile. Nun bedenke man, dass gerade in jenem Jahre 1267 die Brüder zuerst in jungkiburgischen Angelegenheiten auftreten, und dass der Vertrag vom 27. April 1271 unmittelbar vor oder in den Anfang der Basler Fehde fällt, und man wird nicht stark fehlgehen, wenn man daraus schliesst, dass Rudolf die Bundesgenossenschaft seiner Vettern sicherhalten und sie dafür belohnen wollte, indem er Eberhard die Erbtochter zur Frau versprach, Gottfried aber Einfluss auf die Verwaltung und damit Anteil an den Entschädigungen aus kiburgischem Gute, ja sogar einen Teil der Reichslehen, und im Falle dass Anna gestorben wäre, einen Erbteil einräumte.



Diese seine Ansprüche nun hat Gottfried auf seinem Reitersiegel angedeutet, indem er sein habsburgisches Kleinod in höchst sinniger und merkwürdiger Weise mit dem alten kiburgischen Lindenblätterbusch vereinigte (1). Das wegen seines heraldischen Schmucks und der fliegenden Helmdecke auch sonst sehr interessante Siegel (2) zeigt wieder einmal deutlich, wie die Wappen- und Siegelkunde mit der Geschlechterkunde und der allgemeinern Geschichte in engem Zusammenhange steht. Ohne die Geschichte der kiburgischen Vormundschaft und die Kenntnis der genealogischen Verhältnisse verstehen wir dieses Siegel nicht; es hinwiederum weist uns hin auf wichtige, wenn auch nur vorübergehende, historische Verhältnisse, und stellt sie plastisch dar, wenn man nur seine Sprache zu verstehen sich Mühe gibt.

Zürich, im Januar 1889.

G.-Ulrich Stutz.

(1) Vgl. unsere Abbildung. Der Umstand, dass der Lindenblätterbusch etwas anders aufgefasst ist als auf den kiburgischen Siegeln (vgl. diese Zeitschrift 1883, S. 35, N. 4 und 6 und S. 38, N. 13) eher ähnlich dem Landenberger Kleinod (ebendaselbst S. 35, N. 5) ist natürlich ganz gleichgültig; es sind dies nur verschiedene Darstellungsweisen derselben Sache. Sollte jedoch der historische Zusammenhang noch Raum für Zweifel lassen, ob wir es hier wirklich mit dem Kiburger Kleinod zu tun haben, so werden dieselben ganz unmöglich gemacht durch den Umstand, dass Gottfried bis 1270 andere Siegel gehabt hat (vgl. Hergott I, Taf. 18, N. 17-20, wovon allerdings einige bei genauerer Prüfung identisch sein mögen), dieses Reitersiegel aber, soviel meine Erkundigungen darüber zu Tage förderten, nur an den wenigen Urkunden vorkommen, die er als kiburgischer Vormund siegelt, also an dem Vertrag vom 27. April 1271 im Staatsarchiv Zurich und an den Urkunden betreffend den Kirchensatz von Thun vom 6. und 8. Juli 1271 im Staatsarchiv Bern.

(2) Ein böses Schicksal hat sein Bekanntwerden bis jetzt verhindert, denn Herrgott bildete es nicht ab, da er es nicht gekannt zu haben scheint, und die Abbildung bei Zeerleder (Urkundenbuch von Bern III, Taf. 56, N. 214) ist, trotzdem sie nach einem guten Exemplare aufgenommen wurde, so unrichtig, dass sie diesen Schatz sogar noch mehr verbarg, als er ohne sie verborgen gewesen wäre.

LE LION DE REINACH

PAR

VICTOR BOUTON

Peintre héraldique à Paris.

Les peintres héraldiques et les graveurs d'armoiries portent souvent le trouble dans les familles, parce que leurs erreurs dans un blason peuvent faire naître des doutes sur la descendance, la parenté, l'héritage d'une famille.

Nous parlerons donc souvent des armoiries au point de vue historique, parce qu'il intéresse tout le monde, les artistes industriels aussi bien que les porteurs de blason, et c'est une étude intéressante à faire que de connaître les origines et les variations des grandes figures d'autrefois. Voici, par exemple, le blason de Reinach, un des plus curieux de l'histoire. Le baron de Reinach, un de nos plus anciens abonnés, ne la connaît pas aussi bien que nous.

« Les armes de Reinach, nous disait-il, étaient primitivement *d'or au lion de gueules contourné et capuchonné d'azur.* C'est ainsi que l'écusson de Hesso de Reinach figure au Musée de Versailles (1). Hesso de Reinach accompagna l'empereur Conrad III à la seconde croisade.

« Dans d'Hozier, 1698, on trouve, d'après l'écusson de Jean-Henri de Reinach, la description suivante : d'or à un lion, la queue double (2), de gueules, la tête et le cou d'azur, lampassé de gueules; écartelé aussi d'or à deux bandes de gueules, et sur le tout d'argent à un sceptre d'or et une épée d'argent à garde et poignée d'or, passés en sautoir, à la pointe de laquelle épée est suspendu un poisson d'azur, et sur la garde est perché un oiseau au naturel, ce petit écusson couronné d'or.

« Ce sont les armes portées par ma famille depuis 1635.

« L'empereur Ferdinand II, en récompense des services rendus par J.-H. de Reinach, général de l'Empire, lui concéda les armes décrites ci-dessus par lettres-patentes du 13 avril 1635, dans lesquelles il le qualifie de général en chef et gouverneur de Brisach; il lui donne en même temps pour lui et sa descendance masculine et féminine le titre de Baron, ainsi que les fiefs de la famille éteinte de Saint-Loup. *D'or à deux bandes de gueules* est de Saint-Loup, et le petit écusson brochant sur le tout est celui de l'Ordre de Chevalerie allemande du Faucon et de l'Epée, Falken und Schwert ».

Voici la figure qui se trouve au Musée de Versailles :



Fig. 302.

Je vais vous démontrer, d'après les documents, par quelles phases a passé le lion de Reinach, unique en son genre, c'est-à-dire un lion dont la figure appartient exclusivement aux barons de Reinach. Nous le

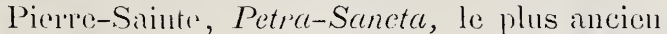
(1) Les armoiries des Galeries de Versailles ne font pas autorité. Nos architectes ne sont pas compétents.

(2) Je ne crois pas à la queue double : les vieux blasonneurs tortillaient la queue en bouquet, sans qu'elle fut *fourchue* pour cela.

trouvons dans un manuscrit du XIII[e] siècle, dans Gelre, le grand héraut d'armes des bords du Rhin :

On voit que c'est un dessin original, retour des croisades, et j'admire surtout le timbre, c'est-à-dire la coiffure, qui allait si bien aux visages d'acier et aux armures de fer.

La figure du lion dans l'écu est seule peinte en azur; mais bientôt les Allemands du temps d'Albert Durer et des sculpteurs fantastiques du Rhin qui avaient l'habitude de nicher leurs armoiries dans tous les coins de leurs églises, donnèrent à l'écu de Reinach une disposition contournée; il est vu comme à l'envers, et on le retrouve ainsi gravé dans un vieux *Wappenbuch* du XVII[e] siècle.



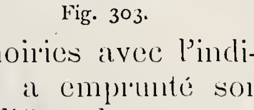


Fig. 303.

Pierre-Sainte, *Petra-Sancta,* le plus ancien héraldiste qui ait donné des armoiries avec l'indication des traits par la gravure, a emprunté son dessin au *Wappenbuch,* en le modifiant légèrement.

Segoing, qui vient après Petra-Sancta, décrit ainsi cette armoirie. Reinach, sur le Rhin, porte d'or au lion contourné de gueules, ayant un masque de figure humaine d'azur.

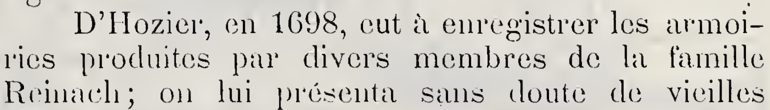
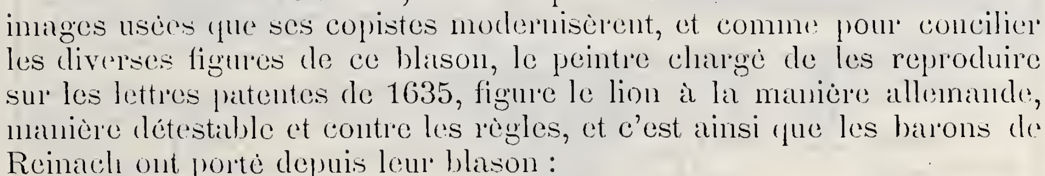


Fig. 304.

D'Hozier, en 1698, eut à enregistrer les armoiries produites par divers membres de la famille Reinach; on lui présenta sans doute de vieilles images usées que ses copistes modernisèrent, et comme pour concilier les diverses figures de ce blason, le peintre chargé de les reproduire sur les lettres patentes de 1635, figure le lion à la manière allemande, manière détestable et contre les règles, et c'est ainsi que les barons de Reinach ont porté depuis leur blason :



Mais combien je préfère le blason des Croisades et celui du *Wappenbuch;* et puisque M. le baron C. de Reinach a assuré qu'il reprendrait son lion primitif, si je lui en offrais le dessin si original et si beau, il peut le reprendre. Personne — en Europe — n'a osé, depuis huit siècles, s'en coiffer.

Extrait (avec la gracieuse autorisation de l'auteur) du *Héraut d'Armes.*

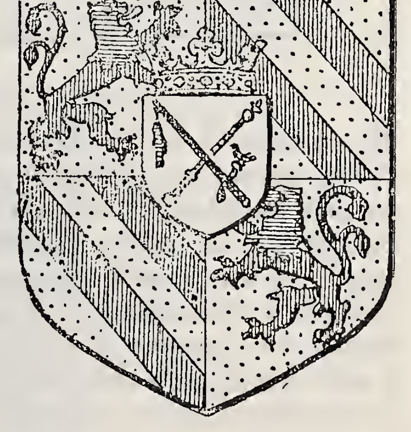


Fig. 305.

En Suisse, le lion de Reinach se retrouve dans plusieurs armoriaux, dont je donnerai un court aperçu :

1. *Wappenrolle,* de Zürich : T. XXI, Rinach (Aargau), 489 : d'or au lion de gueules capuchonné d'azur. On remarque encore d'autres lions à plusieurs émaux dans cet antique armorial : lion de sable et de sinople, lampassé et armé de gueules, lion de sable et d'argent, lion d'or, lampassé de gueules, la queue d'argent (Tannenvels), etc.

2. *Armorial zuricois,* v. Rynach (Reinach), Barons. Voir p. 143.

Les Reinach existent encore en Alsace. Dans cet armorial, le cimier est orné de plumes de paon.

3. *Armorial de Sempach,* par Pusikan. Ici nous avons une distinction entre les Nieder-Reinach et Ober-Reinach. Une branche de cette famille fait partie de la noblesse française sous le nom de Comtes de Grandval; les Reinach étaient de célèbres guerriers suisses; leurs armoiries sont représentées dans Pusikan telles que la *Wappenrolle* et l'*Armorial de Zurich* les donnent. M. T.

Le « Schild » de l'Auberge de Thielle et les Armoiries de cette Commune.

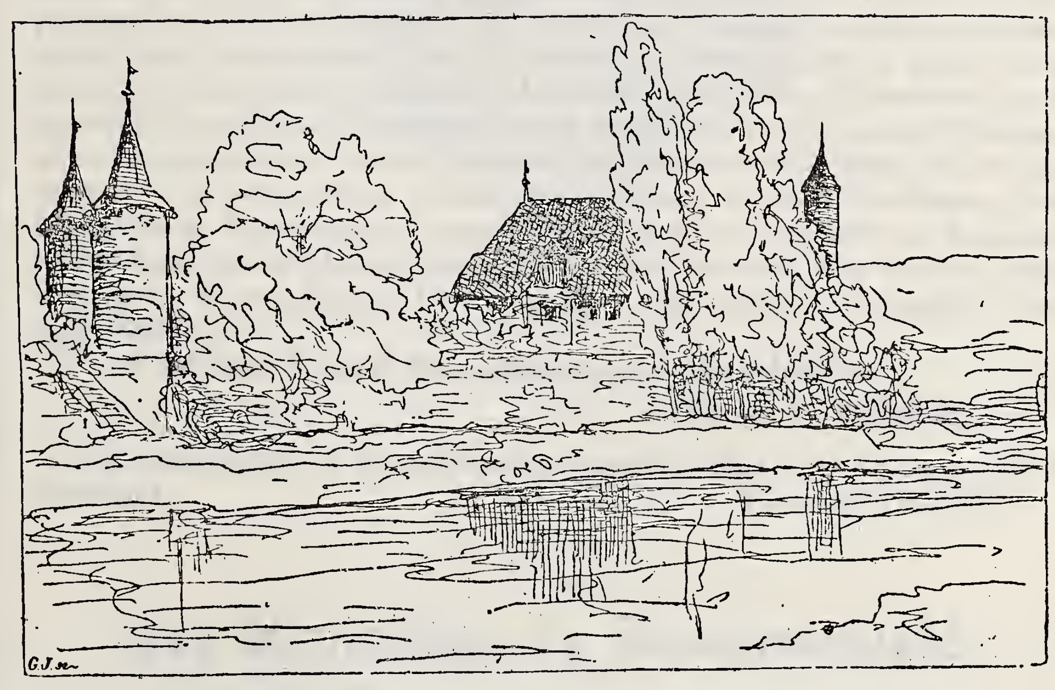


Fig. 306.

En recherchant quelles étaient les armoiries de la Commune de Thielle, j'obtins deux résultats complètement opposés, car tandis que le sceau officiel ou timbre humide portait le *Pont de Thielle en champ d'azur,* la tradition affirmait que les véritables armes de ce village étaient *d'azur à deux poissons d'argent posés en fasce,* soit le coupé inférieur des belles armoiries du Landeron. La création de l'écusson chargé d'un pont est de M. de Mandrot; toutefois, je tenais à découvrir si réellement les deux poissons étaient exacts ou bien s'ils étaient dus à un oubli de mémoire ou à une confusion de quelque vieux communier; une pièce datée de St-Blaise, du 14e Novembre 1830, donc antérieure à la création de Mandrot, suffira à nous convaincre que les véritables armes de Thielle doivent bien être les Deux Poissons; je transcris cette pièce ici, elle pourra être consultée fructueusement par les autorités communales de Thielle pour le cas où elles se décideraient à rétablir définitivement leurs armoiries primitives.

« Monsieur le Procureur Général!

« Mr le Justicier Dardel m'ayant fait part de l'entretien qu'il a eu l'honneur d'avoir avec vous Monsieur au sujet de la demande que fait notre Commune de Thielle d'une nouvelle enseigne pour son auberge, je viens comme faisant partie de la Commission pour la bâtisse et comme Communier et d'après l'entretien que j'ai eu avec Mr Wimmer, prier instamment Messieurs les Gens du Roi d'accorder à la dite Commune la demande qu'elle fait; c'est le désir de la Commune qui l'a manifesté par un plus *unanime* rendu par tous les Communiers *siégeants*, cela est d'ailleurs dans ses intérêts, Monsieur, car la Commune ayant fait rebâtir son auberge et retirant un bel intérêt de son argent par une forte location, il lui semble juste et équitable de favoriser son aubergiste en faisant un Schild digne d'une auberge neuve qui est la première que l'on trouve en entrant au Pays et un lieu fréquenté; et comme on est dans le cas de faire établir à neuf le bras en fer et que l'enseigne des poissons (de l'avis de quantité de personnes) indique presque ordinairement des auberges de 3e ou 4e classe la Communauté a pensé qu'il serait de votre Justice ordinaire Messieurs et de celle du Gouvernement paternel de cet Etat de nous accorder de mettre l'enseigne des 3 Suisses qui sera la seule au lieu des poissons, les frais étant d'ailleurs les mêmes puisque l'on serait dans le cas de repeindre à neuf l'ancienne; oui Monsieur la Communauté vous prie de lui faire accorder sa demande elle redoublera de plus en plus de zèle pour son bien être futur et pour témoigner à nos dignes Chef combien elle cherche à mériter leur approbation.

« C'est dans l'espoir d'un appointement favorable, etc.

« (Signé) F. DARDEL. »

L'orthographe et la ponctuation de cette letttre sont telles que dans l'original.

MAURICE TRIPET.

Les Armoiries de Trachselwald.



Fig. 307.



Les Armoiries de Trachselwald se blasonnent : de gueules, au sapin de sinople accompagné au canton dextre d'une étoile d'or.

C'est ainsi qu'elles sont figurées sur le « Schild » dont nous donnons le dessin sur la page précédente, et sur une plaque devant se porter sur la poitrine, représentée ici :

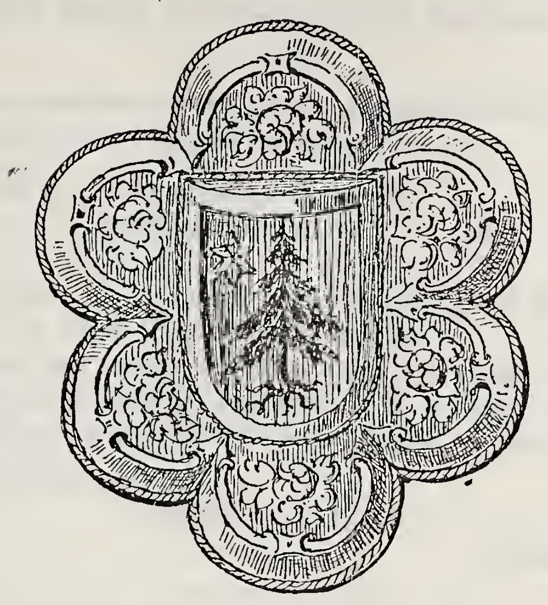


Fig. 308.

Nous ferons remarquer que l'étoile placée à senestre, comme sur le sceau officiel, ou en pointe, comme sur l'écusson de la planche hors texte, doit l'être toujours au canton dextre, comme nous l'avons vu plus haut ; peu importe au reste qu'elle soit à cinq ou six rais, mais sa position doit être nettement indiquée.

Armoiries des Edifices publics.

Comme suite et complément à nos notes sur la Salle des Etats et la Collégiale, nous donnons à nos lecteurs le compte ci-après fourni en 1806 par M. Gendre-Méline à l'Intendant des domaines.

Les meubles en ébénisterie et glaces qui servent à meubler le Château dès le 17 may dernier, dont note a été remise à Monsieur l'Intendant	4	Louis.
Le dessin en grand, à l'encre de Chine, pour servir de modèle aux armoiries placées à la Salle des Etats, surveillé l'exécution des dites armoiries et des autres objets destinés à la décoration de la dite salle .	2	»
Le dessin des petites armoiries fait d'après la demande de Monsieur le Maire	1	»
La direction de la décoration du Temple. . . .	6	»
Le dernier dessin des armoiries adoptées par Son Altesse Sérénissime le Prince Alexandre	2	»
Total . . .	15	Louis.

Ces dernières armes étaient celles de Neuchâtel augmentées du chef de l'Empire, d'azur à l'aigle d'or empiétant un foudre de même.

M. T.

Documents pour servir à l'histoire des couleurs de Neuchâtel.

(*Suite.*)

Il existe aux archives de l'Etat un imprimé dont voici la teneur et qui est relatif aux anciens huissiers neuchâtelois :

« J'ai reçu de M. le Procureur-Général .... aunes ....
» drap bleu, N° .... aunes galons d'or .... et .... aunes galons
» rouges pour .... échu le .... Je m'engage
» de porter pendant .... ans à commencer dès le dit jour, et sous la
» condition que, si dans l'intervalle desdits .... ans mon emploi
» devenoit vacant par mort ou autrement, je serois obligé, soit mes
» héritiers, d'abandonner le dit manteau à la Seigneurie, pour en user
» selon son équité entre mon successeur et moi ou mes héritiers.

» Fait à Neuchâtel, le

(Imprimé de 1769.)

Maurice TRIPET.

LA FAMIGLIA PLANTA

Cenni Storici e Genealogici

PER IL COMM. CAV.

G. B. DI CROLLALANZA

PRESIDENTE FONDATORE DELLA R. ACCADEMIA ARALDIA ITALIANA

(*Suite.*)

Dal suesposto ne segue spontanea la induzione che i Planta appartenevano all' ordine de' Senatori della città di Roma (1) ed è anche probabile che gli Orsini derivino dallo stesso ceppo, stantechè ambedue le famiglie ànno per cimiero un orso.

Abbiamo superiormente accennato ad un' antica tradizione che vuole sieno i Planta immigrati nell' alta Rezia dopo la rotta degli Etruschi sulle rive del Ticino, ma il tempo preciso ed il vero motivo che li spinse nelle Alpi Retiche non è esattamente constatato. È molto probabile che essi abbiano conosciuto ed abitato questa provincia romana come magistrati e delegati, e che vi si sieno più tardi rifugiati colle numerose coorti che si salvarono nelle Alpi fuggendo dinanzi alle orde dei Barbari che invasero il nord dell' Italia verso la fine dell' Impero Romano. È un fatto però incontrastabile che da quell' epoca i Planta presero parte a

(1) Lo stesso Mommsen ritiene ben fondato questa presunzione, considerate le molte relazionl que esistevano fra molti degl' Imperatori Romani e i Planta et che avevano formato un legame di amicizia fra loro. Se non si potesse ammettere questa dignità senatoria non si comprenderebbe che assai difficilmente, come i due Pompei di Planta pervenissero a coprire la cariche così importanti, l' uno di procuratore nell' Asia Minore e l' altro di prefetto in Egitto; cariche menzionate in iscrizioni scoperte per caso. Chi sa quanti altri monumenti che giacciono tuttora sepolti, e che furono distrutti dai barbari, ci rivelebbero altri nomi ed altre dignità di cui erano insigniti gli antichi Planta a' tempi degl' Imperatori Romani!

tutti i più salienti fatti della Rezia, e la loro storia trovasi associata a quella del paese da mille e più anni. Essi si dicono originari della borgata di Zutz, ove esistono tuttora i vestigi dell' antico loro castello.

Il primo dei Planta, di cui ci à lasciato memoria la storia dall'Alta Rezia è un *Orsicino* che fu Vescovo di Coira alla fine del quinto e in principio del sesto secolo. E che ci fosse della famiglia nostra, chiaramente ce lo mostra il sullodato poeta Lemnius nel verso :

Proximus Ursicinus, Plantanæ gloria gentis (1).

È inoltre da considerarsi che i vescovadi sostituendosi nel territorio un tempo sottoposto al dominio dei Romani alle provincie formate da questi, la famiglia Planta abbia cercato di esercitare nelle cariche ecclesiastiche quell' influenza che avea avuto in Roma al tempo degl' Imperatori.

A lui si può aggiungere il Vicario del Vescovo di Coira Beato *Orsicino* che morì nel 770. Allevato nella Badia di Disentis, egli fu incaricato della rimmovazione dei termini fra i confini dell' antica Rezia e quelli dell' Elvezia.

Angelina de Planta nel 1110 era Badessa nell' Abbazia di Münster nella Rezia, fondata dei re Carlovingi (2).

Ed eccoci pervenuti all' epoca della storia reziana, in cui la cessione dell' Engadlina superiore fatta dai Conti di Camertingen al vescovato di Coira elevò la famiglia dei Planta ad una condizione quasi dinastica. Correva l'anno 1139, e i Signori di Camaringen, casa ducale della Germania, pensarono disfarsi dei possedimenti che avevano nella Rezia, ed essendo in quell' epoca assai grande l'influenza della famiglia Planta, potè questa competere col Vescovado di Coira nell' acquisto dell' Engadina. Se non che, attese le amichevoli relazioni esistenti fra questo e quella, i Planta rinunciarono alla concorrenza, e l'Engadina passò in potere del Vescovado. Ma ciò avvenne mediante la cessione in perpetuo del governo di dette valle a favore dei Planta, i quali subentrarono così noi diritti feudali degli antichi Conti di Cameringen, e guadagnarono con questo trattato molti privilegi e diritti signorili che durarono in parte sino al 1803 in cui furono distrutte le ultime vestigie del feudalismo (3).

Fra gli ascendenti dei Plante che esercitarono nell' Engadina i diritti summenzionati, ci si presenta in primo luogo un *Corrado* il cui nome sarebbe stato obliato, come quello de'suoi antenati, senza il prezioso documento d' investiura dell' Engadina superiore che fortunatamente si conserva a Zutz. Fu nel 1139 che egli ottenne in feudo dal Vescovo di Coira, Corrado conte di Riberac, l'amministrazione dell' Alta Engadina che i fratelli Dedalrico e Adalberto conti di Cameringen avevano venduto lo stesso anno alla Chiesa di Coira.

Quindi, nel 1193, noi troviamo un *Rodolfo* de Planta, detto di Castelmur, in possesso del castello e della signoria vescovile di Reams (4).

Nel 1252 un altro *Corrado* fu investito dal Vescovo Bertoldo del diritto di pedaggio che era stato elargito del Vescovo Volcardo.

(1) *Raeteis* — Canto V.

(2) Lemnius — *Raeteis* — V — Eichhorn — *Episcopatus Curiensis.*

(3) Consistendo i suddetti privilegi nei diritti di regalia, come le miniere, la caccia e la pesca, uniti alla giusdizione constituivano una completa sovranità. Si può quindi asserire che i Planta come successori dei Conti di Camertingen, ed i Conti di Matsch, ossia i Venosta, fin da quel tempo esercitarono quasi esclusivamente i diritto sovrani in questa parte delle Alpi Retiche.

(4) Sprecher — *Pallas Raetica* — Lib. II.

Andrea I de Planta fu investito dal suddetto Volcardo il 14 Gen. 1244 del *Beneficium cancellariæ* della contea dell'Alta Engadina, e dal Vescovo Enrico ricevè nel 1271 la sanzione dei diritti di pedaggio. Quattro anni più tardi (1275) gli fu riconfermato il feudo dell' amministrazione della valle suddetta.

Nel passare in rassegna i succitati individui della famiglia Planta, noi abbiamo dovuto tenere l'ordine cronologico perchè non ci risultava bastantemente provata la loro filiazione fino ad Andrea II di cui siamo per rigionare, e dal quale si diparte indubitata la discendenza che giunge fino ai nostri giorni e che in più rami fiorisce in vari paesi dell'Europa.

Andrea II de Planta, probabilmente figlio di Andrea I, recevette in feudo perpetuo dal Vescovo Federico e dal Capitolo di Coira per sè e suoi discendenti legittimi il lago di San-Maurizio e quello di Statz, non che l' acqua Sala che corre dal Lago superiore nell' inferiore di Seilg con tutti i diritti ad essi inerenti. Più tardi, e precisamente nel 1295 ricevette in fenda dal Vescovo Bertoldo di Coira l'Alta Engadina con diritto d'ipoteca, mediante lo sborso di 1040 marchi d'argento, e col diritto di poter rinunciare il feudo a favore di alcuno appartenente agli altri rami dei Planta, la cui sposa derivasse dalla sua propria famiglia nel caso che il suo ramo si estinguesse senza lasciar discendenti maschi (1).

Nel 1317 i fratelli *Corrado* e *Federico* figli del suddetto Andrea riceveddero in feudo da Enrico re di Boemia e di Polonia le miniere di argento di Scarl che si estendono dal Ponte S. Martino sino a Pontealto, e più tardi quelle di ferro di Valdern (2).

Nel 1339 appare un *Giovanni* de Planta col titolo di Cavaliere *(Eques auratus)* ed un *Teodosio* in possesso della torre al sud del villagio di Ardez.

Ulrico de Planta figlio di Corrado, nel 1356, riceve da Luigi Marchese di Brandeburgo l' investitura del feudo di tutte le miniere d'oro, d' argento e di ferro dal Ponte S. Martino sino al Pontalto. *(A suivre.)*

(1) I relativi documenti esistono nell'Archivio dei Planta.

(2) Documento datato d'Innsbruck 1322.

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs la mort de deux collaborateurs dévoués, survenue dernièrement :

Monsieur le Comte George de Soultrait, membre du Comité national pour les travaux historiques de France, Château de Toury (Nièvre) et

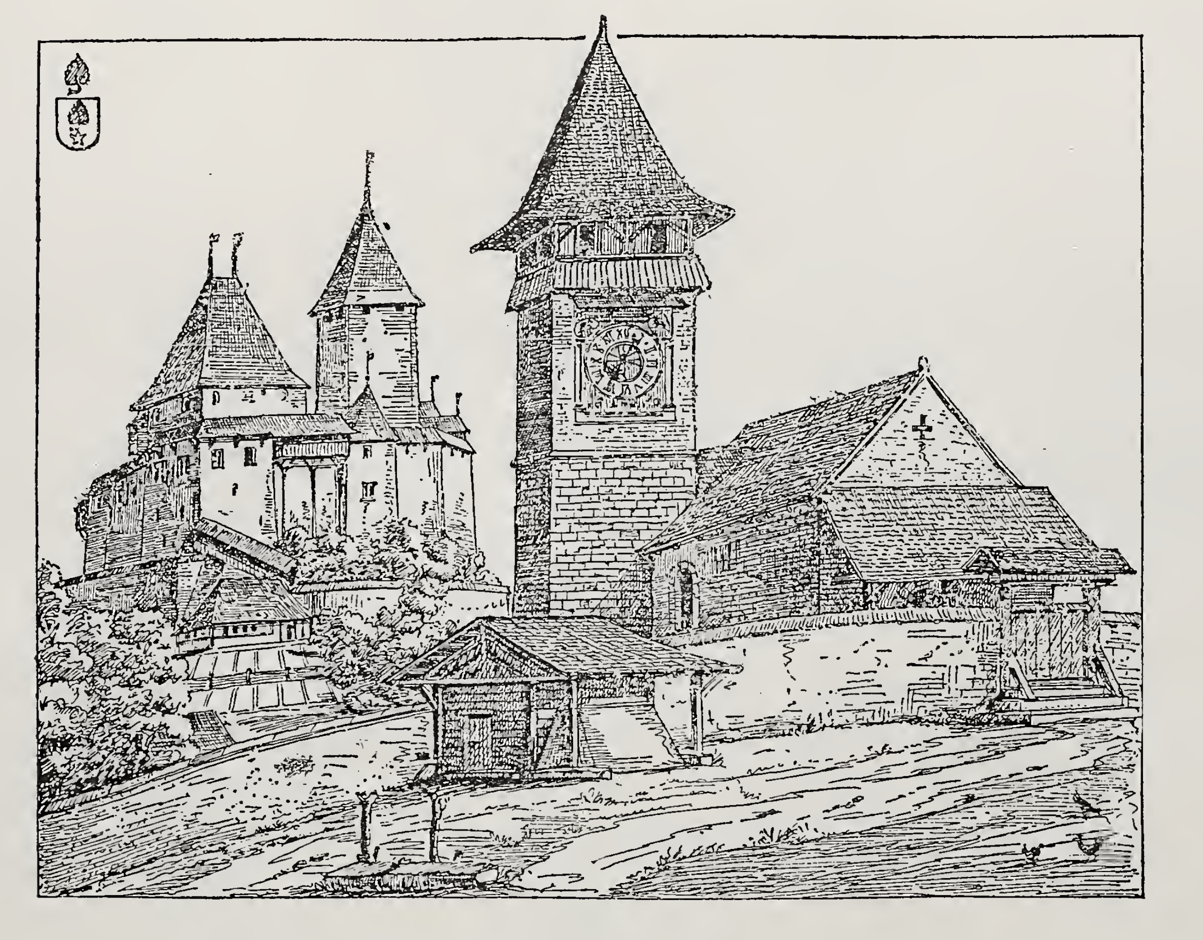
Monsieur Frank D'Aulte, avocat, membre de la Société biographique et généalogique de New-York.

QUESTION

Quelqu'un de nos lecteurs peut-il communiquer à la Rédaction les Armoiries exactes de

Gabriel-Philibert de JOUX de BINANT, Comte de Grammont, vivant au siècle passé.





CHATEAU DU TRACHSELWALD

ARCHIVES HERALDIQUES SUISSES

PUBLIÉES par MAURICE TRIPET, lic. jur.

NEUCHÂTEL, SUISSE.

Fondées en 1887.

N° 28 — 1889 — AVRIL

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

Notes sur les Armes de quelques familles neuchâteloises.

X.

POURTALÈS



Fig. 309. — Pourtalès avant 1750.

Je ne voulais d'abord que relever au sujet des armes des Comtes de Pourtalès un détail chronologique assez ignoré. Mais au fur et à mesure que je m'occupais de cette question j'ai été amené à développer

d'une manière plus générale et plus complète l'histoire même de ces armes où j'ai cru trouver diverses particularités dignes de remarque.

On admet généralement que l'augmentation d'armoiries en vertu de laquelle la branche principale de la famille de Pourtalès porte un écartelé avec écusson sur le tout, l'ensemble timbré de trois casques et trois cimiers, fut simultanée à l'élévation de cette branche à la dignité comtale. On va voir que c'est là une erreur, légère il est vrai, mais bonne cependant à corriger dans une publication héraldique.

Les armes anciennes que porte aujourd'hui encore la branche cadette, telles qu'elles avaient été fixées dans les lettres de noblesse de Jérémie Pourtalès, souche de la famille, signées par Frédéric II, le 14 février 1750, entérinées en Conseil d'Etat, à Neuchâtel, le 28 mai même année, sont : coupé, au premier, de gueules au portail ouvert d'argent, au second, d'azur au pélican nourrissant ses petits d'argent; cimier : un demi-vol senestre d'argent.



Fig. 310. — Armes de la famille de Pourtalès dès 1750, encore portées par la branche cadette.

Par diplôme impérial autrichien du 1er août 1811, le grand négociant et philanthrope Jacques-Louis de Pourtalès, fils aîné de Jérémie, fut agrégé à l'Ordre équestre du Royaume de Bohême avec le titre de *chevalier*. Il possédait entre autres dans ce pays la Seigneurie de Tloskaŭ, terre de plus soixante kilomètres carrés et comptant dix mille habitants, répartis en soixante-onze bourgs, villages et hameaux.

Par le diplôme en question, ses armes furent augmentées, en forme de partition, d'un champ de gueules à deux chevrons d'argent qui doit être les armes de Tloskaŭ. Un second casque venait également faire face à l'ancien, avec, pour cimier, un bonnet de gueules chargé de deux chevrons d'argent, lambrequins, gueules et argent.



Fig. 311. — Armes de Jacques-Louis de Pourtalès, 1811.

En date du 19 mai 1814, de son quartier-général de Paris, le roi Frédéric-Guillaume III conféra à Louis, James et Frédéric de Pourtalès, tous trois fils de Jacques-Louis, qui venait de mourir et petit-fils de Jérémie, le titre héréditaire de Comtes prussiens, pour eux et leurs descendants des deux sexes. Deux diplômes identiques furent expédiés aux deux premiers, Louis et James-Alexandre. Le diplôme du troisième, Jules-Henry-Charles-Frédéric, ancien aide-de-camp du maréchal Berthier, contenait de plus une clause de reconnaissance du titre de Comte français à lui conféré par l'empereur, malheureusement sans indication de la date de cette dernière faveur, au sujet de laquelle les renseignements me manquent. Quant aux armoiries, les trois diplômes, loin d'y apporter de changement, portent la confirmation expresse des armes anciennes avec la seule adjonction de la couronne comtale.

Comme il n'est pas fait mention du diplôme autrichien de 1811 dont les armoiries augmentées ne paraissent pas avoir été enregistrées à Neuchâtel, il faut admettre que ce sont les armes de 1750 dont il est ici question. De là, une incertitude qui occasionna sans doute quelque démarche en vue de faire reconnaître en Prusse et à Neuchâtel les armes amplifiées. Ainsi s'expliquerait pourquoi c'est par un diplôme spécial, daté de Berlin le 9 décembre 1815 et enregistré à Neuchâtel le 11 mars 1816, que les armes de la branche comtale reçurent leur forme définitive *(voir page suivante)*.

Le premier du coupé des anciennes armes figure désormais en écusson sur le tout. Le second du coupé a fourni le premier et le quatrième de l'écartelé, tandis que le champ de gueules à deux chevrons d'argent de la partition de 1811 prend place au second et au troisième de la nouvelle disposition qui, tout en restant composée des mêmes éléments, gagne beaucoup en harmonie et en ampleur.

En même temps, un troisième casque venait avec un cimier nouveau prendre place entre les deux autres.



Fig. 312. — Armes des Comtes de Pourtalès, 1815.

Ici, je cite au sujet des cimiers et des supports, le texte du diplôme, pour compléter l'*Armorial Mandrot,* très incomplet sur tout ce qui n'est pas l'écusson proprement dit :

« Sur le premier casque, une aile de pélican éployée d'argent.

« Sur le second casque, une aigle éployée de sable, becquée d'or, portant un joyau d'or au col.

« Sur le troisième casque, un bonnet pointu de gueules chargé de deux chevrons d'argent et surmonté de trois plumes d'autruche du même.

« Les lambrequins du premier casque sont argent et azur, ceux du second *or* et sable, ceux du troisième argent et gueules.

« Les supports sont deux lions d'or.

« Au-dessous des armoiries, en lettres d'argent sur un ruban d'azur, la devise : « QUID NON DILECTIS. »

On voit ainsi que le cimier du premier casque est le cimier des anciennes armes. Celui du second casque est une pièce de concession rappelant la Maison royale de Prusse, auteur de l'élévation nouvelle de la famille, mais le joyau d'or au col de l'aigle est une particularité singulière dont le sens ne m'est pas clair. Le cimier du troisième casque reproduit le champ et les pièces du second et du troisième de l'écartelé; il a été de même emprunté au diplôme autrichien de 1811.

Les lambrequins *or* et sable du second casque sont inexplicables. On comprendrait *argent* et sable à cause de la Maison de Prusse, mais l'or a l'air ici d'un point interrogatif. Faudrait-il y voir un rappel ingé-

nieux et courtois des couleurs du baron de Chambrier, alors gouverneur de l'Etat? ce serait là une curiosité héraldique d'une espèce fort rare, et il est plus simple de penser que la Chancellerie, sans faire autant de frais d'imagination, a simplement donné aux lambrequins les émaux du cimier de sable, becqué, armé et enjoaillé d'or.

C'est enfin par un excès de précision que le diplôme va jusqu'à déterminer la couleur du ruban qui porte la devise.

Ces belles armes, dont le développement successif à travers une courte période de soixante-cinq ans, est si facile à suivre, offrent plusieurs particularités intéressantes.

Les premières armes, le *pélican* seul, que portait Jérémie Pourtalès avant son annoblissement étaient probablement purement symboliques; mais quand le *portail* vint s'y joindre, le tout: *porta-alis* constitua des armes parlantes très caractéristiques. Avec les *chevrons* qui sont des armes de possession survient un troisième élément purement féodal et dont la ressemblance avec les chevrons de Neuchâtel est toute fortuite.

Enfin, l'*aigle* comme cimier du second casque est une pièce de concession qui complète cette série de beaux morceaux héraldiques où on peut regretter seulement, au point de vue neuchâtelois, que rien ne rappelle la baronie de Gorgier. Il est vrai que ceci ne pourrait concerner que les descendants du Comte James-Alexandre, auquel Gorgier fut inféodé en 1814; d'ailleurs, les armes de possession n'ont guère été en usage à Neuchâtel, ni les Bonstetten, ni les de Buren, ni les Sandoz-Travers n'ont tenté d'augmenter leurs armes dans ce sens.

La famille de Pourtalès n'a plus que quelques représentants à Neuchâtel et les divers rameaux issus des trois frères dont il a été question dans cet article ont jeté des racines nouvelles en plusieurs pays, notamment en Allemagne et en France. Il n'était pas sans intérêt de voir comment cette maison qui s'est élevée d'une façon si rapide et si brillante jusqu'aux premiers rangs de l'aristocratie européenne garde dans ses armoiries un souvenir parlant des phases successives de son histoire et permet d'embrasser d'un coup d'œil un développement dont l'étude est difficile et incertaine là où il a demandé des siècles pour s'accomplir.

Notons encore que les sceaux de la Seigneurie de Gorgier dès 1816 reproduisent le type authentique des armes complètes ci-dessus. On voit aussi ces armes en divers endroits du château de Gorgier ainsi que sur la façade de trois des beaux hôtels élevés à Neuchâtel par cette famille. Toutefois, l'une de ces trois maisons ayant encore été édifiée par Jacques-Louis de Pourtalès, les armes qui en décorent le fronton doivent y avoir été sculptées postérieurement.

Jean de Pury.

LES VERRIÈRES DU MOYEN-AGE

DE

Stammheim (Zurich) et de Stein-am-Rhein (Schaffhouse)

par M. F.-W. BOREL.

Les amis des arts et de l'antiquité qui visitaient la Suisse il y a cinquante ans peuvent parler des trésors alors en possession de particuliers ou de corporations et que l'on était admis à voir.

Dans les châteaux et les habitations des villes, les salles des maisons de commune, corporations et de tir, partout il existait des preuves du goût artistique de nos ancêtres.

La plus grande partie de ces œuvres ont disparu. Ce qui a survécu dans les mains de possesseurs intelligents, a été vendu et se trouve à l'étranger. D'autres objets ont été détruits, ou ont péri faute de soin.

Les verrières armoriées, une spécialité de l'art suisse, sont en grand nombre dans les collections de l'Allemagne, où elles ont été vendues depuis dix ou vingt ans. Ce qui nous reste n'est qu'une faible partie de ce qui existait autrefois en Suisse.

On peut se réjouir de la piété des générations nouvelles à l'égard de cet héritage des ancêtres, tant à Stein-am-Rhein qu'à Unterstammheim. Dans la petite ville schaffhonsoise, il a été décidé que les trente-deux verrières qui y existent ne pourront être aliénées. A Stammheim, la commune bourgeoise a dépensé 2,700 francs pour la restauration des vingt-six verrières qui de temps immémorial décorent les fenêtres de la salle communale.

Ce travail a été exécuté avec intelligence en 1876 par M. Wehrli, de Zurich, peintre sur verre.

La plupart de ces verrières sont des fondations de gentilshommes et de propriétaires voisins, d'employés et de baillis des seigneuries adjacentes, des villes voisines (Frauenfeld, Diessenhofen, Schaffhouse et des villages de Wagenhausen et Waltalingen. En 1593 et 1640, l'Etat de Zurich a livré son écusson à la commune de Stammheim (n[os] 9 et 10).

La plus ancienne verrière porte la date de 1531, la plus récente 16??.

Le contenu est héraldique; le centre de la verrière contient l'armoirie, supportée en général par des figures humaines, lansquenets, ou guerriers; quelquefois, le mari et la femme sont peints en regard l'un de l'autre, le premier en armes, la seconde offrant une coupe de vin à son mari.

Plusieurs sont des écussons de sociétés, représentant un repas des sociétaires et tout autour les armoiries et les noms de ceux-ci, avec des numéros correspondants. L'architecture qui y est peinte porte le caractère de la Renaissance, naïf et fort dans les anciennes fenêtres, tournant au baroque dans les plus récentes. La mieux réussie est celle datée de 1531, avec les armoiries de Diessenhofen; elle rappelle complètement les dessins de Hans Holbein, le jeune, de Bâle.

I. STAMMHEIM.

N° 1. Verrière de société sans date, pareille au n° 3 jusque dans les plus légers détails. Dans le haut, Tell abattant la pomme sur la tête de son fils. La scène se passe dans un paysage et les différents épisodes de la légende de Tell y sont représentés. Les écussons au pied de la verrière sont en partie modernes.

N° 2. Verrière de 1625. Au-dessus l'inscription *Rudolf Zeller, Schryber und Fendrich* (banneret). Sous des pilliers en ligne droite une société mange et boit à une table carrée. Un page sert à boire, à droite sont à l'avant-scène des tambours et fifres en costumes aux couleurs de l'Etat de Zurich. En haut et en bas sont les armoiries des conviés.

N° 3. Verrière de société de 1635. Même composition. Au haut, au lieu d'armoiries l'histoire de Judith, à gauche, la décollation d'Holopherne, à droite, le camp de Béthulie où dorment des guerriers.

N° 4. Verrière de société de 1580. Entourés d'une couronne d'écussons armoriés, les compagnons siègent à table en présence d'un tambour et d'un fifre. Chacun d'eux porte un numéro répété sur son écusson.

Au-dessus cinq vers en vieux allemand :

Zwölff Burger und getröwe Fründ
Die wir allhier mit Nammen sind
Hand zur Gedechtnuss gutter Ehren
Disen Schild hieher thun verehren
Gott wöl uns Frid und Sägen bschehren.

Sur un tonneau, est assis Bacchus ivre ; à gauche, un homme priant, vis-à-vis une paire d'époux, devant laquelle joue un violon de basse, avec les vers :

Allzeit trurig ist beschwerlich
Allzeit frölich ist gefehrlich
Allzeit fromm und redlich
Das ist recht und ehrlich.

Au pied de la verrière, l'inscription moderne : *Die Gsellschaft zu Stammheim.* Fortement restauré.

N° 5. Verrière de société de 1570. Neuf compagnons sont à table, sous un portique, servis par un page. Noms et armoiries des sociétaires. A gauche, un porc est bouchoyé. A droite, une pièce n'appartenant pas à la verrière dans l'origine.

N° 6. Die Gmand zu Waltenlingen, 1570. Ecusson de la Commune de Waltalingen (Zurich), supporté par un chevalier et un lansquenet sur fond rouge, avec cordons noirs. Au sommet, est peint un attelage de quatre bœufs tirant une charrue. Travail grossier. (Armes : un soc de charrue d'azur sur fond d'argent).

N° 7. Verrière avec armoiries de l'Etat de *Schaffhouse,* 1549. Deux écussons en regard l'un de l'autre, avec les armes de l'Empire d'Allemagne entre les deux (l'aigle de sable à deux têtes sur fond d'or). Les supports sont des lansquenets ; l'un porte la bannière de Schaffhouse et un *morgenstern,* l'autre est armé d'une hallebarde. Portiques richement décorés, avec des génies armés. Dans les angles : 1° Virgile (Contes de Boccace ?) suspendu dans une corbeille à mi-hauteur de la maison de son ami infidèle et exposé aux moqueries des passants ; 2° la punition

de la belle, exposée nue sur un échafaud en flammes. Style renaissance.

N° 8. M. Curat Luchsinger, Schaffner des Gotzhus Stein (Couvent de bénédictins de St-Georges), 1533. Inscription réparée.

N° 9. Verrière ronde de 1640 avec les écussons des *bailliages zuricois,* — 31 en nombre — et les armes de l'Empire soutenues par des lions. Ceux-ci forment un cercle tout autour de la verrière. Au pied de la pièce moyenne sont peints les écussons des seigneuries de Weinfelden, Sax et Pfyn, acquises par Zurich, la première et la dernière en 1614, et Sax en 1615.

N° 10. Verrière ronde de 1533 avec les écussons des *bailliages zuricois* (27) et les armes de l'Empire sur lesquelles deux lions tiennent la couronne.

N° 11. Verrière avec l'inscription : *Johannes Stumpf, pfarherr zu Stammheim,* 1543. Elle contient le portrait du titulaire, et trois armoiries, de Stumpf, de sa femme Regula Brennwald et de sa seconde femme, dont le nom est inconnu (une étoile d'or en champ d'azur). Plus bas, l'inscription : *Jusqu'à quand boîterez-vous des deux côtés? Si c'est le Seigneur Dieu, suivez-le, si c'est Baal, suivez-le!* (Elie, le prophète est représenté sacrifiant et entouré du peuple, d'un côté; de l'autre, les prêtres de Baal, aussi sacrifiant.)

Stumpf, auteur d'une chronique célèbre, est né en 1500 à Bruchsal, était Johannite à Bubikon en 1522, passa à la Réforme et devint pasteur. De 1543 à 1562, il prêcha à Stammheim. Il mourut à Zurich en 1566. Stumpf fut marié trois fois; 1° en 1529, avec Regula Brennwald, fille du chroniqueur et dernier prévôt d'Embrach (Zurich). Elle mourut le 6 février 1561; 2° la même année, avec Marguerite ?, qui mourut tôt après; 3° enfin, le 9 janvier 1563 avec Barbara Ruff. La verrière ne contient pas l'armoirie de la troisième femme. Ce fut peut-être un cadeau de noces.

N° 12. Verrière. *Hans Cunratt Buman disser Zytt Dachen des Steiner Capitels* (Schaffhouse), *und Pfarer zu Stammheim, und Margreta Brennwaldin sin Egemahel sälig.* Anno D. 1610. Inscription au pied de la verrière sur fond blanc. A côté, deux tablettes, à gauche : *Opera carnis. Offenbar sind die Werck des Fleischsgala 5 Cap;* à droite : *Wenn die Lust empfangen, gebäret sie die Sünde.*

Le centre, entouré de piliers renferme sur fond bleu les armes du Stift S. Georges à Stein-am-Rhein et les deux armoiries de cette ville, surmontées des armes de l'Empire et de la couronne. Les soutiens sont un bourgeois et un lansquenet.

Au-dessous, l'histoire de M. Popilius Lacnas, envoyé du Sénat de Rome, et du roi de Syrie, Antiochus Epiphane (*Livius* XLV, 12, histoire romaine).

N° 13. Armes de la ville de *Diessenhofen* (Thurgovie), Anno D. 1531. Dessin en style de la Renaissance, attribué à Holbein. Cadre et figures superbes, deux lansquenets soutiennent l'armoirie.

N° 14. Armes de *Frauenfeld* (Thurgovie). Ecusson sur un fond violet, gardé par deux sauvages *(Wilden Männern),* à longues barbes, armés de massues jaunes. Table avec la date de 1533. Anges avec trompettes et fifres. *(A suivre.)*



N° 29 1889 MAI

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

SOCIÉTÉ SUISSE

pour la conservation de Monuments historiques et nationaux.

La Société suisse pour la conservation de monuments historiques nationaux a tenu sa dernière assemblée générale à Morat, le 13 septembre 1888; ses membres ont reçu, il y a quelque temps, le procès-verbal de cette réunion et je me permets d'en faire quelques extraits pour les lecteurs des *Archives héraldiques*. La Société a un but excellent et peut être appelée d'un moment à l'autre à restaurer ou au moins subventionner la restauration de monuments neuchâtelois et nous sommes fort étonnés que l'effectif de ses membres neuchâtelois soit si peu considérable; dans un canton où chacun se targue de s'occuper d'histoire, des œuvres dans le genre de celle entreprise par la Société devraient trouver plus d'appui et plus d'enthousiasme.

« A la suite de motions faites dans l'Assemblée fédérale par MM. Vœgelin de Zurich, Muheim d'Uri, tous deux aujourd'hui membres de votre Comité, dit le rapporteur, ainsi que par M. Rusch d'Appenzell, la Confédération a décidé de s'intéresser directement à la conservation des antiquités historiques et artistiques du pays. Par arrêté fédéral du 30 juin 1886, et par le règlement d'exécution de cet arrêté du 25 février

1887, une commission fédérale pour la conservation des antiquités suisses a été instituée. Elle dispose, sous le contrôle du Conseil fédéral, d'une somme de 50,000 francs portée au budget de la Confédération. Or le Conseil fédéral, au lieu de nommer directement cette commission, a fait l'honneur à notre Société de reconnaître, pour une période de trois ans, laquelle pourra être indéfinitivement prolongée, votre Comité comme commission fédérale chargée de veiller à la conservation des antiquités suisses. Il vous a ainsi délégué la nomination de la commission. C'est une marque de confiance qu'il nous a donnée, dont nous devons lui être reconnaissants et dont votre Comité devra toujours s'efforcer de se rendre digne. »

On voit par ces quelques lignes de quelle importance se trouve être le but de la Société; dans le même rapport, je détache encore les mots suivants, relatifs au musée national dont on parle tant :

« L'idée de la fondation d'un musée national a sans doute rencontré de l'opposition dans le public. Même dans le sein de notre commission elle n'a pas été accueillie sans soulever quelques objections. On a observé que nos souvenirs historiques ne se relient pas entre eux. Chaque canton a les siens et ils ne forment pas un ensemble qui permette de les réunir d'une manière rationnelle.

« Beaucoup de personnes croient donc qu'il serait préférable de favoriser le développement des musées cantonaux ou même locaux et qu'un musée central n'est pas une nécessité. Cependant votre comité en grande majorité croit que le moment est venu de former une collection historique nationale, tout en permettant aux collections locales non seulement de subsister, mais de continuer à se développer. Le public en général paraît aussi être de cet avis et l'opposition qui a pu être faite au projet s'efface devant un certain enthousiasme qui s'est manifesté en sa faveur. »

Je voudrais pouvoir citer bien d'autres passages de ce rapport si sérieux et si substantiel; je me bornerai à mentionner les œuvres auxquelles la Société a contribué depuis sa fondation :

Achats : Cinq vitraux représentant l'Agnus Dei, l'évêque de St-Wolfgant, l'inscription *Munus beati Rhenani*, les armes d'Unterwald et celles de la famille de Hertenstein; un trépied romain en bronze.

Restaurations (subventionnées par la Société) des vitraux de l'église d'Affelwangen (Thurgovie), des fresques de la façade de la maison dite l'Aigle blanc, à Stein sur le Rhin, de la chapelle de St-Georges à Bonaduz (Grisons) et placement dans l'église de Carona (Tessin) de bas reliefs en marbre du moyen-âge; plus une somme de fr. 100 à la Société de la Salle des Chevaliers, à Burgdorf.

La Société compte environ quatre cents membres dont quatre seulement à Neuchâtel, ce qui est dérisoire. Les hommes qui ont fondé cette société ont bien mérité du pays tout entier. Dans toutes les localités suisses qu'on aime si souvent à citer, l'art et l'histoire se tendent aujourd'hui la main; en nous occupant d'histoire, nous témoignons du culte que nous professons pour le passé; « or le passé, c'est ce qui a fait la patrie », ajoute en terminant le rapporteur, « et, s'il s'établit de nouveaux liens entre ceux qui aiment à l'étudier, ce ne sera pas sans profit pour l'avenir de notre pays. » — Souhaitons que la prochaine



B. MEYER-KRAUS.



réunion compte un plus grand nombre de Neuchâtelois qui, ne se payant pas de mots, prouveront leur reconnaissance à ceux qui tiennent haut élevé le drapeau de l'histoire en Suisse.

MAURICE TRIPET.



Fig. 313.

NEKROLOG

Am 11. Februar dieses Jahres ist ein Mann aus dem Kreise der Lebenden geschieden, der, wenn auch nicht Mitarbeiter dieses Blattes, es doch wie wenige verdient, dass in einer Zeitschrift für schweizerische Heraldik seiner gedacht werde.

Benedikt Meyer-Kraus

wurde am 28. Mai 1813 zu Basel im ehemaligen Zunfthause der Schärer, Maler und Sattler geboren als ein Spross der alten Basler Familie der Meyer zum Hirzen. Seine Eltern waren Herr Christoph Meyer, Zuckerbäcker, und Frau Dorothea, geborne Jäcklin. Seine Studien machte der junge Basler natürlich in seiner Vaterstadt, wo er am 5. Juli 1833 an der philosophischen Facultät immatriculiert wurde. Als Student hat er auch jene Wirren zwischen der Stadt und den « Landschäftlern » miterlebt, welch letzern er als Stadtbasler und als Kunst- und Altertumsfreund den Verkauf der goldenen Altartafel nach Paris sein Leben lang nicht verzeihen konnte.

Meyer war stets stolz darauf, civis academicus der Basler alma mater gewesen zu sein, eine Eigenschaft, der er es auch verdankte, dass er später Zunftschreiber der akademischen Zunft wurde. Immerhin nahm er, als sich eine günstige Gelegenheit bot, eine Stelle an der Primarschule an. Ueber vierzig Jahre lang hat er als Lehrer mit grossem Eifer, Geschick und Erfolg gewirkt und ist erst 1883 in den wohlverdienten Ruhestand getreten, nachdem ihm schon früher eine Anzahl Stunden abgenommen worden waren.

Die Zeit, welche die Erfüllung seiner Berufspflichten ihm übrig liess, hat Meyer nicht wie manche seiner Berufsgenossen darauf ver-

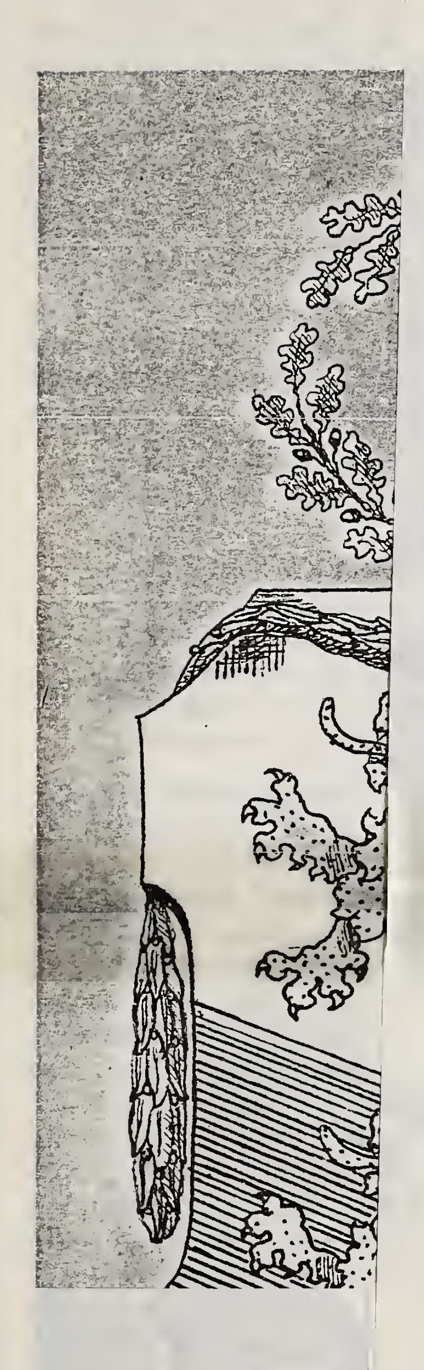
wandt, eine politische Rolle zu spielen. Denn, wenn er auch in politischen und religiösen Fragen seine ganz bestimmte Ansicht und Ueberzeugung hatte und daraus kein Hehl machte, so lag ihm doch bei seiner Bescheidenheit alles politische Streben fern. Eine um so grössere und gesegnetere Tätigkeit entfaltete er im Stillen. Lange Zeit verwaltete er die, von der « gemeinnützigen Gesellschaft » gegründete « Bürger- und Jugendbibliothek » und erteilte etwa 15 Jahre lang an drei Abenden Unterricht an der von derselben Gesellschaft geleiteten Repetierschule. Ferner stand er bis zu seinem Tode mit grösster Gewissenhaftigkeit der vaterländischen Bibliothek vor.

Wer würde glauben, dass neben all dieser anstrengenden Tätigkeit noch Zeit übrig geblieben wäre zur Pflege der Wissenschaft? Und doch hat Meyer auch darin Grosses geleistet. Es erklärt sich dies nur daraus, dass für ihn wissenchaftliche Arbeit eine Erholung, ein Bedürfnis war. Keinen Augenblick liess er unbenutzt verstreichen. Sehen wir davon ab, dass Meyer dem schweizerischen Idiotikon eine reiche Menge interessanten Materials geliefert hat, so ist es vor allem die Geschichte, deren Pflege und Studium er sich zuwandte. Ganz besonders beschäftigte er sich mit der Geschichte seiner Vaterstadt und ihrer Denkmäler, für welche er reiches Material sammelte; aber auch für schweizerische und allgemeine Geschichte besass er ein lebhaftes Interesse. Allein während diese Beschäftigung mehr receptiv war, hat er in zwei historischen Hülfswissenschaften productiv mitgearbeitet, in der Portraitkunde und der Heraldik.

Schon in seiner Studentenzeit sammelte Meyer mit Vorliebe Portraite berühmter Persönlichkeiten. So enstand nach und nach eine Sammlung, welche jetzt über 50,000 Stück zählt und von ihrem Urheber der Universitätsbibliothek geschenkt wurde, wo sie seither aufgestellt ist. Sie enthält Bildnisse berühmter Schweizer und Ausländer, begleitet von kürzern oder längern biographischen Notizen, und ist für die Portraitkunde und die Geschichte sehr wertvoll.

Erst aus einer spätern Zeit stammt die Neigung zur Heraldik, um deren Förderung und Pflege sich der Verstorbene ausserordentliche Verdienste erworben hat. Seine Tätigkett auf diesem Gebiete allein würde ihm die dankbare Erinnerung der Nachwelt gesichert haben.

Heraldik und Sphragistik haben überhaupt in der Meyerschen Familie begeisterte und eifrige Anhänger gefunden. Dass Meyers älterer Bruder, Dr. Remigius Meyer-Liechtenhan (geb. 1801, gest. 1879) ein sehr kenntnisreicher und tüchtiger Historiker war, ist wohl allgemein bekannt, weniger vielleicht, dass die Sphragistik an ihm einen ebenso eifrigen als sachverständigen Förderer gefunden hat. Er besass eine ausserordentlich schöne und grosse Siegelsammlung, welche nach seinem Tode von seinem Bruder der « Mittelalterlichen Sammlung » geschenkt wurde. Allein Dr. Meyer hat seine Materialien auch zu verarbeiten gewusst, wie u. a. ein trefflicher Vortrag über die Siegel, ihren Wert für Geschichte, Altertumskunde und Kunst u. s. w. beweist, den er einst als Einleitung zur Besichtigung seiner Sammlung hielt, und wovon mir die Güte seines Bruders eine Abschrift verschafft hat. Sodann hat ein Neffe des soeben Genannten, ein, leider seinem Vater im Tode vorangegangener Sohn Benedikt Meyers, es im Abformen und Herstellen von Siegeln zu grosser Fertigkeit gebracht, wovon jetzt noch zahlreiche prachtvolle Abdrücke in Blei und Siegellack mit Zinnober und Vergol-



s

l

n
ır
ie
ın
ie
ze
ıt
ŗ-
ır
l-
ıe
t-
er
e.
en
en
ıd
llt
n,
m
en
er
er
en
er



ARMOIRIES DU CANTON DE THURGOVIE

D'APRÈS LE SCEAU DE L'ÉTAT



dung ein glänzendes Zeugniss ablegen. Seine Sammlung zusammen mit andern Collectionen wurde nach dem Hinschiede des Sohnes vom Vater dem Staatsarchiv Basel geschenkt und bildet den Kern der dortigen Sammlung.

Meyer selbst stand der Siegelkunde ferner; dass er freilich ihren Wert für die Heraldik nicht unterschätzte, beweist eine sehr schöne Sammlung der Siegel der Basler Bürgerschaft, welche er für sein unten zu erwähnendes Wappenbuch angelegt und nach Vollendung desselben mir geschenkt hat. Aber seine Hauptliebhaberei war das Sammeln und Malen von Wappen. Da er jeden freien Augenblick dafür verwandte, hat er ein sehr reiches Material zusammengebracht. Die erste Arbeit dieser Art, welche etwa in's Jahr 1860 fällt, war eine Sammlung der Wappen der XIII alten Orte, der Zugewandten und der Landvogteien, zu welchen später eine solche der neuern Kantone hinzugekommen ist. Meyer hatte an dieser Beschäftigung eine solche Freude, dass er dieselbe fortsetzte. Folgende Sammlungen vom ihm selbst gezeichneter und gemalter Wappen haben sich in seinem Nachlasse gefunden.

1. Wappen der Basler Zünfte und Gesellschaften;
2. Wappen der Städte und Vogteien des ehemaligen Bistums Basel.
3. Wappen der bischöflich baselschen Städte und Orte im Elsass.
4. Wappen der bischöflich baselschen Edeln und Lehensträger.
5. Wappen Fremder, die in Basler Kirchen begraben sind (wohl meist aus der Zeit des Conzils).
6. Wappen der Nachbarstaaten der Schweiz.
7. Wappen der Bischöfe von Basel.

Von diesen Sammlungen sind die erste und ein Teil der zweiten als Anhang zum Wappenbuche veröffentlicht worden; im übrigen war keine von ihnen, trotzdem sie sehr sorgfältig ausgeführt sind, für die Oeffentlichkeit bestimmt. Sie sollten lediglich den Studien und dem Vergnügen ihres Urhebers dienen und denjenigen, welchen er sie mitteilte. Mit dem letztern war er nicht karg; weit entfernt, seine Schätze ängstlich zu hüten, damit nicht ein anderer daraus Nutzen ziehe, hat er stets jedem, der bei ihm Belehrung suchte, mit grösster Bereitwilligkeit und Uneigenützigkeit seine Sammlungen und Kenntnisse zur Verfügung gestellt. Er selbst hatte eine gewisse Scheu vor schriftstellerischer Tätigkeit. Daraus erklärt es sich, dass wir von ihm keine einzige Abhandlung über Heraldik besitzen, obschon er zur Veröffentlichung einer solchen sehr wohl befähigt gewesen wäre; denn er beherrschte die theoretische Heraldik nicht minder als die praktische. Ein einziges Mal hat er für seine Wissenschaft eine Lanze gebrochen und gegen die Unwissenheit gekämpft, welche in heraldischen Fragen oft selbst da herrscht, wo man etwas Besseres erwarten dürfte und sollte. Als nämlich im Jahre 1872 das neue St. Jakobsdenkmal aufgestellt wurde, und darauf das Neuenburger Wappen in der Gestalt erschien, wie es 1848 angenommen worden war, protestierte Meyer in einem Eingesandt der « Basler Nachrichten » vom 26. August entschieden gegen diesen Anachronismus. Ob wohl Albert von Tissot mit seiner bande joyeuse et advenante von 50 Neuenburgern im Jahre 1444 unter diesem Ehrenzeichen (?) in dem Heldenkampfe an der Birs sein Leben geopfert habe. Gegen das neue Wappen selbst, das ja jedem Heraldiker

ein Dorn im Auge ist, besonders wenn man bedenkt, wie schön und edel das alte war, hat Meyer sich in jenen Zeilen nicht gewendet, um seinen Protest weniger verletzend zu machen; um so eifriger pflegte er es bei andern Gelegenheiten zu tun. Aber ungeachtet dieser Mässigung blieb seine Einsprache erfolglos, und jetzt noch ist auf dem im übrigen so schönen Denkmale, das Wappen von 1848 als Abzeichen der im Jahre 1444 gefallenen Neuenburger zu sehen.

Doch *ein* Werk verdankt immerhin Meyer seinen Ursprung, das seinem Verfasser für alle Zeiten einen ehrenvollen Platz unter den Schweizer Heraldikern sichern wird, das Wappenbuch der Stadt Basel. Auch zur Veröffentlichung dieser Arbeit hätte sich der Verfasser kaum entschlossen, wäre er nicht glücklicherweise von aussen dazu gedrängt worden. Die ältern, kleinern Wappenbücher von Lutz und Kull genügten längst nicht mehr. So kam denn eine grosse lithographische Anstalt der Schweiz auf den Gedanken, ein Wappenbuch von Basel herauszugeben. Zuerst wurde Meyer nur um Unterstützung aus seinem Materiale gebeten. Er hatte nämlich ausser den obengenannten Sammlungen seit den siebziger Jahren auch eine solche von Basler Familienwappen anzulegen begonnen. Meyer sagte seine Mitwirkung zu, aber bald zeigte es sich, dass er selbst die ganze Arbeit übernehmen sollte, was dann auch geschah. Aus Wappenbüchern, namentlich aus dem im Staatsarchiv zu Basel befindlichen des Malers Conrad Schnitt — Meyer hatte daraus schon früher auch die Wappen der bei Sempach gefallenen Edelleute copiert — aus gemalten Scheiben, aus Siegeln und Denkmälern in Kirchen, Kreuzgängen, Gottesäckern und andern öffentlichen und privaten Gebäuden und Anlagen, wurde das Material zusammengesucht. Darnach erfolgte die Herstellung der Originale, welche nun nach letztwilliger Verfügung ihres Schöpfers an das Basler Staatsarchiv fallen. Im Jahre 1880 erschien die erste, auf Weihnachten 1883 die letzte Lieferung. « Heute, wo mit den äussern Denkmälern der Vergangenheit so manche alte Sitte fällt, das Alte unaufhaltsam dem Neuen weichen muss, heute, sagt der Verfasser in seiner Vorrede, gilt es, den Sinn und die Liebe für die Geschichte der Vaterstadt aufrecht zu erhalten. Und wahrlich, Basel darf sich einer reichen Vergangenheit erfreuen. Seine Bürger haben Grosses auf allen Gebieten menschlichen Wissens und Könnens geleistet. Ein Wappenbuch aber registrirt gewissermassen die Summe der Bürger, welche zu dem, was war und ist, das Ihrige beigetragen haben; es erzählt durch Bilder die Geschichte einer Stadt in beredter Weise «. Diesem historischen Zwecke entsprach die Art und Weise, wie Meyer bei der Auswahl des Stoffes vorgieng. Nahm er auch im allgemeinen den Stand der Bürgerschaft um's Jahr 1848 als massgebend an, so räumte er doch nicht minder den Wappen der damals schon ausgestorbenen Basler Geschlechter einen Platz in seinem Werke ein, sofern diese der Geschichte angehören. Die Sorgfalt und die Genauigkeit, mit welcher Meyer diesen, gewiss sehr richtigen Grundsatz durchführte, und welche auch in der Zeichnung der Wappen zur Geltung kam, verleiht seinem Werke einen dauernden und hohen Wert. In der Tat ist die Anerkennung nicht ausgeblieben; die Basler Bürgerschaft, die sich stets durch ihren historischen Sinn ausgezeichnet hat, wusste das Werk ihres Angehörigen zu schätzen. Meyer selbst aber wurde infolge dessen noch mehr, als es früher schon der Fall war, als Autorität in Wappensachen betrachtet und um Rat gefragt;



ich erinnere mich noch sehr wohl, wie er auf einem Spaziergange, den er vor einigen Jahren mit mir durch seine Vaterstadt machte, nicht weniger als dreimal an *einem* Nachmittage in Wappenangelegenheiten zu Rate gezogen wurde.

Mit seinen heraldischen Studien und der Aeufnung der Portraitsammlung war Meyer noch in höherem Masse als früher beschäftigt, seitdem sein Rücktritt und die Vollendung des Wappenbuches im Jahre 1883 ihm mehr Musse gaben. Wie ihm bis zu seinem Lebensende eine wahrhaft jugendliche Frische und Lebendigkeit des Geistes und eine grosse körperliche Rüstigkeit geblieben ist, so hat ihn auch seine Arbeitslust und Arbeitskraft keinen Augenblick verlassen. Noch in den letzten Wochen vor seinem Tode hat er, « der alte Freund der Heraldik », wie er sich in einem Briefe vom 21. Januar dieses Jahres nannte, die Wappen des Basler Lehensadels aus dem Karlsruher Lehensbuche copiert. Da rief ihn mitten aus seinem fröhlichem Wirken die Hand eines Höhern in's bessere Jenseits. Was er seiner Gattin, mit welcher er in glücklichster Ehe lebte, was er seinen Kindern gewesen ist, wer wollte das in Worten ausdrücken? Aber auch allen andern, die das Glück hatten, ihm näher zu stehen, wird er um seines Seelenadels, seiner gesunden Fröhlichkeit, seiner selbstvergessenden Liebe und Bescheidenheit, seiner ungeheuchelten Güte und Freundschaft willen unvergesslich bleiben. Er ruhe in Frieden! G.-U. St.



Fig. 314.

BIBLIOGRAPHIE

Geschichte der Heraldik von Gust. A. Seyler, Bibliothekar im Kgl. Preuss. Ministerium für Handel. — Nürnberg, Bauer und Raspe (Emil Küster) Liv. 7 et 8.

Nous avons eu le plaisir, il y a quelque temps, de signaler à nos lecteurs l'apparition de la sixième livraison de cet ouvrage éminent et nous allons parler de la suite, deux livraisons de 80 pages. Ce que nous avons dit des livraisons précédentes peut s'appliquer à celles-ci; une

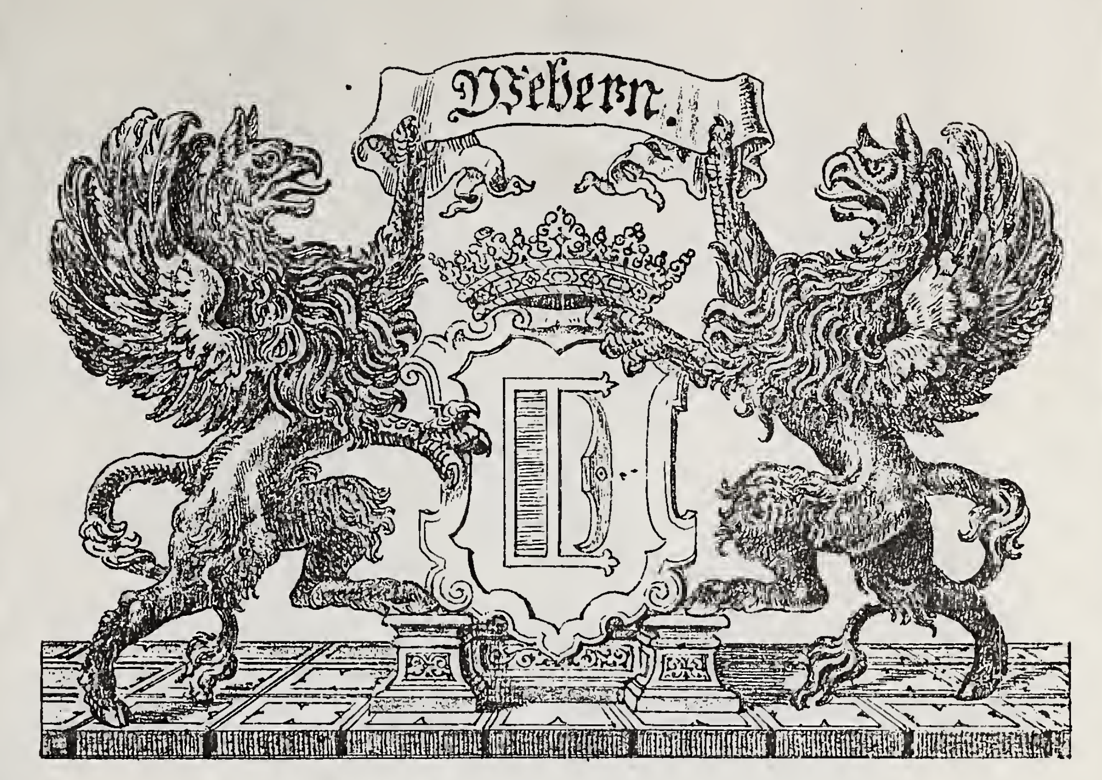
grande richesse de matériaux inédits ou inconnus jusqu'à nos jours, une rédaction aussi soignée qu'ingénieuse assurent à l'ouvrage de M. Seyler une des premières places dans la littérature héraldique contemporaine. L'auteur a mis beaucoup de zèle à fouiller dans la littérature, les chartes et les documents du XVI[e] au XVIII[e] siècle et à réunir tout ce qui peut servir au développement du blason de cette époque. On sera peut-être étonné de l'abondance des détails, mais si l'on considère que l'on a à faire à la première histoire du blason, on saura gré à l'auteur d'avoir fait une si ample moisson de découvertes et des résultats qui sont le fruit de ses études. Il a en effet créé une base solide, point de départ pour toutes les recherches nouvelles. Il ne faut pas oublier non plus que la foule d'équivoques existant alors dans le domaine du blason est impossible à dissiper sans un exposé très détaillé. Chacun verra facilement que l'auteur a procédé dans son choix avec beaucoup de soin et en connaissance de cause. Jetons un rapide coup d'œil sur le contenu des deux livraisons annoncées :

L'auteur, après avoir parlé de l'adoption illégale des armoiries et des titres, traite des dispositions de jurisprudence à leur égard; il explique les rapports qui existent entre les armoiries et la propriété foncière, pour parler ensuite des conflits auxquels donnèrent lieu ces emblèmes et des armes de magistrats. La fin de cette partie est consacrée à la création des huitième et neuvième dignités électorales, à la violation des armoiries et au droit des enfants illégitimes ou d'une condition inférieure. Suit une partie richement ornée d'illustrations qui s'occupent de l'art héraldique de cette époque. La troisième partie traite de la faveur que rencontrèrent les armoiries. Parmi les chapitres suivants, remarquons ceux traitant de l'emploi militaire des armoiries, soit comme marques de souveraineté, (1) soit dans les églises, soit pour les obsèques. Des renseignements sur le drapeau féodal, les armoiries dans le langage populaire et dans la littérature, ainsi que sur l'emploi des armes tiré des constellations terminent dignement cette partie; en quatrième lieu l'auteur s'occupe de la science héraldique et des collections d'armoiries. On trouvera là une savante discussion sur les œuvres de Conrad de Mure, Conrad de Würzbourg et d'autres et sur les armoriaux (Weingartner Liederhandschrift, Balduineum, Zürcher Wappenrolle, Codex Manesse, Gelre, etc.) Ajoutons encore que la huitième livraison se termine par l'introduction d'une histoire de la science héraldique dès ses origines jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Elle traite encore de Bartolus de Saxoferrato, Johannes Rothe et Bartholomeus Cassaneus. Il nous sera probablement possible de donner sous peu un dernier article bibliographique sur les deux livraisons qui clôtureront la série déjà parue de ce savant ouvrage.

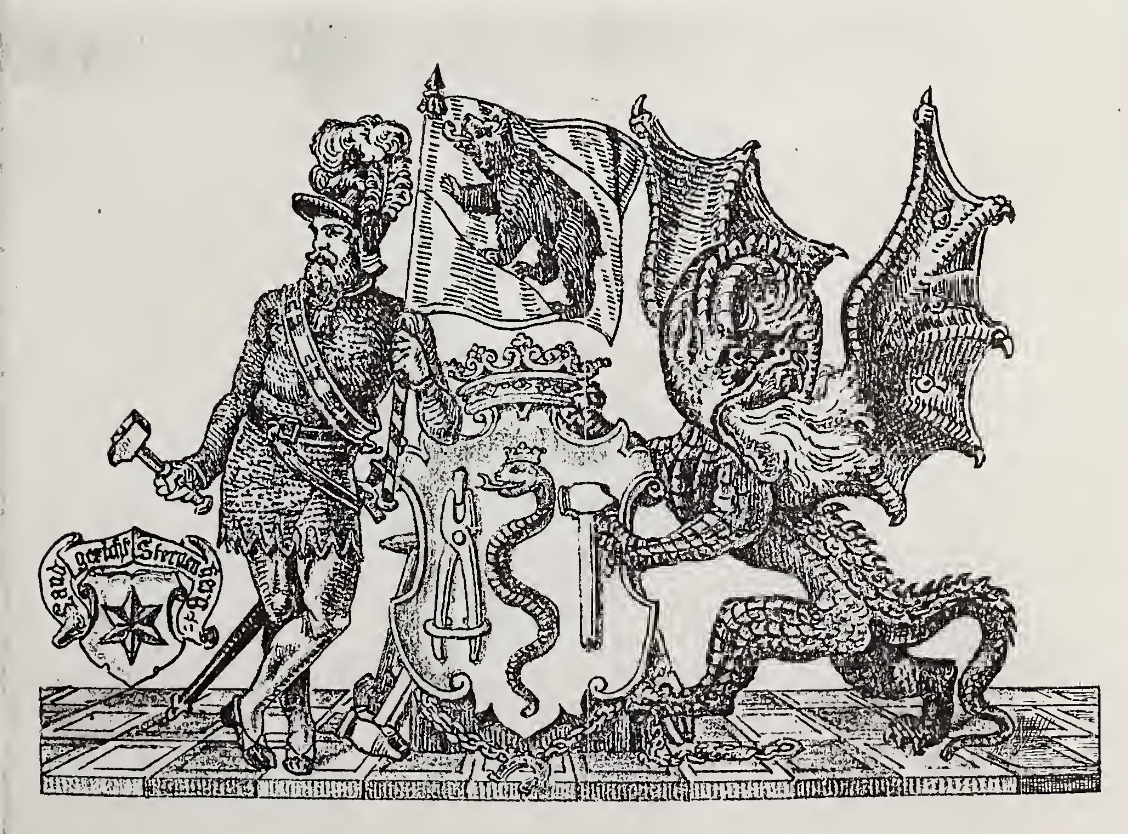
G. U. St.

Zurich, 1889.

(1) On trouvera comme annexes à ce chapitre les documents intéressants d'un procès criminel pour cause de démolition des armes du duc de Brunswick faite à Küningen en l'an 1600.



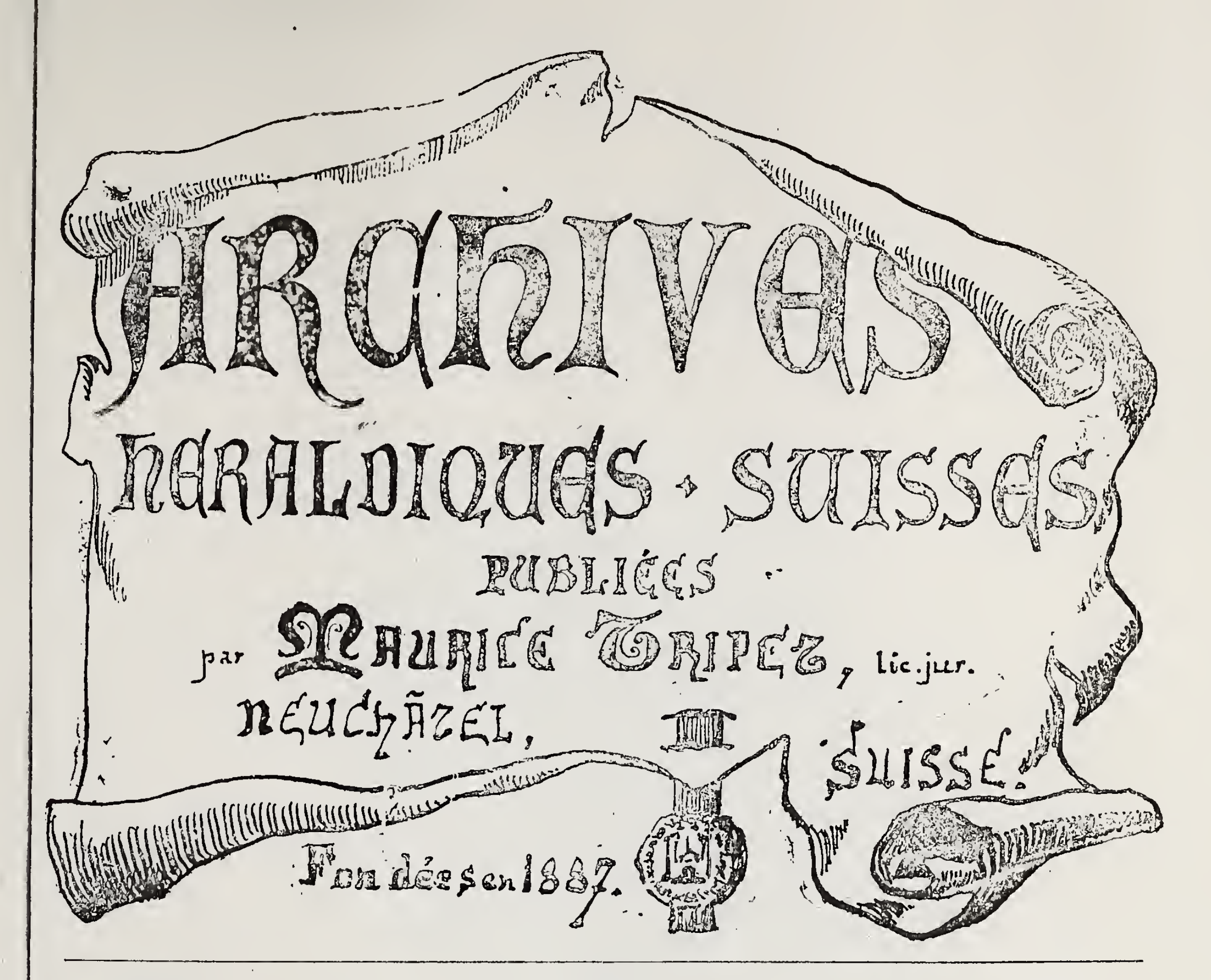
d'après une gravure de Buri & Jecker, Berne



d'après une gravure de H. Bachmann, Zurich

Armoiries des Tisserands et des Maréchaux (Berne)





N° 30 1889 JUIN

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'État.

LES RÈGLES DU BLASON

A ceux de nos lecteurs qui nous ont demandé quels ouvrages héraldiques ils devaient consulter ou bien dans quelles publications ils pouvaient trouver des motifs tirés du Blason, nous avons surtout indiqué le beau livre de M. le Conseiller royal F. Warnecke, à Berlin : *Heraldisches Handbuch für Freunde der Wappenkunst sowie für Künstler und Gewerbtreibende, bearbeitet von dem Königl. Preuss. Rechnungsrath Warnecke* (Verlag von Wilhelm Rommel in Frankfurt a. M.). Cette œuvre de maîtres est trop connue pour que nous en fassions ici un compte-rendu; le nombre croissant des éditions est plus éloquent que tout ce que nous pourrions en dire. L'auteur a eu l'amabilité de nous prêter quelques-uns des clichés qui ornent son volume et qui sont dûs à la plume autorisée et si héraldique du peintre E. Dœpler le jeune. Nous profitons, en les publiant, de donner quelques *Règles du Blason ;* les figures ne les rendront que plus intelligibles et serviront en même temps de modèles et de motifs à plusieurs de nos lecteurs.



Fig. 315. Casque et cimier, d'après Albert Durer.

Le dessin N° 13, du XVIe siècle, offre l'aspect et les proportions normales de l'écu, du casque et de son cimier. Le buste d'homme est fréquent dans les armoiries et il est ordinairement habillé aux couleurs de l'écu. On appelle **vol** les deux ailes d'un oiseau jointes ensemble, dont les extrémités s'étendent vers le haut, l'une à dextre, l'autre à senestre. Les lambrequins entourent le casque pour le protéger de l'ardeur du soleil et directement au-dessus se trouve le *bourrelet* d'où prend naissance le cimier.

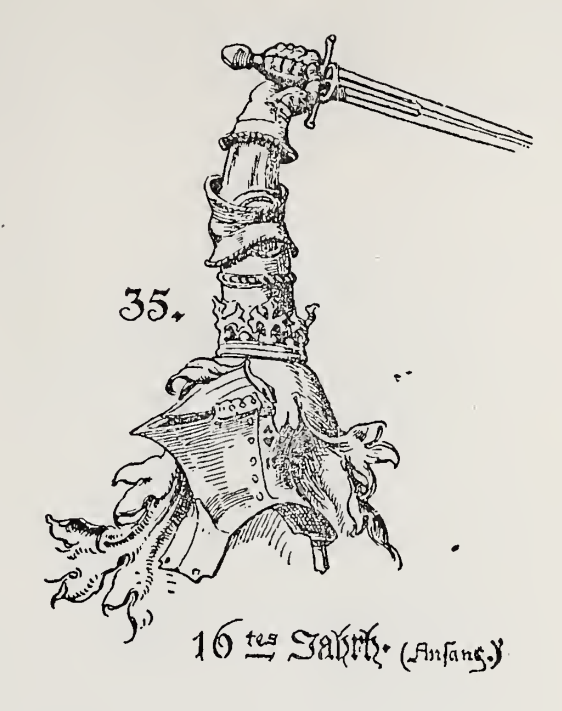


Fig. 316. Cimier du commencement du XVIe siècle.

Le bourrelet est souvent remplacé par une couronne, comme dans le N° 35. Cette couronne, *Helmkrone* des Allemands, n'indique aucun rang nobiliaire, mais sert à fixer le cimier sur le casque. Le cimier que donne ce dessin est un *dextrochère*; le dextrochère est le bras droit représenté nu, armé ou paré, tenant une badelaire, une épée, une fleur, etc.; au dextrochère correspond le *senestrochère*, ou bras gauche.



Fig. 317. Une Mélusine, d'après Albert Durer.

La *Mélusine* ou *Sirène* est un monstre fabuleux que tous les peintres et les sculpteurs représentent comme moitié femme et moitié poisson: *Desinat in piscem mulier formosa superne.* La Sirène est dessinée ayant la tête, les seins, les bras, le corps, jusqu'au nombril, d'une jeune fille, et le reste terminé en queue de poisson, simple ou double. Les Sirènes sont plus fréquentes — dans les armoiries — comme cimiers et supports que comme meubles de l'écu.



Fig. 318. Un paon, d'après Jöst Amman.

Ici les lambrequins ne sont pas découpés, mais affectent la forme d'une draperie; le *paon* qui constitue le cimier se pose presque toujours de front et *rouant*, soit étalant sa queue en forme de roue; une aigrette orne la tête.

Groupe héraldique, par E. Döpler. *XVIe siècle.*

Les *supports* et *tenants* semblent supporter et soutenir l'écu dont ils sont un des ornements extérieurs. Le beau dessin de M. E. Döpler représente *un tenant*, car le mot de *support* ne s'applique qu'aux animaux; les anges, les sirènes, les sauvages, les chevaliers, les Maures, etc., sont des tenants; les léopards, les lions, les aigles, etc., sont des supports.





Fig. 319. Groupe héraldique, par E. Döpler. XVIe siècle.

Nous complèterons l'exposé de ces quelques règles en disant deux mots des vitraux peints par le Dr Stantz et reproduits sur la planche hors texte. Les deux dessins que nous donnons aujourd'hui, grâce à l'obligeance de MM. C. Buhler et Berchtold Haller, à Berne, ont été copiés d'après de très belles gravuves sur bois.

Le premier vitrail est celui de l'*Abbaye des Tisserands*, dont l'écu est soutenu par deux griffons; les armoiries sont d'azur; la navette, le métier et la bordure d'or; les griffons de sable sont armés, lampassés et becqués d'or.

Le second vitrail est celui de l'*Abbaye des Maréchaux.* L'écu est tenu par un viefix suisse et soutenu par un dragon de sinople vomissant du feu. Les armoiries d'azur sont chargées d'un serpent de sable lampassé de gueules, couronné d'or et accompagné à dextre d'une pince d'argent, à senestre d'un marteau d'argent aussi, mais emmanché d'or.

Le Dr Stantz, à qui l'on doit une quantité de vitraux peints — entre autres ceux du palais fédéral — est mort en 1871. Les *Archives héraldiques* se proposent de lui consacrer un article spécial, avec portrait, sitôt que tous les renseignements nécessaires à sa rédaction lui seront parvenus.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une série d'armoiries suisses dessinées d'après les sceaux; le canton de Thurgovie fait les frais de cette première double planche.

LA RÉDACTION

LES VERRIÈRES DU MOYEN-AGE

DE

Stammheim (Zurich) et de Stein-am-Rhein (Schaffhouse)

par M. F.-W. BOREL.

(Suite.)

N° 15. Die Geselscha (sic) *die Kilchengmant zu Wagenhusen,* 1570. Armoiries du village de Wagenhausen (Thurgovie), près de Stein-am-Rhein, supportées par des hallebardiers cuirassés. Au-dessus, vignerons et paysans occupés à labourer.

N° 16. Die Gmeind von Understammheim. Verrière sans date, supposée être de 1540. Armoiries du village : un tronc d'arbre sans branches, d'or sur fond d'azur, tenues par deux hallebardiers cuirassés. Entourées de couronnes de fruits et de feuillage.

N° 17. Jacob von der Breiten-Landenberg, 1545. Cette inscription, avec le monogramme A. C., se trouve sur une longue banderolle, entourant un socle blanc. A droite et à gauche, une colonne avec de petits anges jouant de la trompette. Dans l'encadrement se voit à côté de l'écusson de ses armes, le fondateur en cuirasse, la main droite tenant une massue et appuyée sur la hanche, la main gauche à la garde de

son épée. Dans le haut de la verrière, les insignes de la Ligue souabe, de l'Ecusson de St-George dans le Hegau, l'Allgau et les environs du Bodensee (lac de Constance) : un écusson d'argent à la croix de gueules, portant au-dessous un glaive et une massue croisés, avec un poisson et un faucon aux côtés.

Les mêmes insignes sont encore visibles au théâtre de Constance, un ancien collège de la Compagnie de Jésus avec l'inscription : D. O. M. S. J. R. J. Nobilitas equestris Circuli Suevici destrictum Hegowiensis, Allmengowiensis et Podamii S. Georgii tutelaris nomine confœderata Gymnasium hoc societ. Jesu publicæ bonarum litterarum utilitati ædificavit MDCX, reparavit anno sæculari MDCCX, dotavit MDCCXIX. Collegium S. J. Monum Gr. Au P.

Le tableau en tête de la verrière peint en gris sur gris, avec l'emploi de jaune argent et de brun, représente une chasse aux cerfs. Ceux-ci sont poussés dans des rets par des cavaliers qui les poursuivent.

N° 18. Hans Steffen. Over vnd Cuonradt Sulger. Verrière sans date, peut-être de 1530-1540. L'inscription est sur un socle jaune, devant lequel, au milieu, se trouvent deux écussons. Ceux-ci sont supportés par deux lansquenets en cuirasse; l'un porte une hallebarde avec une banderolle aux couleurs zuricoises (d'argent et d'azur); l'autre est armé d'un mousquet. L'encadrement avec des colonnes et un champ bleuâtre. La pièce du haut représente le bombardement d'une ville au bord d'une rivière.

N° 19. Hans Rudolff Lavater Vogtt zu Kyburg, A. D. 1534, und *Bernhard Lavater Vogtt zu Stammheim vnd Steinegg,* anno Domini 1588. Copie d'après l'original déposé aux archives communales.

L'inscription est sur une tabelle encadrée de jaune soutenue par deux anges. Entre des colonnes, au-dessus, deux figures de femmes allégoriques, l'une à gauche, tenant une corne d'abondance, l'autre — Caritas — portant deux enfants. Au centre, sur un fond jaune, l'écusson des Lavater avec le casque ouvert. Tout au haut, une chasse au cerf à pied et à cheval.

N° 20. Hans Volrich Stockar vnd Elsbetha von Goldenberg syn Husfrow, 1572. (Famille noble de Schaffhouse; la femme originaire du château de Goldenberg près d'Andelfingen (Zurich).

Double écusson des époux, entourés de colonnes. Figures de monstres et d'hommes; à gauche, l'acte héroïque de Marcus Curtius; à droite, Mutius Scœvola, qui avait voulu tuer le roi Porsenna, brûlant sa main droite sur les flammes d'un brasier.

N° 21. Verrière avec l'histoire de David et Jonathan, d'après le premier livre des Rois, chapitre 18, reproduite en plusieurs épisodes dans une campagne richement représentée.

Le tout entouré de colonnes, d'architraves et d'un cercle. Tout autour, les écussons des fondateurs, deux grands et deux petits, les premiers en haut, les autres en bas, soutenus chacun par un ange.

Tout en bas, à côté de l'écusson de *Sigmund Wepfer,* d'Unter-Stammheim (famille encore existante), la devise suivante :

Das sind Brüder und rechte fründ
Dies nit alein mit namen sind
Die in der dath erzeigend das
Wie Jonathas und David was
Wo rechte lieb und Einikeit
Der segen Gotts sich rich erzeigt.

Emploi de couleurs fondantes, où dominent le vert, le jaune et le violet. Figures allégoriques aux angles supérieurs. A droite, réparées fortement.

N° 22. Bernardus von Gottesgnaden Appte des würdigen Gottshusses St. Gallen, 1625. (Bernard II, Müller, de Ochsenhausen en Souabe, élu en 1594, † 1530). Cette inscription est au milieu du socle. Une colonne d'ordre composite s'élève au-déssus de riches tapis; elle est reliée à des piliers dans le fond. Entre la colonne et les piliers sont, en l'air, des anges, jouant avec des fruits; au-dessous de ceux-ci, sur un fond blanc, à gauche, Saint-Gall, à droite, Saint-Othmar, revêtus des ornements épiscopaux. La pièce du milieu contient sur fond blanc l'écusson abbatial, surmonté de l'*inful* (bonnet d'abbé) et accompagné de deux crosses en sautoir.

Il est ici question d'un abbé du couvent de Bénédictins de Saint-Gall.

N° 23. Balthasar.... (nom illisible). *Anno Domene* (sic), 1550. L'encadrement est formé de deux piliers reliés ensemble.

A l'intérieur, sur un fond bleu, avec paysage, un homme et une femme à côté d'un sapin élevé. Le premier est costumé en lansquenet et porte un mousquet sur l'épaule; la femme, en vêtements rouges, la tête couverte d'une barrette à plumes, présente à son mari une coupe. Dans le haut, sont peints, gris sur gris, avec des couronnes de feuillages, deux anges soutenant un écusson. (L'ange à gauche a été réparé).

N° 24. Jockob Meyger von Winterdur, 1550. Style de la verrière précédente. Le fondateur y est représenté comme un vieillard à longue barbe; il est vêtu d'un habit rouge, de culottes à crevés noir et jaune et sa tête est couverte d'une barrette noire. Il s'appuie de la droite sur une épée, et de la gauche sur une fourche à foin.

A ses pieds, est l'écusson. A gauche, l'histoire de Jacob et d'Esaü, vendant son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; vis-à-vis, le songe de Jacob avec l'échelle montant au ciel et portant des anges allant en haut et en bas.

N° 25. Jakob Schellenberg vnd Lorenz Winman, 1550. Style des précédentes verrières.

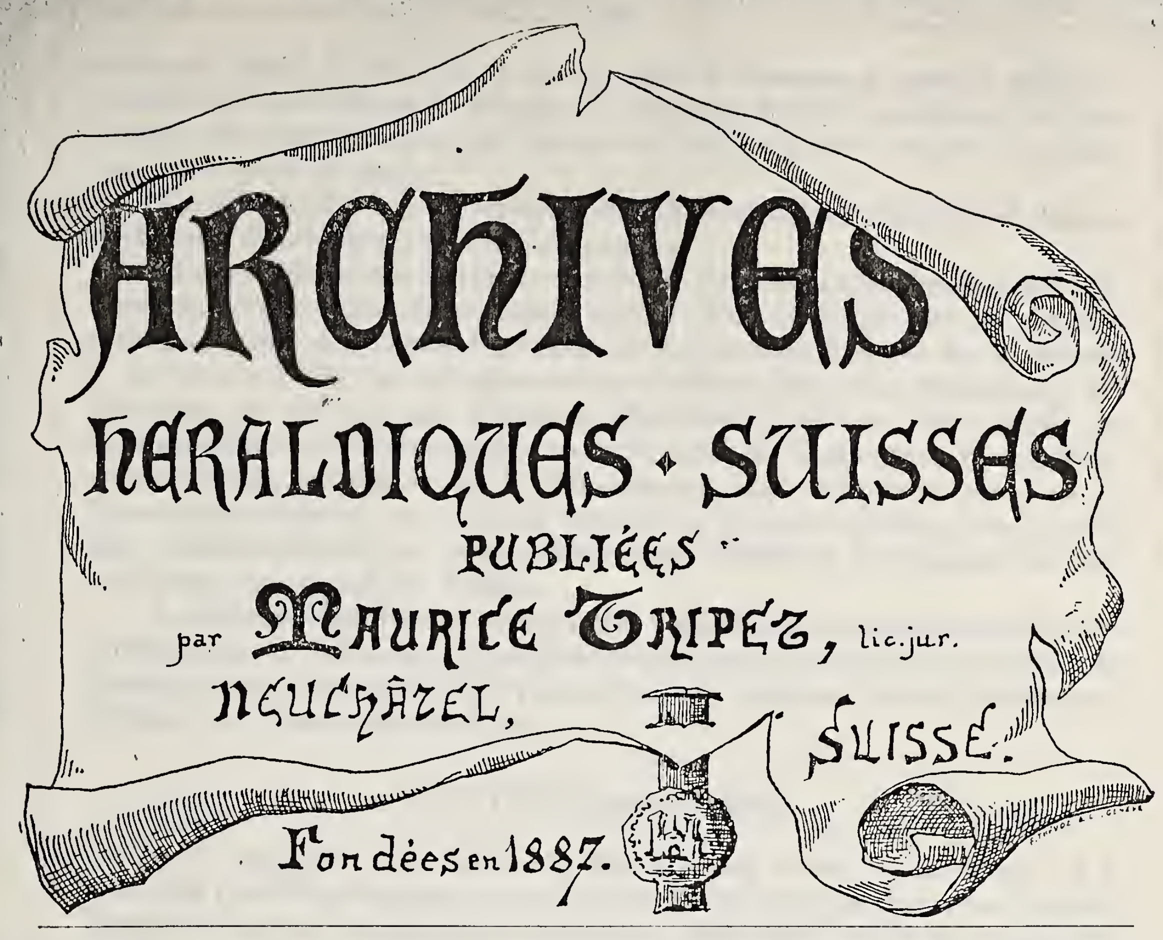
Deux voûtes soutenues par des piliers. A l'intérieur, deux lansquenets avec épieu et mousquet. A leurs pieds, deux écussons armoriés. Dans le haut, à gauche, Loth en vue de Sodome en feu, séduit par ses filles; à droite, Salomon, incité à adorer des idoles par des femmes étrangères. Technique grossière; dessin frais et vif.

N° 26. 1617. *Rudolph Zeller, Bürger Zurich vnd der Zit Schriber zu Stammheim. Simon Ulrich zu Niederstammhei* (sic).

A droite et à gauche, à côté de l'inscription, les armoiries Zeller et Ulrich entourées d'une guirlande; le tout sur fond blanc comme les portraits des deux fondateurs, qui se tiennent debout, en regard l'un de l'autre, en larges culottes, la tête couverte de larges chapeaux à plume. Zeller est à gauche tenant un esponton, Ulrich à droite, armé d'un mousquet de rempart et d'une mèche attachée à un bâtonnet.

Deux piliers bigarrés, reliés par une architrave de couleur rouge, forment l'encadrement. Au-dessus, est représenté le jugement de Salomon. Emploi judicieux de couleurs fondantes. *(A suivre.)*





Nos 31-32-33 1889 JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

LES VERRIÈRES DU MOYEN-AGE

DE

Stammheim (Zurich) et de Stein-am-Rhein (Schaffhouse)

par M. F.-W. BOREL.

(Suite.)

La commune de *Waltalingen* (verrière n° 6), fait partie de la pâroisse de Stammheim (Zurich).

Celle de *Wagenhausen,* Thurgovie (n° 15), est située près de Stein-am-Rhein.

Les *Landenberg,* célèbres dans l'histoire suisse, comme baillis autrichiens et capitaines zurichois, se divisaient en trois branches : *Alt-Landenberg,* la ruine du château est près de Bauma (Tössthal); éteinte au XIIIme siècle; *Hochen-Landenberg,* le château ruiné de ce nom est situé près d'Au, dans la même vallée; *Breiten-Landenberg,* dont le château en ruines existe sur le Kumberg, près de Turbenthal (même vallée). Les Hohen-Landenberg n'existent plus depuis le XVIIme siècle (1646 ?). Les *Breiten-Landenberg* de la branche *suisse,* sont éteints depuis deux ans ; le dernier baron est mort à Gottlieben (Thurgovie). La branche *souabe* des barons du même nom existe encore à Fribourg en Brisgau,

duché de Bade. Leurs armes sont peintes à Constance dans la salle du Concile, où Jean Huss et Jérôme de Prague furent condamnés à être brûlés vifs pour hérésie.. Ils portaient d'argent à trois cercles de gueules, dont deux au chef.

Un Landenberg a été évêque de Constance, tout comme un baron de Blarer d'Arlesheim (Bâle-Campagne).

Hans Rodolphe Lavater (verrière nº 19), est probablement un ancêtre du célèbre pasteur Lavater, auteur d'un ouvrage sur la physiogonomie, mort des suites d'un coup de feu lors de l'entrée des Français à Zurich en 1798. La circonstance qu'il était bailli de la Seigneurie de Kybourg, et que son fils présumé, Bernhard Lavater, était bailli de Stammheim et de Steinegg (un château, près de Huttwylen, Thurgovie), où résidaient les baillis de la Thurgovie), font supposer que l'un et l'autre appartenaient au Conseil étroit de la ville et république de Zurich. Ces charges étaient les plus estimées de celles à la disposition des patriciens, bourgeois de Zurich.

Les autres familles possédant des verrières à la maison communale de Stammheim, existent à peu près toutes encore, soit dans le canton de Zurich, soit dans celui de Thurgovie, ou dans les deux communes d'Ober- et d'Unter-Stammheim.

II. STEIN (Schaffhouse).

Les antiquités de Stein-am-Rhein sont assez nombreuses. La partie la plus intéressante en est les verrières ou peintures sur verre. Celles-ci sont au nombre de trente-deux seulement; mais les vieillards les plus âgés de la localité se souviennent que dans leur enfance le nombre en était beaucoup plus considérable.

On peut les subdiviser en trois cycles :

Le *cycle du couvent de Bénédictins de St-Georges* (fondé sur le Hohentweil par Hadwig, femme du duc de Souabe, Burkhard II, en 950?, transféré à Stein en l'an 1005), consistait en douze verrières au XVIIIme siècle. Il est réduit à quatre pièces, trois autres sont à Schaffhouse et à Zurich.

Ce sont les écussons de quatre ecclésiastiques de l'époque de la Réformation :

1. Hugo de Breiten-Landenberg, évêque de Constance;
2. Henri de Mandach, abbé du cloître de Rheinau (Bénédictins), près de Schaffhouse;
3. Marx de Knöringen, prévôt à Schienen, avec la date de 1516;
4. Michel von Eggenstorf, abbé du monastère de Schaffhouse, avec la date de 1517.

Les écussons sont supportés par les saints, patrons des ecclésiastiques prénommés; ainsi la dernière verrière représente l'archange St-Michel pesant une âme dans une balance et en contestant au diable la propriété.

Elles ont été dédiées à l'abbé David de Winkelsheim, qui à cette époque très voisine de la Réformation avait décoré à neuf la salle principale du monastère de St-Georges.

Lors de la destruction des images, ces verrières sont tombées entre les mains de divers bourgeois de Stein.

Le professeur Dr Rahn à Zurich possède deux verrières provenant

de cette collection. Elles portent les armes des familles nobles de Constance, Von Hürus (1520) et Von Flaar (1509).

La Société d'histoire et d'antiquités de Schaffhouse a acquis une autre verrière avec les armes du même abbé David de Winkelsheim et la légende de Noé et de ses fils, à la sortie de l'arche. D'autres verrières, avec les armes de Hans de Klingenberg (1509), de Diebold de Hohen-Geroldseck, administrateur du couvent d'Einsiedeln (Schwytz), ami du réformateur Zwingli, mort à Zurich, de deux prévôts du couvent d'Œlmingen (Bade), d'un prévôt du couvent de Schienen (dito), d'un prévôt de la chartreuse d'Ittingen, près de Frauenfeld et de St. Ruprecht in Schwaben, ont été vendues en 1866, ou ont disparu. Les encadrements des verrières restantes sont d'un coloris exquis, surtout le rouge obscur et le bleu.

Le *deuxième cycle,* à l'hôtel de ville de Stein, contient les verrières de 1542.

A cette date (mars), les délégués du bourgmestre et conseil de ville de Stein parurent à la diète et prièrent chacun des treize cantons de leur remettre une fenêtre avec les armoiries du canton pour décorer le nouveau Rath et le Kaufhaus.

Les envoyés zurichois à la Diète recommandèrent avec instance cette demande de Stein, alors sujette de Zurich, attendu que située sur les rives du Rhin, *beaucoup d'étrangers y passent* (sic). (Recès de la Diète suisse).

Les Confédérés obtempérèrent à cette prière. Le 7 août, le *sekelmeister* de Stein put se rendre à Baden, afin de remettre l'argent des verrières, attendu que le « verrier » désirait être payé. Stein avait probablement fait confectionner par le même maître les peintures sur verre; toutefois, celles de Berne, Zurich et Schaffhouse (cantons réformés), coûtèrent 5 florins, tandis que celles des autres Etats furent taxées à 4 florins 1 batz. D'après les comptes existants, le verrier était Carl von Ægeri, de Zurich, — l'un des plus estimés peintres sur verre du XVIme siècle; — au moins pour les verrières de Zurich et Schaffhouse. Celle de Berne était probablement aussi de lui.

Lucerne, Glaris et Soleure payèrent en 1543 les fenêtres destinées à Stein au verrier de Zurich. (Recès de la Diète).

Le cycle a un caractère d'unité; la moitié de chaque verrière renferme deux écussons du même canton, inclinés et opposés l'un à l'autre. Au-dessus est l'écusson couronné de l'Empire d'Allemagne, tout droit. L'écusson de Bâle fait seul exception et a peut-être été peint par un autre peintre.

La Suisse, on le sait, a fait officiellement partie de l'Empire jusqu'à la paix de Westphalie.

Les supports sont en général deux guerriers en armure, portant la bannière cantonale, sauf sur les verrières de Berne et Zurich, qui seules sont de forme ronde et entourées des armoiries des bailliages. Celles-ci forment une couronne autour de l'écusson cantonal et de celui de l'Empire. Ceux-ci sont supportés par deux lions d'un beau style.

Les onze autres verrières, carrées, ont toutes une scène historique, peinte au-dessus de l'armoirie; *Lucerne,* une bataille (Sempach?), *Uri,* Guillaume Tell abattant la pomme sur la tête de son fils; *Schwytz,* le saut de Guillaume Tell hors de la barque et la mort de Gessler; *Unterwalden,* l'histoire de la femme de Baumgarten et le combat entre le

dragon et Struthan Winkelried; *Glaris,* une bataille (Näfels?); *Zug,* l'histoire du châtelain Heinz de Wildenberg, qui déshonorait les paysannes et fut tué par le père de l'une d'elles; son château fut pris et brûlé par les Zugois; *Fribourg,* une bataille (Morat?); *Soleure,* le roi David; *Bâle,* le roi Salomon; *Schaffhouse,* l'histoire de Judith; *Appenzell,* Josué *am VII. cabytel* (sic).

Les verrières de l'arsenal de Soleure sont aussi de 1542, avec une quatorzième contenant les armes réunies d'Uri, Schwytz et Unterwalden, et le serment des Trois Suisses. Celles de Berne et Zurich sont carrées et non pas rondes. Le travail n'en est pas si artistique qu'à celles de Stein, dont elles semblent être une copie. Les scènes sont à peu près les mêmes.

Le *deuxième cycle de l'hôtel-de-ville* contient treize verrières avec les armoiries de diverses villes, portant la plupart l'indication 1542 ou 1543.

Comme les cantons suisses avaient été mis à contribution lors de la construction du Rathhaus en 1542 pour la fourniture de verrières, il en fut de même à l'égard de villes impériales ou indépendantes sans jouir de la Reichsfreiheit, ou enfin sujettes d'Etats confédérés. Le don d'une verrière était une politesse faite au Gouvernement de Zurich, dont Stein-am-Rhein était vassale depuis 1484 et qui le fut jusqu'en 1803, qu'elle passa à Schaffhouse par décision du Premier Consul de la République française, Bonaparte, insérée dans l'*Acte de Médiation.*

Le choix des villes résulta des relations de voisinage, ou d'égalité de position politique. Un fait qui le prouverait est la grande analogie des circonstances où ces villes se trouvaient quant à d'autres Etats confédérés.

Stein passa à la Réforme en 1524, sous la direction d'Erasmus Schmid, bourgeois de la même ville. Le dernier abbé du couvent de St-George, David de Winkelsheim, déjà nommé, y adhéra aussi, mais il s'en repentit et s'enfuit avec les trésors du couvent à Radolfszell (lac de Constance inférieur), où il mourut peu après.

Constance était alors dominée par le parti réformé et ne redevint catholique et autrichienne que vers 1546. Elle envoya donc en 1542 une verrière à Stein en présent; l'écusson porte d'argent à la croix de sable, exactement, sauf les émaux, comme l'armoirie des princes de Savoie, rois d'Italie.

Wyl, ville catholique sujette de l'abbé de St-Gall, envoya aussi la sienne.

Des dix-sept verrières de ce cycle, quatre sont perdues; celles des villes voisines de *Diessenhofen* (Thurgovie), *Winterthour* (Zurich), *Frauenfeld* et *St-Gall.*

La première, avec deux anges pour supports et l'annonciation de la Sainte-Vierge, 1542, a été vendue on ne sait à qui; la seconde, Winterthour, avec deux guerriers pour supports, au-dessus, l'histoire de David et Goliath (deux lions grimpant, assez semblables à ceux de l'écusson cantonal de Thurgovie), 1543, a été vendue à la bibliothèque de Winterthour. Les deux autres se trouvent dans la collection Vincent à Constance. La verrière de Frauenfeld (1543), était curieuse; aux deux côtés de l'écusson de cette ville, il se trouvait trois petits dessins représentant l'histoire de la fondation de la cité et au-dessus, une chasse au

cerf. L'écusson de St-Gall, par contre, avait au-dessus une scène de combat et les armes de l'Empire d'Allemagne pour cimier.

Les treize verrières conservées sont : *Constance,* double écusson, avec l'aigle de l'Empire pour cimier, en qualité de ville libre et immédiate, sans date ; l'histoire de Judith et une vue de Constance, au-dessus; *Buchhorn,* double écusson, avec la même aigle, sans date. Cette ville porte maintenant le nom de Friedrichshafen, au lac de Constance. Les armes sont un hêtre (Buch) et un cor de chasse (Horn) = Buchhorn. Au-dessus, un combat de Turcs; *Stein-am-Rhein,* commandée probablement au même verrier que les précédentes pour l'hôtel-de-ville. Cette peinture sur verre est surchargée d'ornements : sous l'aigle impériale, deux écussons aux couleurs de la ville, couchés (rouge et bleu, en biais), puis, l'autre écusson de la ville avec le St-George à cheval, combattant le dragon et portant l'oriflamme autrichien : d'argent à la croix de gueules. Les supports sont un *armourin* et un autre guerrier sans armure. Au-dessus de l'arc de la verrière une bataille; sur le socle, le songe de Jacob et le sacrifice du même. Entre ces derniers, la date 1543.

Dix autres écussons de villes, moins bien décorés et où l'aigle impériale manque, complètent le troisième cycle; trois appartenaient aux bailliages possédés en commun par les XIII cantons : *Steckborn*, cercle d'or sur fond d'azur, 1543 ; au-dessus, un combat; *Baden* (Argovie, Freiamt), d'argent au pilier rayé de gueules, 1542; au-dessous, des enfants; *Kaiserstuhl,* écusson rouge et bleu en diagonale, entre deux sauvages pour supports, 1543. Au-dessous, des enfants. Au-dessus de l'écusson, l'image de la ville et celle d'un empereur rendant la justice et à qui l'on prépare un siège pour s'asseoir (allusion au nom de la ville).

Les quatre autres verrières sont celles de villes alors *bernoises :* *Mellingen* (Argovie), de gueules à la boule d'argent, 1543; au-dessus, Samson déchirant un lion, Samson transportant les portes de Gaza; *Brougg* (Argovie), un pont, 1543; au-dessus, la femme de Potiphar et Joseph; à côté, six ours: *Lenzbourg* (Argovie), d'argent à la boule d'azur, 1543, avec des guerriers et des ours pour supports: au-dessus, le combat des Horaces et des Curiaces; le dévouement de Curtius; enfin *Aarau,* une aigle, 1543, avec un support : un ours; au-dessus Mutius Scœvola, frappant le trésorier de Porsenna et brûlant sa main droite sur les flammes d'un brasier.

Les dernières verrières sont celles de *Wyl* (St-Gall), alors appartenant au prince-abbé du couvent de Bénédictins de St-Gall; pour armoiries un grand W; dans la bannière, l'ours de St-Gall, 1542, à côté, quatre oursons; au-dessus un combat. *Rottweil* (Wurtemberg), sans date; à côté, des enfants jouant; au-dessus, David combattant avec des lions et des ours; *Mulhouse* (Alsace), ville alors alliée des Suisses et qui fit partie de la Confédération en cette qualité jusqu'à la Révolution française de 1789-1793, qu'elle fut incorporée à la France par les troupes de la Convention. Les armes de cette ville sont une roue de moulin, avec la date de 1543. Au-dessus, des enfants jouant ensemble; tout au haut, David combattant les Philistins et tuant le géant Goliath.

Les verrières sont en général d'un travail artistique et soigné; l'exécution ne laisse rien à désirer; les dessins sont empreints d'une originalité naïve qui n'est pas sans *humour;* le style des décorations est rehaussé par l'emploi de couleurs fondantes d'une grande richesse et qui n'ont subi aucune altération pendant les derniers siècles.

On ne possède pas de renseignements sur les auteurs des verrières; mais tant seulement à *Baden,* l'indication du prix (recès de la Diète); à St-Gall, le nom du dessinateur (Hagenbuch), et une dénomination du fabricant « der Wappenbrenner von Zurich ». On suppose que celui-ci était Carl von Ægeri, l'auteur du cycle des verrières cantonales (Premier cycle); c'est l'opinion du professeur Rahn au moins quant à dix verrières.

Celles-ci ont fait sensation à l'Exposition suisse de 1883.

Deux autres verrières s'ajoutent à celles des trois cycles 13, 14 et 15; elles sont une armoirie de *Schaffhouse* avec la date de 1590 (stand de tir) avec initiales A. S. (Andreas Schmuker), de Stein-am-Rhein. Celui-ci fut, vers 1592, apprenti à Schaffhouse, maître d'école à Stein et mourut en 1650. Un tableau de lui existe au « Bœuf rouge » à Stein, maison décorée de fresques antiques; il représente Judith de Béthulie, avec les initiales et la date 1615.

L'autre est un écusson de Stein (Rathhaus), avec la date de 1665.

Les plans de la restauration des verrières de Stammheim sont dus à M. le professeur Rahn de Zurich, homme savant et entendu dans la matière.

Déjà en 1869, avant cette restauration, il a publié dans l'*Anzeiger für Schweiz. Altertumskunde* un article y relatif, dont malheureusement nous n'avons entendu parler qu'aujourd'hui, ce qui nous prive du plaisir de communiquer aux lecteurs des *Archives héraldiques* d'intéressants détails sur ces verrières.

Le *Grenzbote*, de Stein-am-Rhein, nous a fourni de précieux renseignements sur les verrières de la même ville, ce dont nous le remercions.

Notons avant de terminer que Stein possède, outre « l'Aigle blanc » et le « Bœuf rouge », maisons décorées de fresques superbes ayant trait à l'histoire d'Allemagne, une ancienne porte: l'Ober-Thor, où sont peints les écussons de tous les dynastes qui ont régné sur la cité, dès les Alten-Klingen jusqu'à la ville de Schaffhouse. Nous y reviendrons quelque jour, ainsi que sur les écussons du couvent de St-George (Aarberg-Valangin et autres). F.-W. B.

LA FORTERESSE ET LES ARMES DES ATTINGHAUSEN

La planche hors texte que nous pouvons donner aujourd'hui à nos lecteurs, grâce à l'obligeance de M. Ch. Staempfli, imprimeur-éditeur, à Berne, représente les ruines de la forteresse d'Attinghausen-Wartenstein, berceau des barons d'Attinghausen.

Les Attinghausen étaient une très ancienne et très considérable famille dynastique, dont la forteresse était située dans le village du même nom, au Pays d'Uri, où ses membres occupèrent une position importante et très remarquable; plusieurs revêtirent la charge de Landammann d'Uri, Thüring fut abbé de Dissentis en 1339; Anna, dame d'Attinghausen était, d'après la chronique de Stumpf (au XIVe siècle), abbesse du Noble Chapitre de Fraumünster; en réalité, et si l'on en



FORTERESSE DE WARTENSTEIN

croit l'histoire particulière de la Maison, elle n'en fut que chanoinesse. Cette noble race s'éteignit déjà au XVe siècle.

Les armoiries que donne la planche figurent dans l'Armorial zurichois; il faut les blasonner :

Coupé au premier d'argent à l'aigle issante d'azur becquée et lampassée d'or et au second fascé de sable et d'argent de quatre pièces.

Le cimier est un disque orné sur le pourtour de feuilles de tilleul de sinople et chargé des armes de l'écu.

L'Armorial zurichois offre une variante quant aux émaux :

Coupé au premier d'or à l'aigle issante de sable et au second fascé de sable et d'or de quatre pièces.

Les cimiers sont : le premier, un buste d'homme chargé des meubles de l'écu, le second un buste aussi, d'or à la fasce de sable.

Les lambrequins du premier écusson sont d'argent et de sable, ceux du second, d'or et de sable. M. T.

Les Sobriquets et les Armoiries de Communes

I.

Celui qui s'occupe d'histoire ne doit, à mon avis, rien négliger, au point de vue de l'observation. C'est la raison pour laquelle j'ai cherché à collectionner les sobriquets des communes de la Suisse romande, — une chose qui, selon moi, se rattache étroitement à l'histoire de celles-ci.

A quoi et à quelle époque faut-il faire remonter l'origine des curieuses dénominations par lesquelles sont désignées les populations de nos communes urbaines et rurales? C'est une question à laquelle je répondrai plus tard. Pour le moment, je voudrais simplement examiner et classer par catégories ces dénominations.

Les premières à noter sont celles empruntées à nos animaux domestiques. Tous figurent dans la série des sobriquets de villages : le bœuf, la vache, la génisse, le veau, le poulain, l'âne, le mulet, le bélier, le mouton, la brebis, le bouc, la chèvre, le verrat, le porc, la laie, le chien, le chat.

Les noms patronymiques empruntés aux animaux non domestiques sont moins nombreux : l'ours, le loup, le sanglier, le blaireau, le renard, le putois, le lièvre, l'écureuil, la taupe, le rat, la souris, les rongeurs en général.

Puis viennent les sobriquets choisis parmi les oiseaux. On trouve dans cette série le paon, le coq, la poule, le pigeon, l'oie, la cigogne, le corbeau, le chat-huant, la chouette, l'épervier, le pic, la pie, la pie-grièche, le merle, le chardonneret, le rossignol, la mésange, le roitelet, l'hirondelle.

Nous arrivons ensuite aux sobriquets pris dans les reptiles, les poissons, les mollusques, les insectes, etc. : l'orvet, le crapaud, la grenouille, la perche, la perchette, l'écrevisse, l'escargot, la limace, le ver, les vermisseaux, le pou, le ciron, l'araignée, la fourmi, le grillon, le hanneton, le bourdon, la guêpe, le taon, la mouche, les moustiques.

Laissons le règne animal pour passer au règne végétal. Certains végétaux figurent parmi les sobriquets des communes : le tournesol, le saule, la clématite, le groseiller, le cep de vigne, le champignon, les

racines ou betteraves, la rave, le chou, le pois, la lentille, la truffe, le grapillon de raisin, la cerise, la châtaigne, la noix, la poire, la poire sèche ou *schnetz,* la pêche, la groseille, le genièvre, les noyaux et pepins.

Parmi les noms patronymiques des communes, nous trouvons aussi divers ustensiles : les seilles, les *bagnolets,* les écuelles, le *copon,* le pot, la bouteille, le boutillon, le verre, la chaudière, la baratte; des objets et outils aratoires et autres : la ruche, le *godzo,* le *ludzon,* le *cagnon,* la palanche, la quemanlette, le perçoir, l'anse, la crémaillère, les *rebibes,* le *rouillon;* des comestibles : le pain, le *quicon* ou *coucon,* le gâteau, le *cugnù,* le *bricelet,* le boudin, le pâté, le *farçon,* la raisinée, le beurre, la *dràtse,* le lard, la viande, la volaille ; des armes : la dague, le bâton (anciennement *bâton* signifiait arme) ; enfin, le soleil, la lune, les étoiles et les nuages.

Un certain nombre de sobriquets font allusion au caractère, aux défauts corporels et intellectuels, au costume, à la tenue, aux professions. Nous les indiquerons également.

II.

Dans le *Village romand et son origine* et *Nos Communes rurales dans le passé* (1), j'ai expliqué longuement comment s'est effectué l'établissement des Burgondes dans notre pays; j'ai indiqué les institutions qu'ils avaient importées avec eux, et montré ce qui, dans les siècles derniers et à l'heure qu'il est même, nous est resté de ces apports germains. Je n'y reviens donc pas ici, sinon pour ce qui a trait à l'explication de l'origine des sobriquets de communes.

Lorsque, au Ve siècle, les Burgondes vinrent se fixer dans la Suisse romande, la Savoye, etc., ils y furent reçus par les Helvéto-Romains, fixés dans les villes, Aventicum, Lausonia, Minidunum, etc., et propriétaires de tout le sol, divisé en grands domaines, sur chacun desquels était édifié une *villa.* Les propriétaires de ces domaines les donnèrent à ferme, en partie ou en totalité, à ces Burgondes, connus dès lors sous le nom d'*hôtes,* synonyme de métayers. Les provinces de l'est de l'empire romain, ravagées par les invasions des Barbares, se trouvaient ainsi repeuplées et surtout défendues, car la vie du peuple burgonde était celle des légionnaires romains, avec la culture du sol en plus, et on peut la définir d'un mot : d'une main, le Burgonde tenait l'outil aratoire, de l'autre, l'épée. On n'appelait pas les Burgondes légionnaires, mais *auxiliaires* ou *fédérés,* comme les Francs, les Visigoths, etc., accueillis par l'empire aux mêmes conditions qu'eux.

La nation burgonde était partagée en tribus ou *clans,* qui se divisaient eux-mêmes en groupes ou *familles.* Chacune de ces familles était plus ou moins nombreuses, et les guerres que les Burgondes soutinrent pour l'empire, aux côtés des légions et des autres auxiliaires, en décimèrent beaucoup. Lorsqu'elles marchaient au combat, ces familles se distinguaient entre elles par un nom spécial, celui de l'objet qui figurait sur leur guidon. Ce guidon était un simple cuir vert attaché à une hampe (l'ancêtre de nos drapeaux), cuir sur lequel cet objet était plus ou moins bien représenté.

(1) *Bibliothèque populaire.*

Mais le nom que les contingents burgondes de chaque famille portaient sous les armes, ils le gardaient dans les entr'actes, durant le temps où la paix leur permettait de se livrer à l'agriculture.

Tandis que les Gallo-Romains continuaient d'habiter les villes, les *familles* burgondes s'étaient établies dans les campagnes. A côté ou dans les environs des *villas* des grands propriétaires qui leur avaient cédé des terres à ferme, chaque famille construisit un village en bois, c'est-à-dire composé d'*hoteaux* pelotonnés en agglomérations, séparées les unes des autres par certaines étendues de terrains appelées plus tard *fins*.

C'est l'origine du village romand et de nos communautés rurales. Les villes avaient l'organisation que leur avaient donnée les Romains : elles la gardèrent, tout en la modifiant suivant les besoins du temps : c'est l'origine des *communes* urbaines, que nous trouvons au moyen âge, organisées en vertu d'actes réguliers, les chartes. Ces communes chez nous furent l'exception. Tandis que les *communautés* rurales, expression pure et simple des besoins communs des habitants réunis dans ces petits centres, soumises à des coutumes non écrites jusqu'à la fin du moyen âge, furent la règle.

Durant très longtemps, le vieil étendard burgonde, le vieux guidon familial fut le véritable et seul signe de ralliement de la communauté rurale, de la communauté burgonde. C'est autour de lui qu'avaient lieu les assemblées communales, d'abord en plein air, puis dans la maison de commune ou dans le temple, ou sur la place ou le cimetière, devant ces édifices. C'est également le vieux guidon guerrier qui présidait aux réjouissances communales, aux divertissements, aux jeux, aux fêtes de tir à l'arc, à l'arbalète, du papegai, aux fêtes des rois, de mai, etc. Et c'est une coutume qui n'a été abandonnée que très tard et pas partout. Nous le verrons plus tard.

III.

Quelle relation ont les sobriquets de village avec le vieux guidon de la communauté burgonde? Celle-ci : le nom spécial des familles burgondes s'est perpétué et se retrouve dans ces sobriquets.

Vrai de dire que beaucoup de ces surnoms ne sont plus intacts. Avec le temps, ils ont reçu nombre d'altérations, résultant de l'esprit narquois et moqueur des populations elles-mêmes ou des Gallo-Romains. Ceux-ci, qui vivaient dans le voisinage des *hôtes* burgondes, en les craignant sans les aimer, tournèrent en dérision la plupart des noms des *familles* burgondes, comme nous le verrons; mais, malgré tout, le caractère original des surnoms patronymiques est assez facilement reconnaissable.

Si j'avais une règle à donner à ce sujet, voici ce que je dirais : chaque fois que l'on rencontre, comme sobriquet, un nom d'animal, de végétal, etc., *seul*, on peut être sûr que l'on a affaire à un nom désignant une famille burgonde; chaque fois que ce nom est accompagné d'un mot qui tourne en ridicule la communauté à laquelle il appartient, ce mot est une adjonction maligne des Gallo-Romains, ou une alluvion postérieure, romande, et il ne faut retenir, comme *nom familial*, que le nom de l'objet seul et faire abstraction du qualificatif; enfin, partout où le sobriquet fait allusion à des coutumes, à des professions, à un objet

d'habillement, à un événement, ce sobriquet est d'une origine relativement récente, et le surnom ancien a disparu sous l'alluvion moderne. Ou bien il n'existait pas, ce qui est le cas pour tous les villages du haut Jura, qui ne datent que du XIII[e] ou du XIV[e] siècle : on appelle leurs habitants les Verrisans, les Loclois, les Chauliers, les Sagnards, les Pontliers, etc.; ils n'ont pas plus de surnoms d'origine burgonde qu'ils n'ont, dans la construction des habitations, le pelotonnement burgonde des maisons. Voyez, par exemple, la Sagne, la Chaux-du-Milieu, les Eplatures, les Verrières, etc., dont les maisons s'alignent à perte de vue.

IV.

Mais, me dira-t-on, si les surnoms patronymiques sont d'origine burgonde, d'où vient que les villes, d'antique origine, où n'habitaient que les Gallo-Romains, aient aussi eu leurs sobriquets?

Je vais essayer de répondre.

J'ai déjà indiqué, dans le *Musée neuchâtelois*, l'origine très reculée du vieux conte neuchâtelois où est expliquée la transformation du nom des *Gorgollions* de Peseux en celui de *Bonhôté* (bon hôte). Entre eux, les Gallo-Romains, tout en les craignant, se moquaient des Burgondes, *chevelus, voraces,* sentant l'ail et chantant d'une voix *rauque* et *avinée*, les exploits de leurs ancêtres, et à cause de leurs sons gutturaux, les nommaient *Gorgolliones.*

Les fameux Gorgolliones, chantant d'une voix *rauque*, sont devenus, par corruption, les *Gorgollions* de Peseux, les *Grantè-Corailles* de Corcelles-le-Jorat (grands gosiers), les *Bouèlè* ou *Bouélants* (gueulards, braillards) de la Tour-de-Peilz, de même que les hôtes *chevelus* sont devenus les *Etserpenâ* de Ferlens (cheveux non peignés, en broussailles), les *Pai-Rodzo* (cheveux rouges) de Vufflens-la-Ville, de même que les hôtes *avinés* et *voraces* sont devenus les *Molliets* (buveurs, ivrognes) de Villars-le-Terroir, les *Seces* (idem) de Romainmôtier, les *Djanmâ* des Tavernes, les *Djanpîrou* des Thiolères (*bobets,* demi-imbéciles), les *Fous* de Mex, les *Bâveux* d'Onnens, les *Rupians* (dévorants) d'Orny, les *Raodze-Bouilli* (ronge-bouilli) de Daillens, les *Raodze-Mulets* de Dullit et d'Echallens, etc., etc.; de même que ces mêmes hôtes crasseux et sentant l'ail sont devenus les *Coennati* de Corcelles près Concise, les *Pacotâ* et les *Epacotâ* de Boudevilliers et de Denges, les *Gaula* du nouvel Orbe (appelé *Taberna,* l'antique *Urba* ayant disparu complètement), les *Defreguellhî* de Préverenges et de Jongny, etc., etc.

Un autre cas. Le *godzo* ou *goge* est ce faisceau de chanvre frais arraché, que l'on voit debout dans les champs et recouvert d'une coiffe de paille; la paille est liée par le haut en forme de tête, et le faisceau ou *goge* est serré par le milieu au moyen d'un cordon de paille. Eh bien! les Gallo-Romains de la *villa* des bains d'Henniez, — car ces bains étaient connus déjà des Romains — comparaient les Burgondes du village voisin d'Henniez, à ces *goges* qui, de loin, figurent grossièrement des êtres humains, et les appelaient *Godzo*, sobriquet qui s'est conservé jusqu'à nous.

Inutile de faire remarquer que les noms qui nous ont été transmis, s'ils sont patois, répondent exactement aux mots latins employés à l'origine.

V.

Est-ce à dire que les Burgondes écoutaient patiemment les railleries à leur adresse des Gallo-Romains? Ils leur ripostaient en leur reprochant grossièrement leur délicatesse, leur bonne chère, leur amour du confort, en un mot les avantages que donne à un peuple la civilisation. Nous n'en voulons pas citer beaucoup d'exemples, parce que ce que le patois permet de dire couramment, offre des difficultés à être expliqué en français. Nous nous bornons donc aux seules villes d'Aventicum, de Lausonia, de Vibiscum, de Noviodunum et de Minidunum.

Barbares et grossiers comme ils étaient, les hôtes burgondes établis autour de Lausanne — car il y en avait jusqu'à ses portes, à Ouchy, aux Jordils, au Petit-Colonge — ne comprenaient pas, par exemple, qu'on pût avoir des latrines, et c'est avec un sentiment de moquerie dédaigneuse qu'entre eux ils désignaient les Lausannois par le sobriquet de *Coura-Caquères* (coure-latrines). Allant plus loin, les Burgondes établis du côté de La Côte les appelaient des *Caqua-to-drai*, mot que pour cause je laisse au lecteur le soin de traduire.

De même, les Burgondes se riaient entre eux des habitants d'Aventicum en les appelant *Caqua-Carré*, c'est-à-dire des gens qui ne faisaient rien sans l'exécuter d'une manière raffinée ou extraordinaire et bizarre, fût-ce un simple besoin naturel à satisfaire.

Les Burgondes de la Tour-de-Peilz (les *Bouélants)*, désignaient tout aussi grossièrement les Veveysans : pour eux, c'étaient des *Caqua-Pâïvro* (poivre), allusion aux délicatesses culinaires en honneur dans cette ville et pendant du sobriquet de *Pâtés-Froids,* par lequel les Veveysans étaient aussi désignés, mais par les Burgondes établis du côté opposé de la ville.

Les gens de Nyon (la civitas equestris), étaient appelés les *Mèdze-Fèdze* (mange-foie) par les Burgondes et ceux de Moudon des *Raodze-Pionmé* (ronge-volailles), — deux allusions à la bonne chère de ces citadins. Ceux de Rolle étaient des *Boà-de-Canelle* (bois de canelle), désignation se rattachant au même ordre de sobriquets. Pour finir, indiquons, sans appuyer, le sobriquet de la ville de Cully, qui est de la dernière grossièreté et le nec plus ultra du genre, les *Mèdze-M....*

VI.

Revenons-en aux sobriquets d'origine burgonde, c'est-à-dire à ceux qui désignaient chaque famille, d'après l'objet peint sur son étendard. Je suivrai l'ordre indiqué dans la première partie de cet article, en indiquant en français et en patois, d'abord le nom patronymique original, puis les altérations qu'il a subies.

Avaient été choisis comme emblèmes et peints sur le guidon des *familles* burgondes :

Le *bœuf,* par les *hôtes* qui ont fondé Lignerolles et Vuarrens : les *Boo ;*

Les *génisses* et les *veaux,* par ceux de Vuadens, les *Modzons ;*

Le *poulain,* par ceux d'Arnex près Orbe, les *Polins,* les *Tya-Polins* (tue-poulains) ;

L'*âne,* par ceux de Ballaigues, Guin, Coffrane, les *Ano,* de Rueyres et Trévaux, les *Bourisco ;*

Le *mulet*, par ceux de Pailly, les *Mulets*, et par ceux d'Echallens et Dullit, les *Raodze-Mulets* (ronge-mulets);

Le *bélier*, par ceux de Gorgier les *Belins*, et de Bex les *Bellérins;*

Le *mouton*, par ceux de Saint-Imier les *Mutons*, les *Muton crévâ derrai lo femi* (les moutons crevés derrière le fumier);

La *brebis*, par ceux du Mont les *Fäyes*, d'Agiez, les *Ruta-Fäyes* (grille-brebis) de Séchey, les *Sètse-Fäyes, bée* (sèche-brebis) et de Bursins, les *Mèdze-Fäyes* (mange-brebis).

Le *bouc*, par ceux de Cugy, Ogens, Combremont-le-Grand les *Bocans*, d'Epesses les *Tcherrâè*, et de Grandson les *Vire-Bocans* (tourne-boucs);

La *chèvre*, par ceux de Bretigny-sur-Morrens les *Tchîvrè*, et de Montalchez les *Ferra-Tchîvrè* (ferre-chèvres);

Le *verrat*, par ceux de Chanéaz les *Verrats;*

Le *cochon*, par ceux de Villaraboud les *Caïons*, de Payerne les *Caïons-Rodzou* (cochons rouges), ceux des environs d'Avenches les *Tatsola* (cochons noirs et blancs), ceux de Maracon les *Bouratta-Caïons* (bourre-cochons) et ceux de Belmont-sur-Yverdon les *Ferra-Caïons* (ferre-cochons);

La *laie*, par ceux de Mont-la-Ville les *Troûyes*, les *Son-na-Troûyes*, d'Aubonne les *Revire-Troûyes*, de Vuibroye les *Vingt-quatre su na troûye;*

Le *chien*, par ceux de Thierrens les *Tsin*, les *Raodze-Tsin*, de Berchier les *Tchin*, de Châtillens les *Tchatra-Tsin*, de Lucens les *Tya-Tsin* et de Savagnier les *Pieume-Tchin* (les ronge-chiens, châtre-chiens, tue-chiens, plume-chiens);

Le *chat*, par ceux de Novalles et de Chexbres les *Tsats*, de Vaugondry les *Tsats-Gris* (chats gris), de Mutrux les *Tsats-Borgnes* (chats borgnes), de Ropraz les *Tsats-Fouma* (chats fumés, noirs), de Penthéréaz et Croy les *Bua-Tsats* (lessive-chats);

L'*ours*, par ceux de Morrens, de Sergey et de Corcelles près Payerne les *Or*, et de Blonay les *Moùtzo* (les ours, en dialecte bernois);

Le *loup*, par ceux de Sauges les *Loo*, de Prahins les *Lau*, de Montmagny, de Lapraz, de Combremont-le-Petit, de l'Abergement, de Lussery et de Prévonloup les *Loa*, de Corbeyrier les *Roba-Leu* (vole-loups), de Bussigny près Renens les *Mèdze-Loa* (mange-loup);

Le *sanglier*, par ceux de Porrentry les *Sinlyâ;*

Le *blaireau*, par ceux de Chabrey les *Tassons*, et d'Ecublens (Fribourg) les *Câgnons* (le câgnon est la peau de blaireau que l'on mettait aux colliers des chevaux);

Le *renard*, par ceux d'Oleyres, de Rennaz, de Montherond les *Rena*, et de Villars-Bramard les *Ecortse-Rena* (écorche-renards);

Le *putois*, par ceux de Saint-Aubin-le-Lac les *Pouétous;*

Le *lièvre*, par ceux de Vaulion les *Laévra*, les *Fouetta-Laévra* (fouette-lièvres);

L'*écureuil*, par ceux de Neyruz, d'Etoy et d'Essertes les *Etyairuz*, et de Vaumarcus les *Equéruz;*

La *taupe*, par ceux de Chavornay les *Derbons*, les *Incrota-Derbons* (enterre-taupes), d'Aran les *Derbons*, les *Rincrotta;*

Le *rat*, par ceux de Rivaz les *Rats*, et ceux de Fey les *Ratons* (jeunes rats);

La *souris,* par ceux de Prilly les *Rattes,* les *Gonelya-Rattes* (gonfle-souris);

Les *rongeurs* en général, par ceux de Travers les *Roudgears;*

Le *coq*, par ceux de Grandevent les *Pû,* d'Oron-la-Ville les *Polatons* (jeunes coqs), et de Paudex les *Pau;*

La *poule,* par ceux de Provence les *Dzeneilles*, les *Vouègne-Dzeneilles,* brièvement les *Vouégniards,* (secoue-poules); de Lausanne (environs ou banlieue) les *Tâta-Dzeneilles* (tâte-poules);

Le *pigeon,* par ceux de Romont les *Pèdzenais;*

Le *paon*, par ceux de Faoug les *Paons;*

L'*oie,* par ceux de Granges et de Démoret les *Gantz* (oies mâles), ceux d'Epalinges les *Bégots* et de Donneloye les *Oûyes;*

La *cigogne,* par ceux de Villars-le-Grand les *Cigognes;*

Le *corbeau,* par ceux d'Eclépens, d'Etagnières, de Cronay, de Villeret les *Corbé,* de Crans les *Fouatta-Corbé,* de Montagny-le-Corboz les *Fouetta-Corbé* (fouette-corbeaux);

Le *chat-huant,* par ceux de Cuarny les *Lutsérans*, de Vugelles les *Hutsérans,* et de Châtel près Bex les *Tsa-Vouants;*

La *chouette*, par ceux de Vucherens les *Chuvettè* ou *Chuettè;*

L'*épervier,* par ceux de Cernier les *Epervî*, et de Savigny les *Bon-Ozî* (bon oiseau);

La *pie,* par ceux de Bretigny-Saint-Barthélemy les *Agaces;*

La *pie-grièche,* par ceux de Burtigny les *Matagacè* ou *Matagachè;*

Le *pic,* par ceux de Villarsel les *Pia,* et de Goumoens-la-Ville les *Pia-Revi;*

Le *merle,* par ceux de la Mauguettaz, hameau du district d'Yverdon, les *Mèrlo;*

Le *chardonneret,* par ceux de Chardonne les *Tserdinolets;*

Le *rossignol,* par ceux de Rances les *Rassignolets,* et de Montpreveyres les *Ransignolets;*

La *mésange,* par ceux de Goumoens-le-Jux les *Maïentsè;*

Le *roitelet,* par ceux de Villars-Burquin les *Raitolas;*

L'*hirondelle,* par ceux de Corcelles-sur-Chavornay les *Arondèles;*

Les *oiseaux* en général, par ceux de Bofflens les *Ozîs,* les *Raelya-Ozîs;*

Les *passereaux,* soit petits oiseaux, par ceux de Morges les *Izelettes;*

L'*orvet,* par ceux de Duillens les *Péhouets;*

La *grenouille,* par ceux d'Engollon, d'Essert-Pittet, de Boussens, de Bellerive, de Boveresse, d'Aigle les *Renailles;* de Villeneuve les *Renollhes*, aussi les *Renolliards,* de Chevilly les *Fouatta-Renolliè* (fouette-grenouilles);

Le *crapaud,* par ceux de Greng, d'Ecoteaux les *Bots,* de Lovattens les *Bourla-Bots* (brûle-crapauds), d'Eclagnens les *Raodze-Bots* (ronge-crapauds), d'Ollon les *Bots,* les *Boïards*, La Sarraz et Colombier (Neuchâtel) les *Rollhe-Bots* (frappe-crapauds);

L'*escargot,* par ceux d'Aclens les *Etsergots,* et de Marnand les *Couquelions;*

La *limace*, par ceux de Juriens les *Lemalon,* et de Cressier les *Lemaces;*

Le *ver,* par ceux de Boulens les *Vè;*

Les *vermisseaux,* par ceux de Chavannes-sur-le-Veyron les *Vermices ;*

Les *insectes* vermineux, par ceux de Bioley-Magnoux les *Pioux* (les poux), ceux de Mathod les *Cassa-Pioux* (les casse-poux), de Suscévaz les *Cassa-Laéna* (laénas, lentes, larves du pou), d'Essertines les *Croquè-Landines* ou *Lindines* (*Landines* aussi larves du pou), de Saint-Cierges les *Bourla-Pioux* (brûle-poux), de Pidoux les *Pioux ;*

Le *ciron,* par ceux de Sainte-Croix *lou Ciron ;*

La *perche,* par ceux d'Epesses et d'Ouchy les *Bollia ;*

La *perchette;* par ceux d'Auvernier les *Pertchettè,* de Chevroux les *Pertsettè,* et d'Ependes les *Perquouettè ;*

L'*écrevisse,* par ceux de Champmartin les *Tsambérots* ou *Tsamberons,* aussi *Rodzou-Coè* (rouge-cuir) ;

L'*araignée,* par ceux de Treycovagnes et de Chavannes-le-Chêne les *Aragnes ;*

La *fourmi,* par ceux de Lonay les *Froumis ;*

Le *grillon,* par ceux du Mauborget les *Greliets ;*

Le *hanneton,* par ceux de Belmont près Lausanne, de Villars-Sainte-Croix les *Cankouarè,* de Romairon les *Carcouailles,* de Pomy et de Cortaillod les *Carquoyes ;*

Le *bourdon,* par ceux de Dombresson et des Clées les *Bordons* ;

La *guêpe,* par ceux de Fresens les *Vouìpes,* et de Vuillens les *Talin-nes* (grosses guêpes) ;

Le *taon,* par ceux de Peney-le-Jorat les *Tavans* ;

La *mouche,* par ceux de Chenaux-sur-Cully les *Motses,* et de Chénens les *Pequa-Motse* (pique-mouches) ;

Les *moustiques,* par ceux de Crobaley près Noville et de la Russille près des Clées les *Musselions* ;

Le *lovat,* insecte commun dans les marais de l'embouchure du Rhône, par ceux de Noville les *Lovats.*

Passons au règne végétal. Nous y trouvons :

Le *saule,* choisi par ceux de Luins les *Plyanta-Saudzo* (plante-saules) ;

Le *groseiller,* par ceux de Chesalles-sur-Moudon les *Grezalî,* de Lapraz les *Grezalè,* et de Dommartin la *Riellya-Grezalè* ;

La *clématite,* par ceux de Bursinel les *Tire-Vouablhye* (tire-clématites) ;

La *souche de vigne* (en patois *gourgne, grugnon, gourgnon*), par ceux de Saint-Livres et de Tartagnins les *Raodze-Grugnons* ;

Le *fruit du genièvre,* par ceux du Mont-sur-Lausanne les *Pequa-Dzenevra* (pique-genièvre), et de Montpreveyres les *Pequa-Grassi* ou *Pequa-Dzenâivro* (pique-genièvre).

Le *champignon,* par ceux de Champagne les *Champagnoux* ;

La *betterave,* par ceux de Cuarnens les *Racenè* ;

La *rave,* par ceux de Noiraigue les *Ravouè,* et ceux de Gland les *Croqua-Ravè* ;

Le *chou,* par ceux de Froideville les *Caqua-Tchoux* ;

Le *pois,* par ceux d'Apples les *Caqua-Pâé* ;

La *lentille,* par ceux de Fontanesier les *Caqua-Neintellhes* ;

Le *tournesol,* par ceux d'Oron-le-Châtel les *Revero-Selao* ;

Le *grapillon de raisin,* par ceux de Mont-sur-Rolle les *Rapelion* ;

Les *cerneaux de noix,* par ceux de Chéseaux les *Grumeaux*;
La *poire sauvage,* par ceux de Poliez-Pittet les *Croqua-Biessons*;
La *cerise,* par ceux de Villamand les *Pequa-Gretta*;
La *châtaigne*, par ceux de Jouxtens les *Tsaffa-Tsatagne*;
La *pêche,* par ceux de Lutry les *Caqua-Pêtse*;
Les *noyaux* ou *pepins* (même sens en patois) par ceux de Gilly les *Raffa-Pépins*;
La *poire sèche (sécherons),* par ceux de Suchy et de Villars-sous-Yens les *Sètserons*;
La *truffe* (plus tard pomme de terre), par ceux de Moiry les *Péta-Truffyès.*

Citons les ustensiles, comestibles, etc., choisis:

Les *petites seilles,* par ceux d'Orzens les *Şeillettes*;
Les *baquets,* par ceux d'Oppens les *Bagnolets*;
Les *écuelles,* par ceux de Trélex les *Ecoualè,* et ceux de Corcelles (Neuchâtel) les *Casse-Ecouelles*;
Les *bouteilles,* par ceux de Grandvaux et d'Agiez les *Brise-Botollhes* et ceux de Lavigny les *Botollions*;
Les *verres*, par ceux de Dompierre les *Brise-Vîro*;
La *baratte,* par ceux de Fontaines au Val-de-Ruz les *Lèdge-Beurcanes*;
La *chaudière,* par ceux de Baulmes et de Bavois les *Rebatta-Tsaudaire*;
Le *pot*, par ceux d'Arrissoules les *Potets*;
Le *copon*, par ceux de Givrins les *Copons* (le copon est l'écuelle de bois où le boulanger place sa pâte en attendant de la mettre au four);
La *ruche,* par ceux de Sonvillier les *Potets de Mie* (littéralement les pots de miel);
Les *liens* ou *anses,* par ceux de Mur les *Manollyè*;
Les *redales* ou *ridèles,* par ceux d'Arnex-sur-Nyon les *Redalès* (le char à ridelles est celui sur lequel le paysan va se promener; lorsque le véhicule est bien chargé, on dit : *quinna Redalâye !)*;
La *palanche,* par ceux de Malapalud les *Palantsè*;
La *crémaillère,* par ceux de Mollondins les *Quemaclyo* ou *Coumaclyo*;
La *quemanlette,* par ceux d'Yvorne les *Quemanlets* (la quemanlette est un coin en fer traversé par une boucle dont on se sert pour fendre le bois);
Le *perçoir,* en patois *terare*, *tarrière,* par ceux de Tercier les *Porta-Terare*;
Les *rebibes* (minces copeaux enlevés des planches par le rabot), par ceux de Concise les *Rebibè*;
Le *rouillon* (rouleau de foin ou de paille qu'amasse le rateau en mouvement), par ceux de Correvon les *Rouillons*;
Le *ludzon* (sabot à enrayer les chars), par ceux de Denezy les *Ludzons* ;
Le *pain,* par ceux de Bonvillars les *Pans-Ratta* (pains ratés, manqués);
Le *quicon* ou *coucon* (espèce de petits pains dits *veks* ailleurs), par ceux d'Oulens les *Quicons* (la lettre *q* mouillée à la vaudoise);
Le *tâtri* (gâteau), par ceux de Bremblans les *Tâtris*;

Le *cugnâ* (petit pain fait avec le restant de la pâte de la fournée, le *raclon,* dans lequel on met une pomme avant de le faire cuire au four), par ceux de Seigneux les *Crama-Cugnâ* (écrème-*cugnâ*);

Le *bricelet*, par ceux de Fiez les *Mèdze-Breci* (mange-bricelets);

Le *boudin,* par ceux de Palézieux les *Boudins*;

Le *farçon* (mets composé de légumes verts, épinards, dents-de-lion, etc.), en patois *herbes,* par ceux de Sullens les *Rebatta-Farçon* ou *Mèdze-zHerbes*.

La *raisinée*, par ceux de Montcherand les *Pequa-Rezenäye* (pique-raisinée), et par ceux de Bussy les *Mèdze-Vin-Coet* (mange-vin-cuit);

Le *beurre,* par ceux de Corsier les *Caqua-Burro*;

La *dratse* (ce qui vient au fond du beurre fondu), par ceux de Bursins les *Caqua-Dratse*;

Le *lard,* par ceux de Renan (val de Saint-Imier), les *Bacon* (nom du lard en patois);

La *couenne de lard,* par ceux de Giez les *Couennes*;

La *viande,* par ceux de Cormondrèche les *Viande Pourrie,* et ceux de Daillens les *Raodze-Bouilli* (ronge-bouilli).

Citons enfin les armes :

La *dague* par ceux de Cossonay, les *Trin-na-Dagues, Trin-na-Masses, Trin-na-Lyasses* (en français traîne-sabres);

Le *bâton*, par ceux de Boudry les *Trin-na-Bâtons* (même sens).

VII.

Pour être complets, nous citons encore les sobriquets contenant une allusion au caractère, aux passions, aux défauts intellectuels ou corporels (sans rappeler ceux déjà indiqués au § IV), au costume, à la tenue, aux professions, etc.

Les *Orguelyu* (orgueilleux) de Bulle, les *Broïn-na* ou *Brin-na* (chicaneurs, processsifs) d'Arzier, les *Cancayna* (cancaniers) de Penthalaz, les *Tya-lo* (tue-le, sanguinaires, violents) de Saint-Légier, les *Bregands* (brigands) d'Allaman, les *Crouyé-Dzin* (méchantes gens) de Champvent, les *Rufians* (débauchés) de Bettens, les *Tsassoïons* (gens peu chastes) de Sassel, les *Roûcans* ou *Raucans* (mendiants) de Lavey, les *Poûré-Dzin* (pauvres gens) de Renens, les *Affamâ* (affamés) de Fontaines-sur-Grandson et de Chez-le-Bart, les *Mèdze-Fan* mange-faim, affamés) de Marnand, les *Epouéris* (épeurés) de Moiry, les *Epantâ* (épouvantés) de Bôle, les *Tapadjâ* (tapageurs) de Châtel-Saint-Denis, les *Bon-Vézins* (bons voisins) des Geneveys-sur-Coffrane, les *Gâ* (gars) de Saint-Martin (Vaud), les *Subyéreux* (siffleurs) de Peseux, les *Cornairuz* (encornés) d'Hermenches, les *Bornicans* (demi-aveugles) de Fontainemelon, les *Rebola* (rebelles) de Lignières, les *Gonfio* (gonfleurs) de Pully, les *Quavouan* (de *quavoua,* queue) des Ormonts-Dessus.

Les *Raodze-Bornes* (ronge-bornes) de Colombier-sur-Morges, les *Raodze-Tierdoz* (ronge-tertres, ados entre les champs en pentes, ailleurs *séseaux)* de Saint-Cierges, les *Tire-Tacons* (tire-parcelles de terrains) d'Echandens, les *Tire-l'hatse* (arracheurs de haies) de Belmont sur Yverdon, — tout autant d'allusions à des vols ruraux, soit à la tendance des cultivateurs d'empiéter sur le voisin, d'une façon ou d'une autre.



Les *Bétatses* (gros ventres) d'Assens, les *Betatsa* (ventrus) de Trei, les *Pi-Pia* (pieds plats) de Poliez-le-Grand, les *Pi-Bots* (pieds bots) des Bullets, les *Cotson-Rognus* (nuques rogneuses) de Crissier, les *Rognâ* (teigneux) de Sorrens, les *Cu-Rodzou* (derrières-rouges) ou *Choupions* de Carouge, les *Cu-Soupeliâ* (derrières mi-brûlés) de Vullierens, les *Cu-Dzalâ* (derrières gelés) des Granges de Sainte-Croix.

Les *Monsu* (messieurs) de Prangins, les *Bordâ-dè-Vélu* (porteurs d'habits bordés de velours) d'Ursins, la *Livréya* (livrée) de Vernéaz, les *Grantè-Tsemisè* (grandes chemises) de Mézières, les *Grands-Pantets* ou *Grands-Pans* (longs pans d'habits) de Bettens, les *Brinla-Pantet* d'Ecublens (branle-*pantet :* le pantet est le bas de la chemise), les *Guenilles* (déguenillés) de Courtilles, les *Grelandè* (idem) de Granges, les *Repétaci* (rapiécés) de Giez, les *Pattè* (vêtements en lambeaux) de Gressy, les *Pattè-Rodzou* (chiffons rouges, déguenillés mais orgueilleux) de Gressy, les *Tâqui* de Gryon (*tâqui*, sac porté de préférence par les gens de ce village), les *Bécatchi* d'Ollon (porteurs de bissacs), les *Bourla-Satsets* (brûle-sachets) de Perroy, les *Bourla-Tsapî* (brûle-chapeaux) de Berchier, les *Traîna-Satsets* (traîne-sachets) du Chenit.

Huémoz a les *Tantoû* (de tantôt, qui renvoient de faire) et le Pays-d'Enhaut les *Medey* (de *maddo :* eh bien! soit! peut-être! des gens indécis toujours.)

Les gens de Vallorbes sont des *Tire-Lune* (qui tirent sur la lune), ceux de Borux des *Pêche-Lune,* ceux d'Avenches des *Pequa-Selao* (pique-soleil), ceux de Bevaix des *Trin-na-Nioles* (traîne-brouillards), et ceux de Lussy des *Lucifer* (étoile du soir.)

Les sobriquets empruntés au travail, aux professions, appartiennent pour la plus grande partie, à la région montagneuse, Alpes et Jura, où les villages sont d'une origine relativement récente.

Nous trouvons à Leysin les *Faragny* (défricheurs par le feu, de *faragny*, brûler), à Rossinières les *Crozerens* (creuseurs, défricheurs), aux Ormonts en général les *Moûrgo* ou *Moërgo* (conducteurs de mauvais chevaux), aux Ormonts-Dessous les *Vouéterin* (voituriers), au Sépey les *Forcin* (travailleurs robustes), à Château-d'Œx les *Facotey* (?), à la Côte-aux-Fées les *Niquelets* (?), au Solliat (vallée de Joux) les *Trollhe-Laitia* (pressure-lait, allusion au travail du fromager), — l'un des hameaux de Sainte-Croix a le pendant de ce sobriquet les *Trollolo,* — au Pont les *Rebatta-Guelion* (même allusion), au Lieu les *Ecouva-Fà* (balaie-feu (1), allusion au travail des charbonniers), aux Charbonnières les *Letsè-Panaïre* (lèche banne à charbon (2), même allusion), aux Bioux les *Etrinlia-Mâclyo* (étrangle-taureaux, tueurs de bestiaux; allusion méchamment altérée au travail de l'éleveur de bétail pour salaisons), comme les *Cabbè* (vache engraissée pour l'abattage), qui est le sobriquet des Sagnes (hameau de Sainte-Croix).

Dans le bas pays, nous trouvons les *Tapa-Sabia* (frappe-sable) à Yvonand, les *Tapa-Seillons* (boisseliers) à Cudrefin, et les *Molarè* (remouleurs) à Valeyres-sous-Ursins, noms qui ont une origine évidemment toute moderne.

Si les gens de l'Abbaye sont dits les *Abrâmi* (du prénom *Abram),* c'est un surnom que leur ont donné, à la Réforme, les populations catholiques françaises voisines; c'est le doublet du sobriquet de

(1) L'*écouva* ou *écovè* est l'écouvillon du boulanger, soit son balai.
(2) La *panayre* ou *panaïre* est le nom patois d'une grande banne en osier.

Britchons (Abram se dit *Britchon* en patois) donné aux gens d'Outre-Areuse, par leurs voisins catholiques d'outre-lac, les Staviacois et autres, qui, en revanche sont traités par eux de *Djosets* (Joseph). Il est à remarquer qu'à l'origine, les Réformés affectèrent de donner à leurs enfants des prénoms tirés de l'Ancien-Testament, ce que les catholiques ne font jamais. Les gens du Landeron appellent, depuis la Réforme, leurs voisins de Lignières du nom de *Rebolâ* (les rebelles.)

Les montagnards de la Vallée désignent les habitants de la plaine du sobriquet général de *Pagans (pagani,* de pagus), les gens du pays, mot que les montagnards de Sainte-Croix, ne le comprenant pas, ont défiguré en celui de *Pedans*.

Mentionnons encore, avant de terminer cette longue nomenclature, certains sobriquets qui ont une *couleur* historique, comme les *Tya-Bailli* d'Yverdon et les *San-Toudelle* de Vevey. L'étendue de cet article ne me permet pas de raconter l'origine supposé de ces sobriquets : ce sera l'objet d'un article complémentaire spécial, si le lecteur le désire.

On aura remarqué que quelques localités ont plusieurs sobriquets, ainsi Avenches, Lausanne, Vevey, La Tour-de-Peilz, etc. Il est facile à l'observateur qui les examine de près, de trouver les raisons de ce fait : tels voisins appliquent un sobriquet, tels autres un second et parfois même un troisième. Mais, dans ce fait, il n'y a rien qui s'oppose aux conclusions qui nous restent à développer et par lesquelles nous terminerons.

VIII.

Nous avons dit que, durant longtemps, le vieux guidon germain sur lequel était peint le nom des *familles* burgondes qui ont fondé nos villages et nos communautés rurales, fut le signe de ralliement de ces dernières. C'est une habitude qui ne s'est pas perdue partout et nous allons en citer quelques exemples.

Jusqu'au siècle dernier, la Société militaire de *Burtigny* avait un drapeau sur lequel était représenté une pie-grièche, du nom que portait la *famille* burgonde qui avait fondé ce village, les *Matagacè*. De même, les jeunes gens de *Vuillens*, se prévalant de leur surnom, les *Talin-nes*, ne manquaient jamais, aux jours de fêtes, de suspendre un nid de guêpes entouré de son enveloppe grise, au-dessus de l'entrée du pont de danse. De même encore, à *Vucherens,* pays des *Chuvettè*, une chouette empaillée était fixée au-dessus du pont de danse.

A *Cuarnens* (nom patronymique, les *Racenè*), les jours de fête, une botte de betteraves ou carottes rouges peintes jouaient le rôle d'armoiries communales, conformément à la tradition. A Oron-le-Châtel, village des *Revéro-Selâo* (tournesols), ce magnifique exemplaire de notre flore est la fleur principalement utilisée comme décoration, celle la plus en faveur.

La commune d'Auvernier (les *Pertchettes)*, a une perche dans ses armoiries. J'ai vu au Musée cantonal vaudois, un plat en métal sur lequel un bourgeois de Belmont près Lausanne (les *Cancouarè*), a fait graver, au pointillé, trois hannetons, comme armoiries de cette commune. De même, un vieillard de Chenaux-sur-Cully (les *Motses)*, auquel on faisait voir un sceau de ce village où était gravée une colombe, disait avoir entendu raconter, dans sa jeunesse, que dans les armoiries de ce hameau, il y avait une mouche.

Ailleurs, le nom patronymique ou l'emblème lui-même paraît sur les propriétés publiques : les communiers de Cernier (les *Epervì),* ont donné et inscrit à leur maison de commune, le nom de *Hôtel de l'Epervier.* Ceux de Fresens (les *Voùpes),* ont placé une grande guêpe en métal sur le faîte de leur collège. La commune de Chexbres (les *Tsa),* a fait sculpter un chat sur un de ses ponts. Celle de Corcelles-sur-Chavornay (les *Arondelles),* a fait inscrire sur sa pompe à incendie le nom d'*Hirondelle.*

On pourrait sans doute multiplier ces exemples. Ils suffisent pour montrer l'attachement enraciné de nos populations pour des emblêmes et des appellations qu'elles ne comprennent plus, parce qu'ils ont une origine qui se perd dans la nuit des temps, comme on dit, — ou qu'elles comprennent mal et dont elles s'irritent souvent, grâce à la malignité des voisins. Car des centaines d'histoires, plus baroques, méchantes et bizarres les unes que les autres, courent le pays, dans le but d'expliquer une chose dont on avait perdu le sens et oublié l'origine. En passant, disons que ces histoires ne signifient et n'expliquent rien du tout; les seules explications admissibles, nous les avons données dans cet article.

Encore une chose, — inverse des exemples que nous avons cités, — qui montre que ces sobriquets rappellent bien l'emblème figurant sur le vieux guidon burgonde, c'est le vieil usage qu'avaient les jeunes gens d'aller en guerre de village à village, en mettant sur leur drapeau l'emblème de l'autre. L'esprit bataillard des *fédérés* burgondes s'est maintenu longtemps dans nos populations de la campagne, et, faute de pouvoir rosser un ennemi commun, on se rossait entre amis et voisins. Le guidon qui avait conduit les *fédérés* dans les combats, était utilisé, faute de mieux, comme drapeau de discorde. Il continuait son rôle, mais dans un sens tout différent.

En partant en guerre les uns contre les autres, à l'exemple de leurs ancêtres germains, les jeunes gens se défiaient au moyen d'appels et de rimes provocatrices, quelques-unes de la dernière grossièreté.

Aux *Ours* de Morrens, on criait :

« *Tsautse-rosses dè Morrein,*
« *Tire-paille, tire-fein,*
« *Tire lo diâblyo pè le dein !* »

Aux gars de Vernéaz :

« *A Vernéyaz, la Livréya,*
« *Ao quatro câro, la famena !* »

(A Vernéaz, la *Livrée*, aux quatre coins la famine.)

A ceux de Marnand :

« *Bramafan, Bramafan !*
« *Prî de l'ivue, llyn do pan !* »

(Brâme-faim, près de l'eau, loin du pain.)

A ceux de Montpreveyres :

« *Bourla-Satsets*
« *Sû lo fornet !* »

(Brûle-sachets, sur le poêle.)

A ceux de Fontaines :

« A Fontan-na, lo lau danse
« Avoé sa grande cua blyantse! »

(A Fontaines, le loup danse, avec sa grande queue blanche!)

A ceux de Ropraz :

« Tsa foumâ de Ropraz;
« Trin-na na ratte avau lo prâ! »

(Chats fumés de Ropraz, traînant une souris en bas le pré!)

Aux *Corbex* d'Etagnières :

« Corbex! Corbasse!
« La Mort t'imbrasse!
« Cor din ton nid:
« Tes petits san péris! »

(Corbeau, mâle et femelle, la mort t'embrasse; cours dans ton nid, tes jeunes sont péris!)

Aux gars de Bavois :

« Rebatta-Tsaudère
« In Infer! »

A ceux de Boulens :

« Pétri-Laitia avoè lè coûtè! »

A ceux de Saint-Inier :

« Muton créva derrai lo femi! »

A ceux de Provence :

« Vouègne lo cu à ta dzeneille!

A ceux de Champvent :

« A Tsanvin, bon vin,
« Bouéna terra, croûyé dzin! »

Aux *Tsassoïons* de Sassel :

« Taille-Sassî, grand cutî! »

(Pour castrer les gens du Sassel, il faudrait un bien grand couteau!)

Aux gens de Vuibroye :

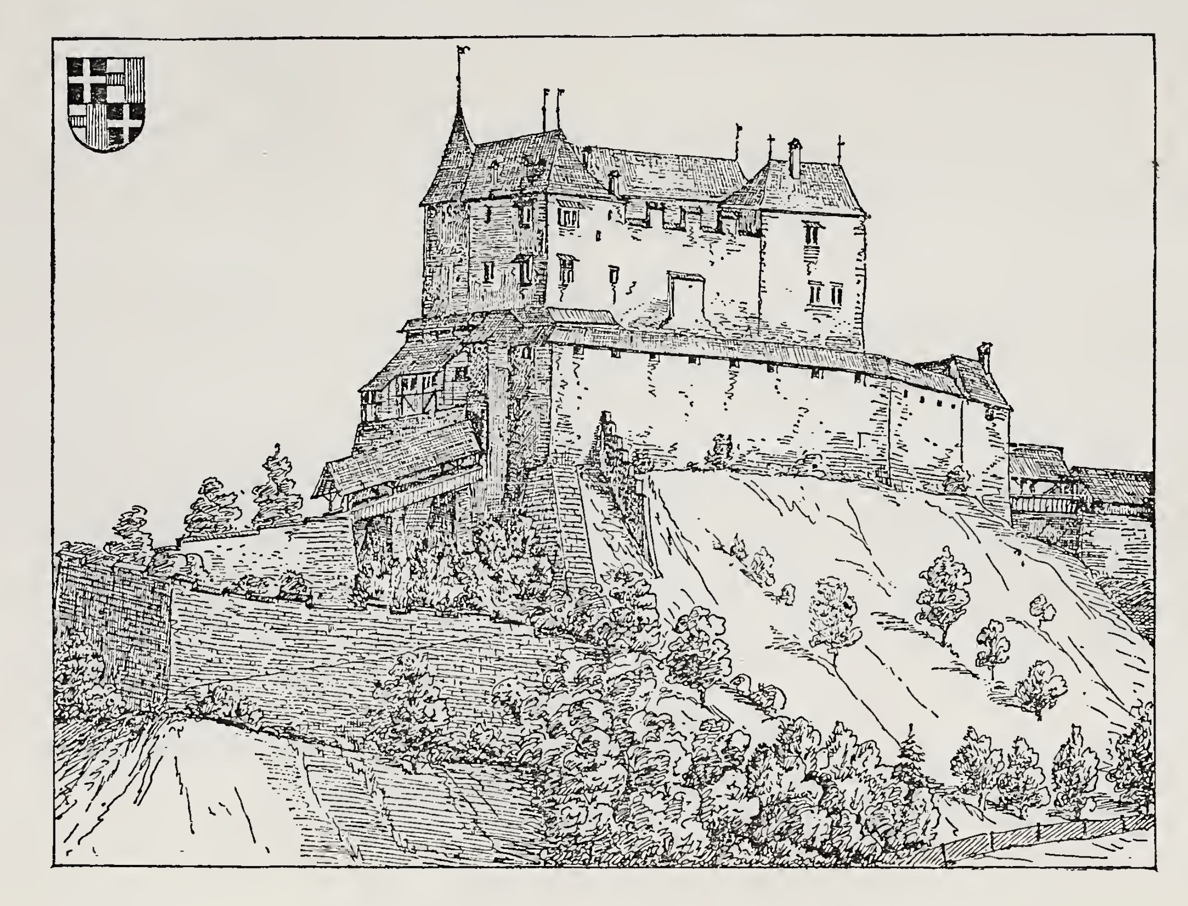
« A Vibroûye, vingt-quatre su na troûye!

A ceux de Berchier :

« Mène-Tchin tchî
« Derrai lo motî! »

Enfin à ceux de Maracon :

« A Maracon, les Bouratta-Cäyon,
« Brasse-m...., lètse-bâton! »



CHATEAU DE SUMISWALD

IX.

Nous terminons cette étude en conseillant aux communes qui n'ont pas d'armoiries officielles et qui veulent s'en donner, de le faire en remontant à leur origine et en prenant dans leur nom patronymique l'indication des *meubles* qui doivent y figurer. Elles devraient donc renoncer à une habitude prise dans ce domaine, celle de se donner des *armes parlantes.*

Ainsi *Noiraigue*, qui a pris un cours d'eau, *noire aigue*, « d'or à la fasce ondée de sable », devrait avoir « d'or à une rave de gueules, feuillée de sinople », — nom patronymique : les *Ravoué*;

Engollon, qui a choisi un chêne de sinople sur champ d'argent devrait avoir « d'argent à une grenouille de sinople », — les *Renailles*;

Dombresson, qui s'est attribué une gerbe d'or sur champ d'azur, devrait avoir « d'azur à un bourdon de sable et d'or », au naturel — les *Bordons*;

Les Clées, qui ont une claie *(clédar)* de sable sur champ de gueules, devrait avoir « de gueules à un bourdon de sable et d'or », les *Bordons* aussi.

Citons dans le même ordre de faits :

Epesses, qui a « d'argent à trois sapins *(pesses, ès pesses),* de sinople »;

Coppet, qui a « d'azur à une *coupe* d'or », le *coppet*;

Aigle, qui a « coupé d'argent et de sable à deux *aigles* »;

La Tour-de-Peilz, qui a « parti d'argent et de gueules à deux *tours* »;

Les Ponts-de-Martel, qui a « coupé d'azur au *pont* d'argent et de gueules au *marteau* d'or » (1);

Fontaines (Neuchâtel), qui a « d'azur à une *fontaine* au bassin ovale d'argent »;

La Brévine, qui a « d'azur à une fontaine au bassin carré d'argent *(abreuvoir)* »;

La Coudre, qui a « d'argent à la branche de *noisetier* feuillée de sinople et fruitée au naturel »;

Les Hauts-Geneveys, qui ont « d'argent à deux branches de *genévrier* de sinople, fruitées de gueules. »

Disons aussi que certaines armoiries communales ont été embellies par la fantaisie des populations ou de leurs autorités, ou simplement du graveur. Ainsi :

Savagnier, qui a « d'azur à un *lion* d'or », devrait avoir à l'origine « d'azur à un *chien* d'or »; nom patronymique : les *Pieume-Tchin;*

Peseux, qui a « parti d'azur et d'or à un *fusil* de sable posé en fasce à la pointe de l'écu », doit avoir eu d'abord un simple sifflet, — les *Subyéreux;*

Grandvaux, qui a « de sable au globe terrestre (le monde) d'argent, surmonté d'une croix d'argent aussi », devait avoir « de sable au *boutillon* (de forme ronde) d'argent, avec un bouchon en forme de croix, d'argent aussi »; — les *Brise-Botollhes.* Et bien d'autres.

Il est sans doute trop tard pour les Communes que nous venons de citer, de revenir en arrière et de prendre des armoiries conformes à l'antique guidon que déployait en marchant en guerre la *famille de*

(1) C'est d'autant plus erroné que *martel* ici, ne signifie pas *marteau*, mais *marais*.

fédérés burgondes qui les a fondées. Mais les indications que nous avons données sur ce sujet pourront être utiles à celles qui ne sont pas encore décidées dans le choix d'armoiries.

Faisons remarquer encore que certaines communes ont déjà des couleurs, comme Lutry, Payerne, Aubonne, etc., sans avoir des armoiries avec *meubles*. Ces communes trouveront ces *meubles* dans nos indications. Ainsi, Lutry doit avoir un rameau de *pêches* d'or, Payerne une tête de *porc* de gueules, Aubonne une tête de *laie* de sable, etc.

A ce sujet, disons, pour terminer, que généralement on croit que l'origine des armoiries, *telles que nous les avons* pour la plupart, dans les familles d'origine noble ou anoblies entre autres; c'est à dire l'origine des modifications apportées aux vieux et très simples emblèmes barbares, doit être cherchée dans les bandes de bois ou de métal que, dans un temps reculé, on fixait sur le bouclier, pour le consolider. L'idée de donner à ces pièces en relief une couleur différente de celle du champ de l'écu figuré sur le bouclier lui-même devait venir tout naturellement à l'esprit. On eut ainsi le pal, la fasce, la bande, la barre, le chef, le chevron, la croix et le sautoir, qui, tout en consolidant le bouclier dans divers sens, devinrent des signes choisis de prédilection, surtout pendant les croisades.

Les bannières et les écus hérités des vieux chefs germains furent donc conservés en partie, — en ce sens que ces écus eurent en plus un tiers occupé par les pièces que nous venons d'indiquer, qui les traversaient de part en part, — le *pal* perpendiculairement, la *fasce* horizontalement, la *bande* obliquement de gauche à droite (du spectateur), la *barre* de droite à gauche; — la *croix* est la combinaison du pal et de la fasce, le *sautoir*, celle de la bande et de la barre; le *chevron*, chacun le connaît; le *chef* occupe le tiers supérieur de l'écu. L'*attribut*, origine même de l'écu, se retrouve soit sur ces pièces, seul ou multiplié; exemples : les trois *roses* d'Estavayer, les trois *coquilles* de Vaumarcus, etc., etc.

Toutes ces pièces durent rapidement devenir très employées. Car, à une certaine distance, les différents écussons ou drapeaux ne pouvaient guère se reconnaître les uns des autres que par les couleurs; c'était un signe de ralliement très commode et se distinguant de loin dans une mêlée. Mais il fut surtout employé par les seigneurs, chefs militaires de l'époque; il ne le fut que très rarement par les communautés.

FRITZ CHABLOZ.

LA FAMIGLIA PLANTA

Cenni Storici e Genealogici

PER IL COMM. CAV.

G. B. DI CROLLALANZA

PRESIDENTE FONDATORE DELLA R. ACCADEMIA ARALDIA ITALIANA

(Suite.)

I di lui figli *Corrado* e *Giovanni* nel 1377 ricevettero da parte di Giovanni Vescovo di Coira il feudo delle Alpi di Porcabella.

Verso questo tempo appare un *Tommaso* de Planta Cavaliere, il quale essendo creditore del papa Gregorio XI di 1505 fiorini, ne riceve

in tacitazione il castello di Chiavenna, che per di lui ordine era stato tolto ai Visconti di Milano.

Giacomo de Planta, figlio del summenzionato Corrado, essendo Baglivo del vescovo di Coira, ricevette in feudo dal vescovo Artmanno, in segno di favore, la torre rotonda a Vicosoprano con tutti i diritti e pertinenze. Nel 1387, col consenso della propria consorte, Elisabetta Rink di Vildemberg e Rietberg, lo stesso Giacomo vendè la sua carica di Vidamo (*Vicedominus)* di Rietberg e del Tumleschg per la somma di 50 marchi. Il Bucelini nella sua opera *Stemmatographia* attribuisce a Giacomo il titolo di Signore di Wildemberg.

Nella confederazione detta dello scudo di S. Giorgio (S. Georgenschild) conclusa da molti Conti, Baroni, Cavalieri e nobili in seguito alle divergenze suscitate dai Boemi per causa della spedizione d'Ungheria, trovansi nominati *Federico, Pietro, Gaudenzio, Giorgio, Corrado* e *Lucio,* appartenenti tutti alla famiglia Planta, col sopramnome di Wildenberg. Il documento à la data della vigilia di Natale 1392.

Nel 1404, *Itelo* de Planta, mercè il suo matrimonio con Anna figlia di Rodolfo di Schwauenstein, viene in possesso di una parte della signoria di Haldenstein, la quale fu in seguito venduta da'suoi figli Rodolfo e Januto ed altri fratelli a Pietro di Griffensée nel 1424 (1).

Gaudenzio figlio di Teodosio de Planta, nelle divergenze fra Giovanni vescovo di Coira e i borghesi di questa città, figura in qualità di Giudice.

Bartolomeo figlio di Giacomo, dietro istanza del suddetto vescovo, omologa nel 1422 in qualità di compromissario un accordo sulle controversie di questo colla città di Coira (2). Lo stesso Bartolomeo nel 1426 ricevette in feudo dal vescovo Paolo di Coira il castello di Rietberg.

Giovanni figlio di Percivalle figura come signore di Zitzers, e dal 1450 al 1462 come Castellano di Aspermont. Più tardi, nel 1452, in qualità di governatore di Greifenstein, sottoscrive in nome di questo distretto un trattato di pace (3).

Nel 1452 *Artmanno* de Planta sottoscrive il trattato di pace delle due Leghe Grigie e Casa di Dio coi Conti di Werdemberg.

Nel 1471 i Planta rinunciano in favore di Orslieb Vescovo di Coira il viscontado (vicedominatus) dell' Alta Engadina, che loro era stata concesso in perpetuo, colla condizione che il Vescovo proporrebbe per lo innanzi a questa carica due gentiluomini, l'un de'quali sarebbe eletto dal popolo, e che il prodotto delle amende fosse diviso in parti eguali fra il Vescovo e i Planta.

Giovanni, detto Puppo, figlio di Niccola, sottoscrisse nel 1498 l'allcanza della lega della Casa di Dio coi sette Cantoni Elvetici. Egli fu inoltre, nel 1525, l'ultimo Podestà Reziano nelle Tre Pievi del lago di Como (5).

Nel 1512, *Corrado,* figlio di Percivalle de Planta, Podestà di Poschiavo e Governatore di Greifenstein fu eletto primo Governatore della Valtellina.

Giovanni detto di Garda, e *Giovanni* soprannomato della Torre furono nel 1519 ambedue ambasciatori presso l'Arciduca d'Austria per

(1) Guler — *Raetia,* page 209.
(2) Tschudi — Tom. II, pag. 142.
(3) Tschudi — Tom. II, pag. 566.
(4) Sprecher — *Pallas Raetica,* Lib. VI.

stabilire un accordo riguardo alla giurisdizione criminale nella Bassa Engadina.

Corrado, fratello di Giovanni della Torre, e castellano di Furstenberg, rappresentò in quella circostanza il Vescovo Paolo di Coira.

Nel 1530, *Federico,* detto di Marmels, figura come Baglivo di Lungnetz.

Rodolfo figlio di Enrichetto, per il suo matrimonio con Orsola di Capaul, entrò in possesso, nel 1540, della signoria di Löwenberg e Schlevis.

Antonio de Planta fu anch'esso Governatore della Valtellina quando vi si divulgava la Riforma, e temendo come protestante il furore del popolo, assentì nel 1551 che ciascun predicatore evangelico non potesse rimaner più di tre giorni in Valtellina; ma la dieta emanò decreti in senso contrario.

Tommaso figlio di Artmanno fu eletto Vescovo di Coira nel 1549. Intervenne al Concilio di Trento, e dal pontefice S. Pio V fu rivestito della carica di Legato Apostolico nella Rezia. Morì nel 1565.

Giovanni, Dottore in legge, acquistò nel 1558 collo sborso di 13,000 fiorini dall'imperatore Ferdinando la signoria di Raetzuns e S. Georgensberg come feudo con diritto d'ipoteca. Egli e i suoi discendenti ne godettero il possesso sino al 1680 in cui fu disimpegnata dall'Austria. Dieci anni più tardi (1568) lo stesso Giovanni ricevette in feudo la signoria di Hohentrins, Tamins ed Obersaxen.

Enrichetto fu castellano di Furstenberg nel 1565.

Corrado, figlio di un altro Corrado, fu investito dal Vescovo Beato, a titolo di feudo, del castello di Wyssberg e della gran decima di Mals nel 1566. Questo feudo passò, dopo la morte di Corrado a' suoi successori. Il 15 Marzo dello stosso anno fu stipolato che allorquando gli abitandi di Zutz non dovessero scegliere per Governatore (Landamau) dell' Alta Engadina uno dei Planta, dovesse sempre essere riserbata a questa famiglia la carica di Vicario, e che uno dei quattro giudici e dei quattro amministratori di Zutz, dovesse appartenere alla stessa famiglia. Questa stipolazione fu rigorosamente osservata sino al 1803 in cui la Rezia entrò nella Confederazione Svizzera, in forza di che cessarono tutti i privilegi.

Giovanni de Planta signore di Retzuns, molto attaccato alla religione cattolica, veniva nel 1572 eletto dal Pontefice sindaco e procuratore nella Rezia e nella Valtellina con ampi poteri, ma citato davanti la Dieta, fu con giudizio sommario condannato a morte.

Altro *Giovanni* dottore in legge e ambasciatore presso gli Svizzeri e i Vallesani, nel 1600 omologò a nome delle Tre Leghe la rinnovazione dell' alleanza di queste con essi. Nel 1603 fu spedito ambasciatore a Venezia, dove fu nominato Cavaliere di S. Marco, e nell' anno susseguente condusse a buon fine un' ambasciata a Milano.

L'Arciduca Massimiliano d'Austria investiva nel 1605 un *Pompeo* de Planta figlio di Baldassare del castello di Strassberg che più tardi rinunciò in favore di un tale chiamato Benedetto Thomas.

(A suivre.)



N° 34 1889 OCTOBRE

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

LES ARMOIRIES

DE LA CONFÉDÉRATION ET DES CANTONS SUISSES

(Définitions héraldiques)

Les publications spéciales du Dr Stantz et de M. Ad. Gautier, ainsi que les nombreuses planches d'armoiries suisses publiées ces dernières années, nous dispensent de plagier les travaux déjà faits; toutefois il est de notre devoir de rassembler dans ces *Archives héraldiques* une collection des Armoiries de la Confédération et des Cantons suisses.

Nous le faisons très volontiers, d'autant plus que la Maison très connue Orell Füssli et Cie à Zurich a bien voulu nous prêter, avec une extrême obligeance, des clichés représentant les armes dont nous donnerons la description héraldique. Sauf deux ou trois détails — que nous relèverons — les dessins de MM. Orell Füssli et Cie répondront parfaitement au but que nous nous proposons. Nous prions cette Maison d'agréer tous nos remerciements pour son amabilité.

La Rédaction.

CONFÉDÉRATION SUISSE

De gueules à la croix alesée d'argent, formée de cinq carrés

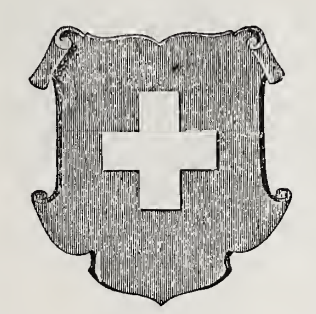


Fig. 321.

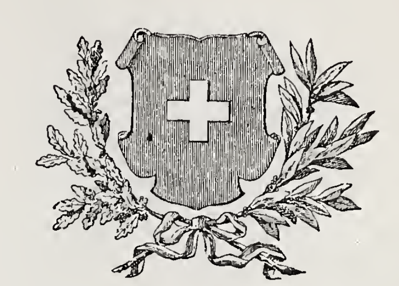


Fig. 322.



Fig. 320.

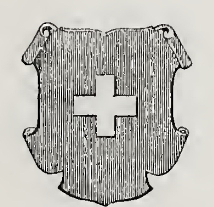


Fig. 324.



Fig. 325.



Fig. 323.

Répétons ce qui a déjà été dit à maintes reprises dans les récents travaux héraldiques relatifs à la croix fédérale : Cette croix doit être formée de cinq carrés, sans bordure, pas plus que l'écu lui-même qui doit porter un champ complètement rouge.

Comme plusieurs administrations cantonales sont abonnées à ce journal, nous croyons leur être utile en donnant les prix des clichés originaux en galvanoplastie représentés à cette page : Fig. 321 : Fr. 4. — Fig. 322 : Fr. 3. — Fig. 320 : Fr. 5. — Fig. 324 : Fr. 2. — Fig. 325 : Fr. 1.75. — Fig. 323 : Fr. 2. — Pour les cantons nous donnerons le type de la figure 320, chaque cliché étant du reste fixé au même prix que ceux indiqués.



CANTONS SUISSES



URI

Fig. 326.

D'or à une tête de taureau de sable, vue de face, bouclée et lampassée de gueules.

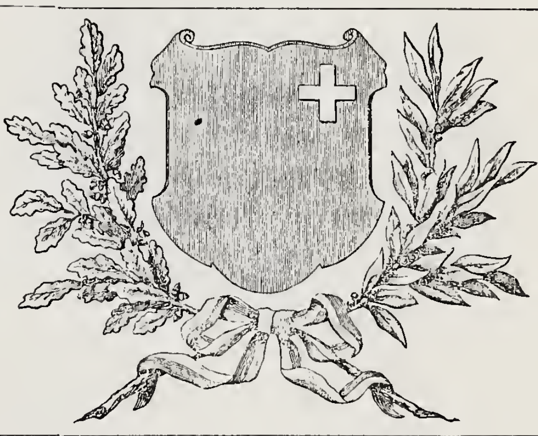
GAUTIER.

Le dessin n'indique pas les émaux exacts de la langue et de la boucle.

SCHWYTZ

Fig. 327.

De gueules à la croix d'argent posée au canton senestre du chef.



UNTERWALDEN

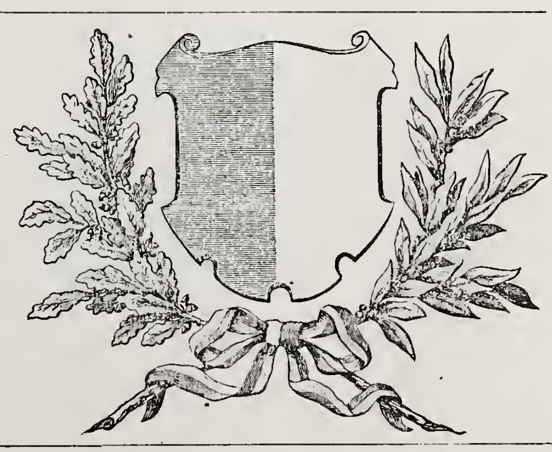
Fig. 328.

Parti, au I coupé, gueules et argent à la clef de l'un à l'autre, posée en pal, son panneton en chef tourné à dextre, qui est de Obwalden. Au II de gueules à la clef d'argent à double tige en pal, son double panneton en chef, qui est de Nidwalden. GAUTIER.

LUCERNE

Fig. 329.

Parti d'azur et d'argent.





ZURICH

Fig. 330.

Tranché d'argent et d'azur.

GLARIS

Fig. 331.

De gueules chargé d'une figure du saint vêtu en pèlerin, sa robe de sable, son bâton d'argent ou bourdon dans la main droite et la Bible dans la main gauche.

GAUTIER.

Dans le dessin le baudrier est indiqué en sinople, alors qu'il devrait être blanc; les mots figurés sur le nimbe d'or n'ont rien à y faire.



ZUG

Fig. 332.

D'argent à la fasce d'azur.

BERNE

Fig. 333.

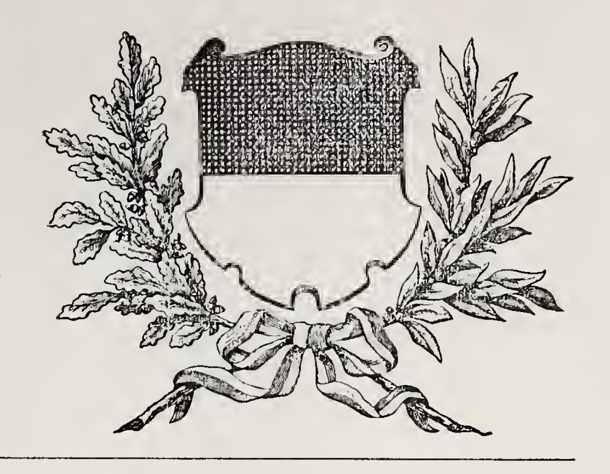
De gueules à la bande d'or chargée d'un ours passant de sable, lampassé, armé et vilené de l'émail du champ. GAUTIER.



FRIBOURG

Fig. 334.

Coupé de sable et d'argent.





SOLEURE

Fig. 335.

Coupé de gueules et d'argent.

BALE

Fig. 336.

Coupé au I d'argent à la crosse de sable posée en pal, l'extrémité recourbée en chef et tournée à senestre et l'extrémité inférieure terminée par trois pointes et au II d'argent à la crosse de Bâle de gueules tournée à senestre, sa partie supérieure entourée de sept perles de même, tenant au meuble principal par des tiges très courtes.

Le trait de sable qui devrait séparer les deux *partis* a été oublié dans le dessin.





SCHAFFHOUSE

Fig. 337.

D'or au bélier saillant de sable lampassé de gueules, couronné, accorné et onglé, du métal du champ. GAUTIER.



APPENZELL

Fig. 338.

D'argent à l'ours de sable levé en pied, lampassé et armé de gueules. GAUTIER.

SAINT-GALL

Fig. 339.

De sinople à un faisceau de licteur en pal, composé de huit bâtons d'argent liés autour d'une hache de même, tournée à dextre, par un ruban de l'émail du champ.



LES GRISONS

Fig. 340.

D'argent à trois écus aux armes des *Ligues :* 1. Maison Dieu : d'argent au bouquetin effaré de sable; 2. Ligue grise : parti d'argent et de sable ; 3. Ligue des Dix Juridictions : écartelé d'or et d'azur à la croix de l'un à l'autre.

Ces armes, si compliquées au premier abord, feront l'objet d'un prochain article.

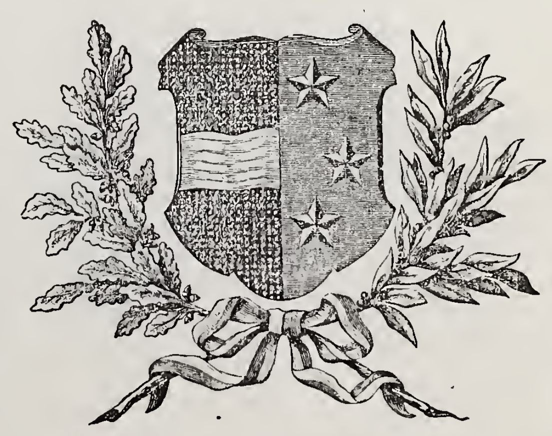
ARGOVIE

Fig. 341.

Parti, au I de sable à la fasce ondée d'argent (ou mieux, à la rivière d'argent flottée d'azur posée en fasce), au II d'azur aux trois étoiles d'argent à cinq pointes.

GAUTIER.

La position des étoiles donne matière à bien des critiques dont nous reparlerons.



THURGOVIE

Fig. 342.

Tranché argent et sinople, chaque partition chargée d'un lion d'or. GAUTIER.





TESSIN

Fig. 343.

Parti de gueules et d'azur.

VAUD

Fig. 344.

Coupé au I d'argent portant sur trois lignes les mots : LIBERTÉ ET PATRIE aux lettres de sable, au II de sinople.





VALAIS

Fig. 345.

Parti argent et gueules à treize étoiles à cinq pointes, cinq en pal de l'un à l'autre sur le trait du parti, accostées de huit de l'un à l'autre, quatre de gueules sur l'argent et quatre d'argent sur le gueules en pal. GAUTIER.



NEUCHATEL

Fig. 346.

Tiercé en pal sinople, argent et gueules, une croisette du second au canton senestre du chef.

GAUTIER.

Nous pensons que la croisette doit être de cinq carrés égaux, puisque le législateur a voulu représenter une croix fédérale.

GENÈVE

Fig. 347.

D'Empire parti de gueules à la clef d'or en pal, le panneton en chef tourné à senestre.

L'extrémité dextre du panneton doit être recouverte par le parti de l'Empire, ce que le dessin n'indique pas.



DOCUMENTS

pour servir à l'histoire des couleurs et livrées de Neuchâtel.

(Suite).

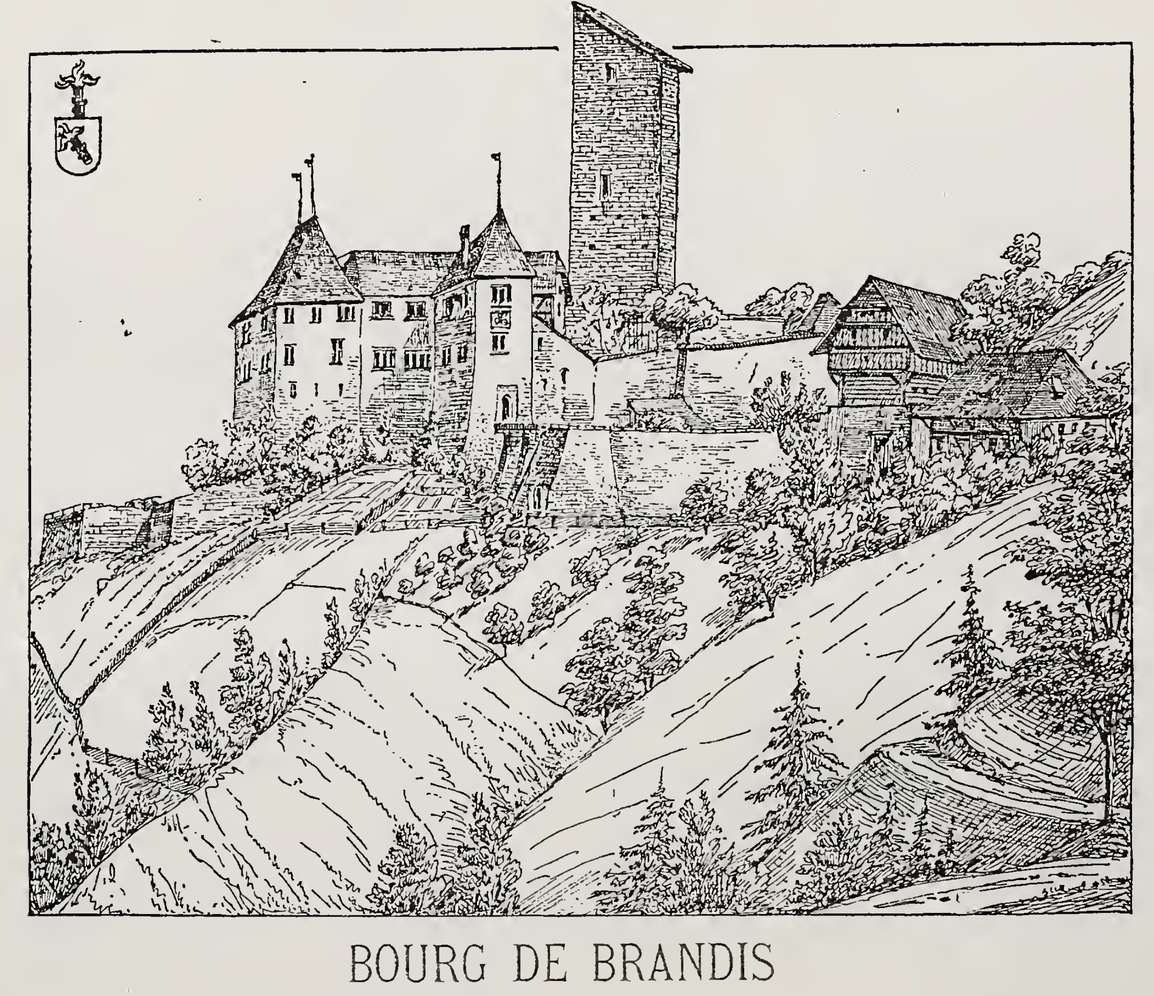
La collection commencée dans les *Archives* à ce sujet s'augmente d'une pièce publiée à part, en fac-simile ; elle a son intérêt, pour nous spécialement, à cause de son post-scriptum : « *Costume* en noir, sans manteau ni épée, chapeau rond ou à trois coins. » Le corps législatif devait donc posséder une livrée officielle, de rigueur ou non, suivant les décisions du Conseil d'Etat; la pièce reproduite l'a été d'après une convocation conservée aux Archives de l'Etat de Neuchâtel ; cette dernière était adressée à M. Alphonse Bourquin et signée par M. de Sandoz-Rollin.

P. A. A.

CHATEAUX SUISSES

M. Karl Stämpfli, éditeur, à Berne, nous a gracieusement prêté quatre dessins de Châteaux bernois; deux ont été publiés; dans ce numéro figurent ceux de *Brandis* et de *Sumiswald*.

L. R.



BOURG DE BRANDIS





Nos 35-36 1889 NOVEMBRE-DÉCEMBRE

Ce Journal est recommandé par le Département de l'Instruction publique de l'Etat.

Une lettre de M. le Dr Daguet

Professeur à l'Académie de Neuchâtel

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt la notice relative aux Attinghausen (livraison de juillet). Mais on aurait pu ajouter aux titres de cette mémorable famille, celui qui est le principal de tous, aux yeux des Confédérés, c'est-à-dire la part prise par le landammann Werner à l'alliance éternelle et à la fondation de la Confédération (le 1er août 1291).

Permettez-moi une légère remarque en passant concernant l'article curieux relatif aux sobriquets. Celui des Bullois ne doit pas s'écrire *Orguelya* (p. 304), mais *Orgoglio*.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous féliciter cette année du développement qu'a pris votre *Revue héraldique* qui a l'avantage sur d'autres de relier le passé au présent et de plaire aux amis du Moyen-âge féodal comme à ceux de notre temps démocratique.

Je reste votre attentif et sympathisant lecteur.

4 septembre 1889. A. DAGUET.

Origine des Armes de la Maison de Fribourg

(Voir la planche hors texte, dont les dessins correspondent aux fig. 349 à 357).

Nous avons déjà précédemment parlé des armes de la Maison de Fribourg (voir *Archives* n° 3, mars 1887). Dès lors, cette revue a publié dans son n° 23, page 218, quelques lignes d'un abonné, reproduisant l'opinion du P. Ménestrier d'après laquelle la bordure ondée ou nébulée d'argent et d'azur, serait « prise des armoiries des Blumeneck dont la Maison de Fürstenberg hérita. »

Qu'il nous soit permis à cette occasion de revenir brièvement sur ces armoiries et sur leur origine fort intéressante sous plusieurs rapports. Nous nous baserons dans ce qui suit sur les savantes recherches auxquelles s'est livré à leur égard le prince Frédéric-Charles de Hohenlohe-Waldenburg, déjà cité dans notre première notice.

A l'époque où les ducs de Zähringen étaient investis comme recteurs de la Petite-Bourgogne de pouvoirs impériaux très étendus et possédaient en propre d'immenses biens dans le midi de l'Allemagne et en Suisse, une des maisons les plus renommées de la Souabe étaient sans contredit celle des comtes d'Urach dont le château en ruine existe encore aujourd'hui dans un des sites les plus pittoresques du Würtemberg.

A la mort du dernier duc de Zähringen, Berthold V, survenue en 1218, son héritage échut à ses deux sœurs, la cadette, Anna, épouse du comte Ulrich de Kibourg recevant pour sa part les biens situés en Suisse, tandis que les possessions situées dans le Brisgau et dans le Baar, passèrent à l'aînée, Agnès, femme d'Egon Ier, d'Urach.

Leur fils, Egon II, qui ajouta à ses titres celui de comte de Fribourg, se trouva être ainsi héritier des deux Maisons de Zähringen et d'Urach et c'est en conséquence de cette double descendance qu'il abandonna l'écu paternel pour le remplacer par celui qui fait le sujet de cette étude.

Nous ajouterons que les trois fils d'Egon II et de sa femme Agnès de Neuffen procédèrent entre eux à un partage. Berthold conserva le comté d'Urach, qui bientôt passa en mains des comtes de Württemberg; Conrad, l'aîné, devint comte de Fribourg et Henri, le cadet, fut comte de Fürstenberg et landgrave de Baar.

Pour plus de clarté, nous donnons une petite tabelle généalogique, résumant la situation. (Voir planche hors texte).

Quelles étaient les armes de la Maison de Zähringen?

Il a régné à ce sujet une grande incertitude qui s'explique facilement par le fait qu'au XIIme siècle les armoiries n'avaient pas le caractère de fixité du siècle suivant. Plusieurs héraldistes lui ont sans raisons pro-

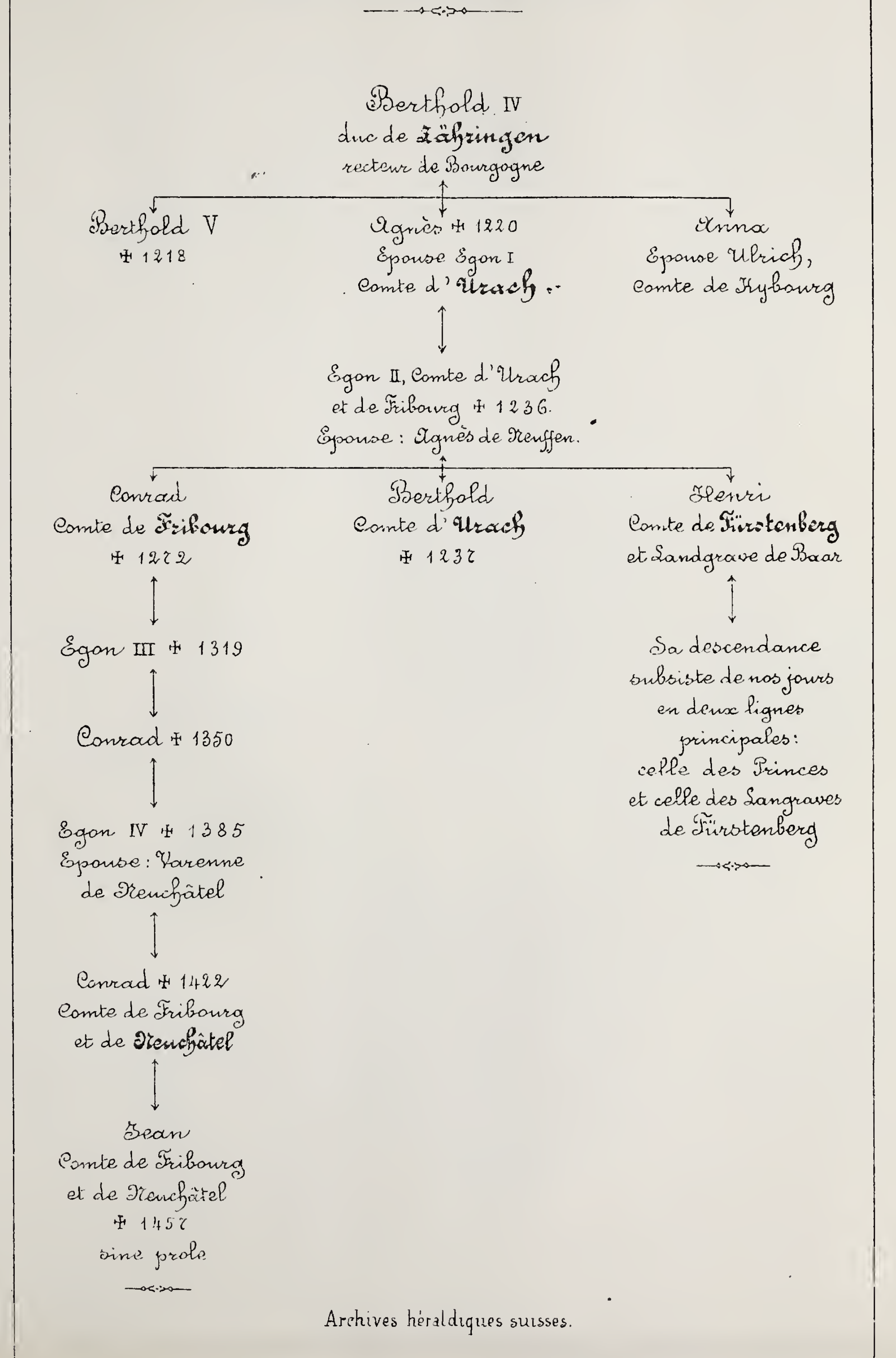


TABELLE GÉNÉALOGIQUE
Berthold IV
duc de Zähringen
recteur de Bourgogne
Berthold V
✠ 1218
Agnès ✠ 1220
Epouse Egon I
Comte d'Urach
Anna
Epouse Ulrich,
Comte de Kybourg
Egon II, Comte d'Urach
et de Fribourg ✠ 1236.
Epouse : Agnès de Neuffen.
Conrad
Comte de Fribourg
✠ 1272
Berthold
Comte d'Urach
✠ 1237
Henri
Comte de Fürstenberg
et Landgrave de Baar
Egon III ✠ 1319
Conrad ✠ 1350
Egon IV ✠ 1385
Epouse : Varenne
de Neuchâtel
Conrad ✠ 1422
Comte de Fribourg
et de Neuchâtel
Jean
Comte de Fribourg
et de Neuchâtel
✠ 1457
sine prole
Sa descendance
subsiste de nos jours
en deux lignes
principales :
celle des Princes
et celle des Langraves
de Fürstenberg
Archives héraldiques suisses.



MAISON DE FRIBOURG



Fig. 2.

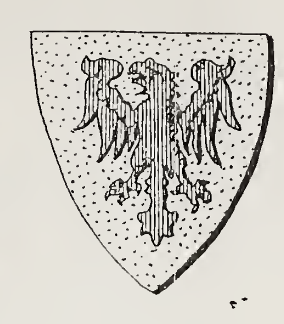


Fig. 1.

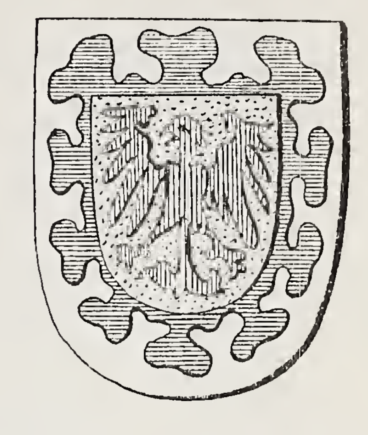


Fig. 3.

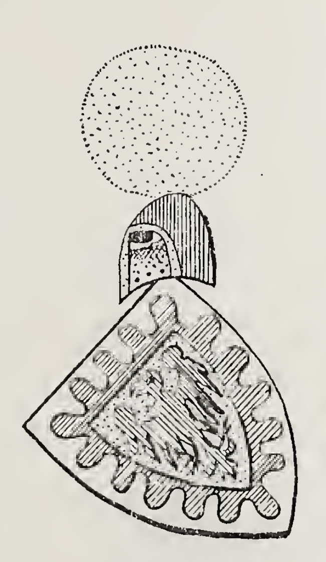


Fig. 5.



Fig. 4.



Fig. 6.

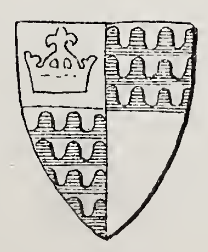


Fig. 7.



Fig. 9.

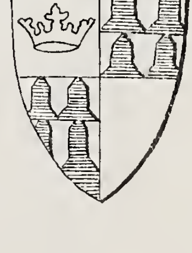


Fig. 8.

M Jean Grellet

bantes attribué un écu de gueules au léopard lionné d'or et c'est d'une armoirie semblable qu'est ornée la statue de Berthold V de Zähringen à Berne. L'étude des sceaux a cependant fait arriver les héraldistes à la conclusion que du moins les derniers Zähringen et notamment Berthold V portaient un aigle. Il existe aussi de bonnes raisons, savamment développées par Bader et par Hohenlohe, et sur lesquelles nous nè reviendrons pas ici, pour admettre qu'il s'agit d'un aigle de *gueules* en champ d'*or* (fig. 1).

Ceci établi, la partie essentielle de l'armoirie des comtes de Fribourg s'explique d'elle-même. C'est purement et simplement celle de la Maison de Zähringen.

Quant à la bordure, nous devons dire que l'opinion reproduite d'après le père Ménestrier dans le n° 23 des *Archives*, est erronée comme il n'est pas difficile de le démontrer, car non seulement aucun comte de Fribourg ou de Fürstenberg n'épousa une Blumeneck, mais cette famille de ministraux subsista encore plusieurs siècles après la première apparition des armes du comte de Fribourg.

Mais examinons d'abord cette bordure nébulée ou ondée. Si l'on ne jugeait que d'après des dessins des XVIme et XVIIme siècles auxquels nous empruntons les figures 2 et 3, on pourrait être tenté de croire qu'il s'agit bien de nuages, mais en remontant un peu plus haut, par exemple à l'armorial manuscrit dit de « Donaueschingen » qui est du milieu du XIVme siècle et d'après lequel nous reproduisons la figure 4, nous trouvons la forme nuagée de la bordure beaucoup moins prononcée, et elle l'est moins encore dans l'armoirie des Fürstenberg, telles que les donne au XIVme siècle le *Wappenrolle de Zurich* (fig. 5). — En comparant ce dernier dessin avec la partie inférieure des armes des comtes d'Urach (fig. 6), on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'analogie.

Le prince Hohenlohe est en effet arrivé à la conclusion qu'il faut chercher ici l'origine de la bordure des armes des Fribourg qui seraient ainsi une heureuse combinaison monogrammatique d'une partie du blason paternel avec l'armoirie maternelle d'Egon II. Plus tard, on eut accolé ou équartelé les deux écussons, mais précisément à cette époque une réunion des principaux éléments de deux armoiries différentes pour n'en faire qu'une seule n'est pas chose rare. Les comtes de Fribourg et de Furstenberg ont donc voulu adopter les armes des ducs de Zähringen auxquels ils succédaient, en les brisant d'une bordure rappelant leur origine.

Les comtes d'Urach ne portaient pas de nuages dans leurs armes qui se blasonnent ainsi : coupé au premier d'or à un lion passant de gueules, au second de *vair* à la fasce de gueules. Il s'agit ici en effet d'une forme primitive de vair, ce que l'on peut constater par exemple en comparant deux armoiries de la famille Cronenberg, l'une (fig. 7), d'après un sceau de 1257, l'autre (fig. 8), d'après un tombeau de 1372,

qui font voir les modifications survenues dans la manière de rendre cette fourrure.

Il serait donc peut-être plus correct de blasonner la bordure des Fribourg comme étant de *vair*, mais comme ce terme pourrait donner lieu à une fausse interprétation et faire dessiner la bordure avec la forme moderne du vair (figure 9), ce qui en altérerait le caractère, il n'y a pas d'inconvénients à maintenir la désignation usitée jusqu'ici de « bordure nébulée », pourvu qu'il soit sous-entendu qu'il ne s'agit pas en réalité de nuages, mais d'un genre spécial de vair.

Nous devons encore dire deux mots du bec et des pattes de l'aigle. Primitivement leurs émaux ne semblent pas avoir été fixés. Bien que le *Wappenrolle de Zurich* donne le bec de gueules et les pattes d'azur, on les trouve plus ordinairement teintés de gueules comme dans l'armorial de Donaueschingen, remontant à 1430 environ (v. figure 4), et c'est seulement à partir de la fin du XVme siècle, c'est-à-dire après l'extinction de la branche de Fribourg, que l'azur prévalut tant pour les pattes que pour le bec et fut définitivement adopté jusqu'à nos jours.

L'origine du cimier des comtes de Fribourg est inconnue. Il se compose d'une boule de fourrure (figure 5 et dans le numéro de mars 1887 figure 24), erronément appelée quelquefois « boule de neige ». Il pourrait être celui des anciens comtes d'Urach, bien que la tradition leur ait attribué le cor de chasse de gueules guiché et virolé d'or, porté par les comtes du Württemberg à la suite, dit-on, de leur entrée en possession des terres d'Urach. Mais ce pourrait bien être là une simple tradition sans fondement car les preuves font entièrement défaut et il serait plutôt permis de penser que le cor de chasse est le cimier primitif et logique de l'armoirie aux ramures de cerfs des Württemberg, tandis qu'une boule de fourrure accompagnerait tout aussi naturellement un écusson portant du vair (donc aussi une fourrure), comme celui d'Urach. Mais ce sont là des questions que nous ne faisons que soulever sans les résoudre.

JEAN GRELLET.

EX-LIBRIS

POUR faire suite à la collection d'Ex-libris commencée il y a quelque temps, nous donnons aujourd'hui une eau-forte représentant les armoiries de concession de la famille de Chambrier. La remarquable plaque en cuivre qui a permis cette reproduction est déposée au Musée d'histoire de la ville de Neuchâtel et grâce à l'obligeance de son conservateur, nous avons pu faire



L'Art héraldique

à l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1889

PAR

M. RAYMOND RICHEBÉ

ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE

Supplément spécial des numéros 35-36 des ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES, dirigées par M. MAURICE TRIPET, à Neuchâtel.

L'Exposition qui va fermer, n'aura pas encore, il faut bien le reconnaître, marqué en France le réveil du goût pour le blason, goût autrefois si répandu. Au point de vue spécial de l'art héraldique, elle est fort pauvre en souvenirs rétrospectifs et ne renferme que fort peu d'œuvres modernes vraiment dignes de remarque. Nous croyons cependant rendre service aux lecteurs des *Archives héraldiques suisses* en leur signalant ce qui, au cours de nos visites, nous a paru de nature à intéresser des héraldistes.

Au Trocadéro, où se trouvent exposées un grand nombre d'œuvres d'art antérieures à la Révolution, nous n'avons remarqué que deux vitrines garnies d'objets armoriés. L'une contient une petite réunion de sceaux-matrices, du XIIme au XVme siècle, appartenant à M. Hoffmann; l'autre renferme la remarquable collection de M. Eugène Vial, que son propriétaire destine au Musée de Cluny et qui se compose de cachets en or, argent ou fer, de breloques, statuettes ou étuis en métaux précieux, le tout gravé aux armoiries de diverses familles françaises.

Au palais des Arts Libéraux, nous avons admiré deux beaux vitraux suisses, appartenant à M. E. Fabert. Le premier a pour motif principal un écusson « d'azur au chevron alésé d'or, soutenu d'un croissant et accompagné en chef de deux étoiles à six rais, le tout du même ». L'écu est supporté à dextre par un homme vêtu d'un ample pourpoint à manches bouffantes et à sénestre par une femme couronnée de fleurs, en longue robe blanche bordée d'or. Ces armoiries sont placées sur un socle grisâtre, où est inscrite la date de 1543, et abritées sous une double arcature en plein-cintre reposant sur des colonnes bleu et or à base et à chapiteaux de couleur pourpre. La partie supérieure du vitrail est occupée par deux petites scènes allégoriques, faisant allusion à la Réforme.

La seconde verrière est aux armes du canton de Zurich. On a donné comme support à l'écusson un lion d'or, coiffé d'un casque de même, avec lambrequins d'argent et d'azur à dextre, d'or et de sable à sénestre, et tenant de la patte gauche une bannière aux armes de l'écu, brisées



d'un fusil d'acier, emmanché d'or et posé en barre. Le casque du lion est couronné d'or et sommé d'une aigle d'Empire; à la bannière est ajoutée une flamme au blason de la Confédération helvétique. Un riche encadrement architectural environne le tout. Il se compose de deux couples de piliers supportant une arcade en plein-cintre. Dans le haut, on voit deux personnages s'exerçant à tirer à la cible.

Notons encore une curieuse plaque de faïence italienne du XVIme siècle aux armes de la corporation des marchands de Pérouse et ce sera tout pour la partie ancienne.

Venons-en maintenant à l'examen des travaux héraldiques modernes. Nous ne parlerons pas, bien entendu, des innombrables armoiries qui se trouvent représentées avec plus ou moins d'exactitude sur les murailles des bâtiments et les poteaux des allées couvertes. Cela n'est point de l'art, mais de l'industrie.

C'est au premier étage du palais des Arts Libéraux qu'il faut chercher les trop rares spécimens du talent des héraldistes français contemporains.

M. Demengeot a exposé deux peintures à l'aquarelle gouachée, l'une dans le style de la Renaissance allemande, l'autre dans le genre moderne. Celle-ci, qui représente le blason des Etats-Unis d'Amérique, nous a beaucoup moins plu que la première.

M. G. Huot, graveur, a envoyé une aquarelle fort originale comme composition. Au centre d'une colonnade antique se voit l'écusson de la ville de Bordeaux, dans un cartouche vieil or. Plus bas, sur un piédestal en marbre rouge, reposent les armes des sous-préfectures de la Gironde. Dans le fond, des mâts de navire et des arbres de haute futaie rappellent le port et les Quinconces, orgueil du chef-lieu de ce département.

Un artiste dont le nom rappelle celui d'un des maîtres de la science héraldique, M. Noël Bouton, a eu l'idée d'exécuter le blason du souverain futur du grand-duché de Luxembourg, le duc de Nassau. L'écusson est d'un bon style, mais les supports et le manteau ne nous ont pas complètement satisfait.

C'est à un peintre déjà fort connu à Paris, bien qu'il n'y soit fixé que depuis peu de temps, M. J. van Driesten, lauréat de la Société héraldique de France, qu'appartient, sans contestation possible, la palme du pacifique tournoi dont nous donnons le compte-rendu. Cet artiste, qui a su s'approprier à un degré étonnant le faire des maîtres d'autrefois, est en outre le premier qui, à notre connaissance, ait employé pour rehausser l'éclat de ses compositions l'argent et l'or en haut relief à l'instar des manuscrits du moyen-âge. On nous permettra de reproduire ici ce que nous disions de ses envois, en juillet dernier, dans le sixième numéro de l'*Enlumineur*, journal consacré à l'étude et à la propagation de l'art du miniaturiste (1).

(1) L'*Enlumineur*, revue illustrée in-4°, avec planches hors texte, paraît tous les mois à Paris-Auteuil, 4, rue La Fontaine, sous la direction de M. J. van Driesten.

« Nous avons hâte d'arriver à la remarquable exposition de la maison Demarest du Palais-Royal. Elle comprend trois œuvres de premier ordre, dues au pinceau laborieux et fécond de notre sympathique directeur, M. J. van Driesten. On peut dire qu'avec ces spécimens de son beau talent s'inaugure un art tout nouveau, dans lequel les finesses les plus exquises de la miniature sont unies aux effets de la grande peinture, et appropriées aux dimensions de celle-ci. Celui des tableaux de M. van Driesten qui attire le plus le regard est, sans contredit, son grand blason de l'Empire d'Autriche. Impossible de traverser la galerie sans être frappé par cette composition magistrale, qui renferme les quartiers des armes de la monarchie austro-hongroise, réunis en un même écusson sur la poitrine d'une aigle éployée, au bec largement ouvert et aux serres vigoureuses. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer, des nimbes d'or massif, gravés au burin, qui environnent les deux têtes de l'oiseau impérial, ou de la façon dont ses ailes semblent se détacher du vélin, ou encore de la réalité avec laquelle sont traités les perles et les joyaux de la couronne. A voir le brillant des fonds d'or et d'argent, on est tenté de penser aux icones russes, dans lesquelles le métal s'unit à la peinture (1).

A côté de ce chef-d'œuvre héraldique, brillent d'un éclat plus tempéré les armes de Notre Saint Père le Pape, exécutées dans le style du XVIIme siècle. Sur un cartouche d'or mat repose l'écusson des Pecci, sommé de la tiare et accompagné des clefs passées en sautoir. Aux côtés de l'écu, se tiennent deux anges vêtus de longues robes damassées et portant chacun une croix patriarcale. A droite et à gauche s'estompent comme dans le lointain des silhouettes du château Saint-Ange et du dôme de Saint-Pierre. Le tout est environné d'une gloire en ors de diverses couleurs, dont la variété forme un fond très harmonieux. Enfin, sur un nuage soutenant l'ensemble, reposent les croix des ordres pontificaux, reproduites d'après les modèles officiels.

La troisième peinture, qui n'est pas la moins remarquable, est une grisaille exécutée dans le style du XVIme siècle sur champ d'or mat. Elle représente un écusson à l'aigle éployée, surmonté de trois casques avec cimiers et lambrequins et encadré de gracieux rinceaux se détachant sur un fond bronzé. »

M. van Driesten est encore l'auteur d'un grand tableau allégorique, sur vélin, exposé dans la vitrine de Stern, le graveur bien connu du passage des Panoramas. Cette œuvre, qui n'était pas signée d'une façon apparente, a valu à l'exposant la médaille d'or. On peut y trouver peut-être un peu à redire au point de vue archéologique, par suite du programme imposé à l'artiste, mais on doit reconnaître que l'exécution matérielle en est irréprochable. Voici la description que nous en avons donnée dans le recueil cité plus haut :

(1) Ces armoiries, qui ne comprennent pas moins de soixante-deux quartiers différents, ont été exécutées avec la plus scrupuleuse exactitude, d'après la description qu'en donne E. von Schmidt dans son excellent ouvrage : *Die Wappen der regierenden Fürsten und Staaten* (Francfort-sur-le-Mein, 1869, in-8o).

« Cette miniature-tableau est destinée à perpétuer le souvenir de l'alliance qui a uni les maisons de Bragance et d'Orléans. Au centre de la composition sont représentées les armes des deux familles, soutenues à dextre par le dragon du Portugal, à sénestre par l'ange du blason royal de France. Elles sont timbrées d'un casque d'or sommé d'une couronne ducale d'où s'échappe le dragon qui forme le cimier. Ces armoiries se détachent sur un fond de vieille tapisserie et sont abritées sous un dais architectural. Dans l'encadrement, dont le champ est d'or mat, se trouvent groupés en quatre miniatures divers événements de l'histoire du Portugal : en haut, la bataille d'Ourique ; à gauche, Emmanuel II le Fortuné, recevant les représentants des diverses parties de son vaste empire ; à droite, une scène de la Révolution de 1640 ; en bas, le baptême du prince de Beïra, dans un médaillon entouré de ses huit quartiers ».

Voilà, en somme, tout ce que nous avions à signaler à la bienveillante attention des lecteurs des *Archives.* Citons cependant encore, avant de terminer, trois belles publications héraldiques que nous avons examinées avec intérêt : l'*Armorial de Savoie,* du comte de Foras ; *Die Familie Grebel,* par C. Keller-Escher, belle généalogie illustrée, sortant des presses de la maison J. Huber, de Frauenfeld ; enfin, un vrai tour de force typographique exécuté par la maison Chamerot, de Paris : les douze grands tableaux d'alliances de la famille de Tulle de Villefranche, imprimés en deux couleurs, avec armoiries enluminées à la main.

Il ne nous reste plus à exprimer qu'un souhait : c'est que la prochaine Exposition nous donne lieu de publier un compte-rendu plus fourni et plus étendu que celui-ci.

Raymond Richebé,

Lic.-jur.

(Ancien élève de l'Ecole des Chartes).







imprimer ce cuivre; entré au Musée dans des circonstances assez curieuses, ce dernier n'a pu être classé parmi les œuvres de nos graveurs; le nom de son auteur, malgré toutes les recherches, est resté inconnu. — Ce n'est pas ici le lieu de décrire ces riches armes qui à elles seules feront l'objet d'une prochaine étude (1).

ART HÉRALDIQUE SUISSE

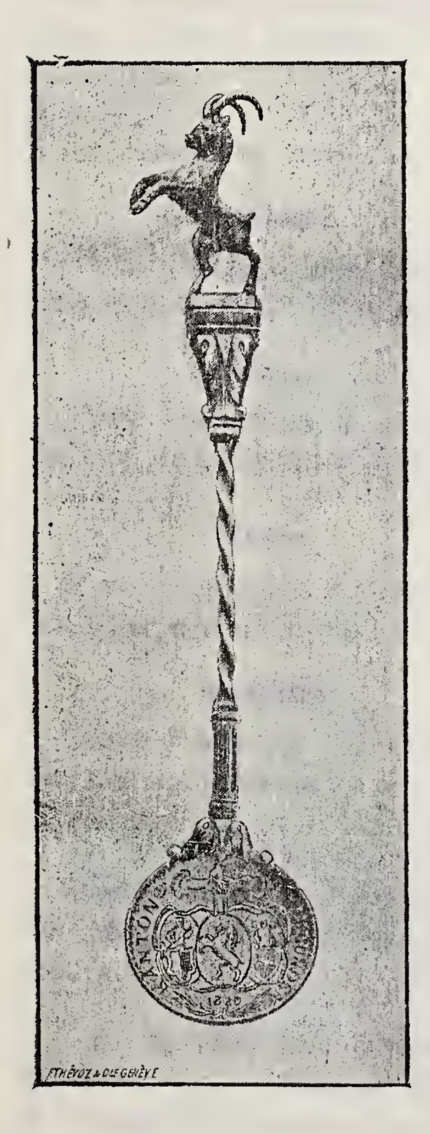


Fig. 359.

Les armoiries suisses sont l'objet de nombreux motifs de sculpture, de gravure ou de ciselage, pour ne parler que de ceux-là; dans presque toutes les villes suisses — les vieilles — on rencontre les armes cantonales ou celles de la ville avec leurs supports, représentées sous mille formes différentes.

Un orfèvre suisse a eu l'heureuse idée d'appliquer ces motifs héraldiques à différentes pièces de bijouterie et d'orfèvrerie : broches, bracelets, épingles, etc. Aujourd'hui nous donnons la reproduction d'une cuillère armoriée; un batz des Grisons et le bouquetin de Coire font les frais de l'ornementation, simple et gracieuse tout à la fois. Genève, avec son aigle impériale, Neuchâtel, son aigle de la ville, Bâle, son basilic, Berne, son ours traditionnel et bien d'autres cantons font partie de cette collection originale qui sans aucun doute intéressera vivement nos lecteurs; M. Jobin, bijoutier, à Neuchâtel, a bien voulu nous autoriser à faire clicher notre dessin; c'est chez lui que les amateurs pourront admirer ce nouveau produit de notre industrie nationale suisse.

LA RÉDACTION.

---

(1) La lettre P qui figure en tête de ces lignes est la réduction d'une majuscule dessinée par le Commissaire-greffier Thomasset, au XVIme siècle, dans les régistres judiciaires de Gorgier. D'autres lettres ornées paraîtront dans le courant de l'an prochain (fig. 358).



Notes sur les Armoiries de la Béroche

(Voir la planche hors texte, dont les dessins correspondent aux figures 360 à 364).

D'après M. Fritz Chabloz, la commune de Saint-Aubin aurait emprunté la *rose* qui figure dans ses armes à la ville d'Estavayer (dont elle était combourgeoise de temps immémorial), lorsque, avec les autres communes de la Béroche : Gorgier, Sauges, Montalchez et Fresens, elle conclut un traité de combourgeoisie avec Berne en 1561. Avant cette époque, les communes bérochales eurent, toujours d'après M. Chabloz, d'autres armoiries. Voici leur description et celle des armes actuelles :

Anciennes armoiries.

Saint-Aubin.

Parti d'argent et de gueules à un putois de sable, placé de fasce.

Sauges.

Parti d'argent et de gueules à un loup de sable, posé de fasce.

Gorgier.

Parti de gueules et d'argent à un bélier cornu de sable.

Montalchez.

Coupé d'argent et de gueules à une chèvre de sable.

Fresens.

Coupé de gueules et d'argent à une guêpe d'or et d'argent (au naturel).

Armoiries actuelles.

Saint-Aubin-Sauges.

Parti au premier : parti d'argent et de gueules à la rose de l'un à l'autre, qui est Saint-Aubin ; au second : parti d'argent à trois fasces de gueules et de gueules, à la rose de l'un à l'autre.

(Depuis la nouvelle loi sur les communes, Saint-Aubin et Sauges ne forment qu'une seule commune).

Gorgier.

Parti de gueules et d'argent à la rose de l'un à l'autre.

Montalchez.

Coupé d'argent et de gueules à la rose de l'un à l'autre.

Fresens.

Coupé de gueules et d'argent à la rose de l'un à l'autre.

La Béroche, qui comprend les cinq communes ci-dessus, possède des armes qui généralisent les armoiries actuelles : écartelé de gueules et d'argent à la rose de l'un à l'autre, posée en cœur.

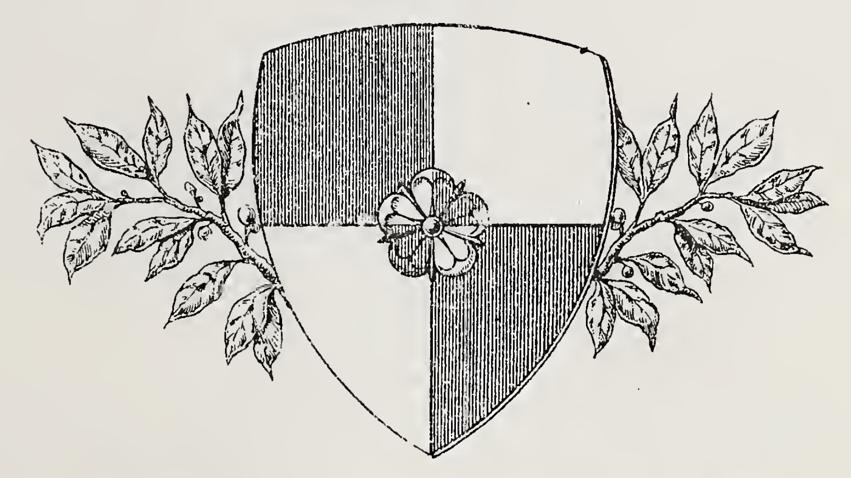
Les champs des armoiries sont restés les mêmes, sauf pour Sauges ; mais partout la *rose d'Estavayer* a pris la place des différents *attributs* antérieurs au XVIme siècle.

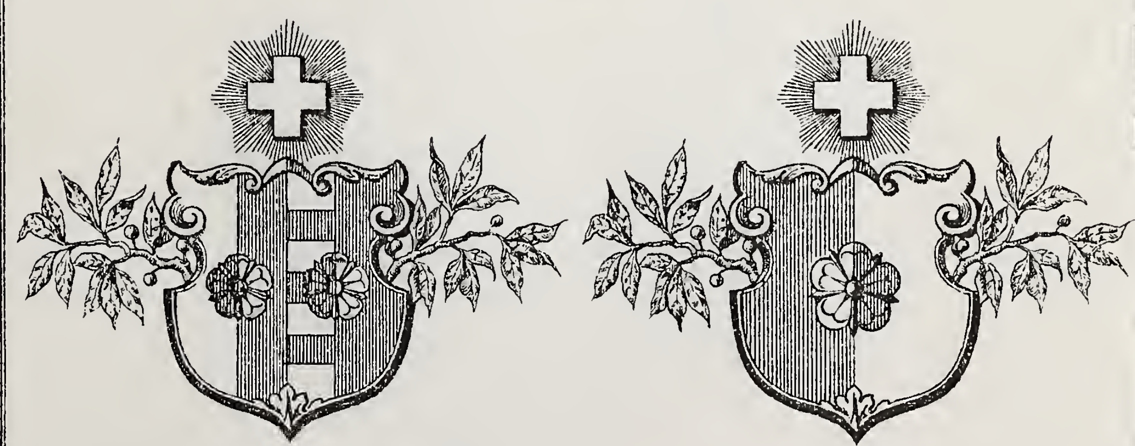
M. T.



FRESENS MONTALCHER

LA BÉROCHE





S^T AUBIN-SAUGES GORGIER



BIBLIOGRAPHIE

Archiv für Bracteatenkunde herausgegeben von Rudof v. Höfken, Wien 1889.



Fig. 365.

N ne connaît généralement pas assez chez nous les publications des cantons allemands ou celles de nos pays voisins; dans ces dernières, surtout dans les Revues historiques, on s'occupe fréquemment de la Suisse et c'est spécialement à ce dernier titre que nous tenons à signaler à nos lecteurs une revue pleine d'intérêt : les *Archives pour l'étude des Bractéates.* Nous n'empiétons pas sur le domaine de la numismatique en parlant de ce périodique si intéressant, mais nous sommes heureux de constater une fois de plus encore que le blason est non seulement un précieux auxiliaire des sciences historiques en général, mais aussi des branches plus spéciales de l'histoire : telle la numismatique, et dans le cas particulier, les Bractéates; ces dernières sont des monnaies du moyen-âge, sans date et frappées d'un seul côté; nous en donnons un dessin en tête de ces lignes : Ein Lüneburger Bracteat Ottos des Kindes. Les figures des archives en question sont toutes très bien faites; parfois un sceau vient éclaircir le texte; ainsi celui-ci :



Fig. 366.

La légende le désigne : Siegel der Mechtild von Baiern, Gemalin Ottos des Strengen. — On reconnaît en effet parfaitement les armes fuselées de Bavière. Nombreuses sont les études déjà parues; les



Archives formeront une véritable bibliothèque pour les spécialistes ; ce qui nous a plu entre autres, c'est l'article consacré aux bractéates de Saint-Gall ; tout dans cette Revue la recommande aux historiens et nous ne doutons pas qu'elle ne soit bien accueillie en Suisse.

La Rédaction.

A nos Lecteurs

Les *Archives* arrivent au terme de leur troisième année d'existence; nous ne devons pas laisser ignorer que leurs débuts furent très pénibles : mais secondés par de vaillants collaborateurs, qui ont mis tout leur patriotisme à la réalisation de notre but, nous sommes entrés au port sans naufrage ; nous ne pouvons mieux faire que de leur adresser nos plus vifs remerciements ; à vous aussi, fidèles abonnés, nos sentiments de reconnaissance ; daignez continuer à nous témoigner votre précieux appui ; il sera le sûr garant de la réussite des *Archives héraldiques* en 1890. La mine si riche de nos archives suisses est inépuisable et nous ferons tous nos efforts pour en tirer le meilleur parti, celui qui profite à tous, celui qui instruit, qui développe, celui surtout qui nous rattache tous les jours davantage à notre chère patrie.

Maurice Tripet.





Die

VORMUNDSCHAFT

über

Anna von Kiburg

(1262-1273)

von

G. ULRICH STUTZ

(Separatabdruck aus den *Archives héraldiques et sigillographiques* von M. Tripet in Neuenburg. — 1889.)



Beitræge zur Kenntnis der Heraldik und Sphragistik der deutschen Schweiz.

III.

DIE ERBEN DER KIBURGER KLEINODE

B. *Der Lindenblätterbusch.*

In unserm letzten Aufsatz haben wir zu beweisen gesucht, dass von den beiden Kiburger Kleinoden das eine, der Pfauenstutz, von dem Hause Habsburg-Oesterreich weitergeführt wurde. Betrachten wir nun das Schicksal des andern, des Lindenblätterbusches. Diesem war allerdings nicht eine so lange und ruhmvolle Laufbahn mehr beschieden, wie seinem Genossen; nur noch einmal, auf dem Siegel Gottfrieds von Habsburg-Laufenburg, das wir als Beilage zu dieser Arbeit abbilden, finden wir es wieder. Wie Graf Gottfried dazu kam, dasselbe anzunehmen, und was für eine Bedeutung die Annahme desselben durch diesen Grafen hat, möchten wir unsern Lesern in den folgenden Zeilen auseinandersetzen.

Im Jahre 1262 (zwischen dem 7. Nov. und dem 28. Dez.) starb

Hartmann der Jüngere (1), Graf von Kiburg. Er war der Sohn Werners, welcher auf dem Kreuzzuge Friedrichs II. im Jahre 1228 zu Accon den Tod gefunden hatte, und der Adelheid (2) von Lothringen, welche in zweiter Ehe einen Edeln aus der Champagne, Walter von Vignory, heiratete (3). Für Werners minderjährigen Sohn, Hartmann, und die Tochter Clementa, welche sich später mit dem Grafen Rudolf von Werdenberg verheiratete, führte der Bruder Werners, Hartmann, jetzt der Aeltere genannt, die Vormundschaft. Derselbe war in kinderloser Ehe vermählt mit Margareta, der Tochter des Grafen Thomas und der Schwester des bekannten Grafen Peter von Savoyen, der sich, dank seinem Herrschertalent und seinem Glücke, in der Westschweiz eine solche Macht gründete, dass er den Namen eines kleinen Karls des Grossen erhielt. Seine Schwester scheint ihren Gemahl, Graf Hartmann, besonders in dessen spätern Lebensjahren, ganz in ihrer Gewalt gehabt zu haben. Diesen Einfluss benützte sie, um sich für ihren Witwenstand, und indirekt auch ihrem Hause Savoyen, einen grossen Teil des kiburgischen Gutes zuzuhalten. 1230 (4) erhielt sie zu den, durch Vertrag von 1218 ihr zugesicherten Besitzungen in den burgundischen Gegenden viele Güter im alemannischen Gebiete als Morgengabe. Weitere kamen am 28. Mai 1241 und am 2. Juni (5) desselben Jahres dazu. Anlässlich der Güterteilung der beiden Hartmanne wurden die Rechte, welche Margareta an Besitzungen westlich von Reuss und Aare hatte, auf solche im Osten dieser Flüsse übertragen (6). Hartmann der Jüngere musste bei allen diesen Verfügungen eidlich versprechen, Margareta im Besitze dieser geschenkten Güter zu schützen bei Androhung von Acht und Bann. Allein Hartmann der Aeltere gieng noch weiter. Er musste befürchten, dass seine Neffen, Hartmann der Jüngere und Rudolf von Habsburg, besonders aber der erstere, den er am 24. März 1257 zum Haupterben einsetzte (7), nach seinem Tode doch die Witwe Margareta in ihrem Besitze stören würden, um so mehr als ein grosser Teil desselben Eigen der Gräfin war und also an Savoyen fallen sollte. Deshalb liess er den Schultheissen, den Rat und die Bürger seiner Stadt Freiburg im Uechtland schwören, dem jüngern Grafen den Gehorsam zu kündigen, falls er sich der Besitzungen seiner Muhme bemächtige (8). Zu dem gleichen Zwecke gab er sogar all sein Eigen an die Kirche von Strassburg auf, und nahm es von dieser wieder zu Lehen, wogegen der Bischof sich verpflichtete, die Gräfin bei allem dem zu schützen, was Hartmann ihr bisher gegeben, und was er ihr noch geben werde (9). Ja 1260 wurde sie sogar von Bischof Walter von

(1) Gewöhnlich wird als Todestag Hartmanns der 3. September 1263 angegeben nach dem jetzt vermissten Necrologium von Wettingen (vgl. Fontes Rerum Bernensium, II, S. 579, N. 543), allein schon in einer Urkunde seiner Gemahlin vom 28 Dez. 1262 wird der Graf als gestorben erwähnt (vgl. ebendaselbst II, S. 565, N. 527.)

(2) Nach andern auch Bertha. In den Urkenden scheinen beide Namen vorzukommen.

(3) Vgl. Kopp; Geschichte der eidgenössischen Bünde, II 2, S. 8.

(4) Vgl. die Urkunde bei Wurstenberger « Peter von Savoyen », IV, S. 32, N. 75.

(5) Vgl. die Urkunden ebendaselbst, IV, S. 72, N. 140 und Fontes Rerum Bernensium II, S. 221-223 N. 212 u. 213.

(6) Es geschah dies auf dem grossen Tage zu Sur bei Aarau am 9. Juli 1241; vgl. die Urkunden bei Wurstenberger l. c. IV, S. 74-80, N. 143 und Fontes Rerum Bernensium II, S. 224-229, N. 214.

(7) Vgl. Kopp, Urkunden II, S. 95 ff. und Bünde II 2, S. 269, A. 1 u. 270, A. 1.

(8) Vgl. die undatierte Urkunde bei Wurstenberger a. a. O. IV, S. 81, N. 143 b. und Fontes R. B. II, S. 229, N. 215.

(9) Vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 597 ff. und Archiv für Schweizer Geschichte V, 294 ff.

Geroldseck geradezu damit belehnt (1). Dieses Vorgehen, sowie der Umstand, dass Margareta sich aus eigenen Mitteln immer mehr Eigen in den östlichen Gegenden erwarb (2), musste den voraussichtlichen Erben Hartmanns des Aeltern allerdings sehr unangenehm sein. Es ist daher gewiss begreiflich, wenn wir im Jahre 1259 Oheim und Neffen in offener Fehde sehen, über deren Verlauf wir allerdings nicht viel mehr wissen, als dass der Abt von St. Gallen und der Bischof von Konstanz Hartmanns des Aeltern Verbündete waren und sich auch ihrerseits zum Schutze Margareten's verpflichteten (3).

Alle diese Vorsichtsmassregeln wurden, soweit sie wenigtens gegen den jüngern Hartmann getroffen waren, durch dessen Tod im Jahre 1262 unnütz. Nächster Verwandter und Erbe des ältern Grafen war jetzt sein Neffe Rudolf von Habsburg, der, weil um einen Grad näher verwandt als die Nachkommen des jüngern Hartmann, nach deutschem Rechte die letztern von der Erbfolge ausschloss. Er wusste sich mit seinem Oheim in ein besseres Verhältnis zu setzen, namentlich dadurch, dass er denselben gegen die aufrührerischen Winterthurer unterstützte, wofür ihm der Graf bei seinen Lebzeiten alle seine Lehen von geistlichen und weltlichen Herren, die St. Gallischen nur ausgenommen, abtrat (4); die Reichslehen aber, nämlich die Landgrafschaft im Thurgau, das Thal Glarus (5), die Reichsvogtei um Zürich herum u. a. gab er dem König Richard auf, damit derselbe damit seine Gemahlin Margareta belehne. Bald darauf starb er am 27. November 1264 (6).

Sofort trat Rudolf sein Erbe an, nicht gewillt, irgend einen Teil davon an Savoyen kommen zu lassen. Der Umstand, dass König Richard zu der Zeit, als Hartmann seine Reichslehen zu Gunsten Margaretens aufgab, gefangen war (7) und erst nach des Grafen Tod wieder frei wurde, sicherte Rudolf die Nachfolge in dieselben. Die tatsächliche Aufhebung des Lehensverhältnisses zu Strassburg hatte er schon vorher erreicht durch eine siegreich geführte Fehde gegen den Bischof (8). Jetzt bemächtigte er sich, nicht durch solche Bande wie sein verstorbener Vetter, Hartmann der Jüngere, gehindert, des Witwengutes der Gräfin Margareta (9). Von ganz besonderer Wichtigkeit jedoch war für ihn das Schicksal der Besitzungen Hartmanns des Jüngern. Denn wenn sie in savoyische Hände fielen, so war nicht nur eine Verbindung zwischen Savoyen und den Gütern Margaretens hergestellt, sondern auch Rudolf von seiner Stadt Freiburg abgeschnitten. Schon vor dem Tode Hartmanns des Aeltern richtete Rudolf daher seine Aufmerksamkeit auf die Vormundschaft über die Witwe und die Nachkommen Hartmanns des Jüngern, welche unter diesen Umständen

(1) Vgl. Kopp, Bünde II 2, S. 272 u. A. 9.

(2) Vgl. Kopp, Bünde II 2, S. 270.

(3) Vgl. Kopp, Urkunden II, S. 97 und Bünde II 2, S. 271. Es geschah am 29. Juni 1259, vgl. auch von Wattenwyl von Diessbach, Geschichte der Stadt und Landschaft Bern I, S. 86.

(4) Vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 228 ff. und II 2, 273 ff.

(5) Wohl nur die Vogtei vgl. Kopp II 2, 274, A. 3, u. Wurstenberger a. a. O, S. 40, A. 29, sowie Fontes R. B. II, S. 611, N. 564.

(6) Anno MCCLXIIII, V° kalendas Decembris obiit comes Hartmannus senior de Kiburgh, de quo habemus V mansus. Necrologium von Wettingen.

(7) Vgl. Kopp, Bünde II 2, S. 274 und Wurstenberger a. a. O. III, S. 36.

(8) Vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 607 ff. besonders S. 627.

(9) Vgl. Gottfried von Ensmingen bei Böhmer, Fontes II, 114, und das Chronicon Colmar, ebendaselbst II, 45.

eine grosse Bedeutung gewann, und mit welcher wir uns nun näher zu beschäftigen haben (1).

Hartmann der Jüngere war zweimal verheiratet, zuerst mit Anna von Rapperswil, welche 1253 starb. Ein Sohn, Werner, den sie geboren hatte, lebte nur kurze Zeit. In zweiter Ehe hatte Hartmann Elisabeth, die Tochter des Pfalzgrafen Hugo von Burgund und dessen Gemahlin Alix von Meran geheiratet. Aus dieser Ehe entsprang ein, bald nach seiner Geburt wieder verstorbener Sohn (2) und eine Tochter Anna, welche ungefähr 1256 geboren sein mag. Als nun der Graf 1262 in Folge eines Schlaganfalls plötzlich starb (3), übernahm sofort die Witwe die Verwaltung seiner Lande und die Vormundschaft über Anna, wozu sie nach burgundischem Recht, das jetzt noch in Bern gilt, vollkommen berechtigt war (4). Ihr erster Akt war der Verkauf einiger Güter zu Rapperswil (5), Dieterswil u. s. f. um 140 Mark Silbers an die Abtei Frienisberg, um damit die zahlreichen und drängenden Gläubiger ihres verstorbenen Gemahls zu befriedigen (6). Zur Unterstützung bei der Verwaltung hatte sie aus kiburgischen Ministerialen, welche ihr den Treueid leisten mussten, einige als Vormundschaftsrat zugezogen. Als solche procuratores illustris domine Elisabeth, comitisse junioris de Kiburg et Anne infantisse sue filie, per Burgundiam constituti erscheinen in der Bestätigungsurkunde (7) des erwähnten Verkaufs Berchtold von Rüti, Domherr zu Basel, sein Bruder Werner und Heinrich von Oenz (8). Die Gräfin, welche auf ihr Leibgedingsrecht an den betreffenden Gütern verzichtet, erklärt ausdrücklich, niemals einen Vormund annehmen oder der Wahl eines solchen beistimmen zu wollen, es wäre denn, dass derselbe zuvor diesen Verkauf bestätigt hätte. Am 29. Dezember desselben Jahres sodann bestätigte sie einen Vergleich, welchen Graf Hartmann am 15. Dezember 1253 mit den Deutschbrüdern geschlossen hatte (9), am 9. Oktober aber die Rechte und Freiheiten ihrer Stadt Thun (10); am 7. Januar 1264 genehmigte sie einen Verkauf, welchen ihr Ministeriale, Albert von Rormoos, mit dem Kloster Frienisberg abgeschlossen hatte (11); am 12. März gab sie den Thunern ein Stadtrecht (12), und um dieselbe Zeit scheint sie auch den Burgdorfern ihre Rechte und Freiheiten bestätigt und vermehrt zu haben (13). Ebenso gab

(1) Vgl. darüber die trefflichen Darstellungen bei Kopp, Bünde II 2, S. 20-31, bei Wurstenberger a. a. O. S. 48 ff. und besonders auch von Wattenwyl von Diessbach a. a. O. I, S. 90 ff.

(2) Urkunde von 7. Februar 1265. Vgl. Fontes R. B. II, S. 623, N. 578. Die Gräfin sagt darin Hartmann habe ihr den Kirchensatz von Thun geschenkt ut idem jus Interlacensi ecclesie conferremus in puram elemosinam et nostrorum remedium peccatorum et ob heredis nostri quem tunc peperimus vitam similiter temporalem, und diese Absicht des Grafen wolle sie nun verwirklichen.

(3) Urkunde vom 19. Juni 1271. Fontes II, S. 797, N. 726. Cum propter celerem et inopinabilem vocationem illius, coram quo omnes stabimus .... maritus noster.... sue saluti minime prospexerit, utpote cui sensuum officia sunt negata.

(4) Vgl. lex Burgundionum Tit. LXXXV 1, Fontes R. B. I, S. 126 und von Wattenwyl von Diessbach a. a. O. I, S. 90 und A. 96.

(5) Nicht Rapperswil am Zürichsee, sondern bei Schüpfen im Kanton Bern.

(6) Urkunde vom 28. Dezember 1262. Fontes R. B. II, S. 564, N. 527.

(7) Urkunde vom 28. Dezember 1262. Fontes R. B. II, S. 566, N. 528.

(8) Am 29. September 1263 nennt dagegen Elisabeth als ihre consiliarii ausser den genannten noch Conrad von Wediswile, Schultheiss zu Freiburg, H. von Ramstein, Conrad Senn von Münsingen, Ulrich von Steinibrunnen und Ulrich von Vilmeringen, vgl. Fontes R. B. II, S. 581, N. 546.

(9) Vgl. Fontes R. B. II, S. 581, N. 546 und S. 364, N. 339.

(10) Ebendaselbst II, S. 581, N. 547.

(11) Daselbst II, S. 589, N. 555.

(12) Daselbst II, S. 592, N. 557.

(13) Rudolf von Habsburg bestätigt am 1. April 1270 zwar den Bürgern von Burgdorf nur allgemein ihre privilegia, vgl. Fontes R. B. II, S. 740, N. 685, dagegen am 24. Februar 1273 ausdrücklich das privilegium a nobili domina Elisabeth juniore comitissa de Kiburc eis datum, vgl. Fontes R. B. III, S. 28, N. 33 und ebenso schon am 23. August 1267 Hugo von Werdenberg, vgl. Fontes R. B. II, S. 686, N. 626. Die Urkunde Elisabeths selbst ist verloren gegangen.

die Gräfin ihre Einwilligung, als Ritter Heinrich von Schüpfen und seine Gattin Ida am 24. Juni 1264 Güter zu Liess, genannt Sellant, und ein halbes Haus daselbst an Frienisberg abtraten (1).

Allein die Verwandten von kiburgischer Seite her sahen die Selbstverwaltung der Gräfin nicht gerne. Graf Hugo von Werdenberg, der Neffe des verstorbenen Hartmann, sein nächster Verwandter, und als solcher nach deutschem Rechte in erster Linie zur Vormundschaft berufen, säumte denn auch nicht, seine Rechte geltend zu machen. Diesen gegenüber musste Elisabeth natürlich zurücktreten, und so erscheint denn vom Januar 1263 an dieser als « rechter Vormund » (2) nicht nur über Anna, sondern auch über ihre Mutter (3).

Allein er scheint seine Rechte nicht sehr energisch gewahrt zu haben, da, wie wir schon sahen, noch in den folgenden Jahren die Gräfin selbständig auftritt. Dies hörte jedoch auf, als ein Anderer sich einzumischen begann, nämlich Graf Rudolf von Habsburg, wie wir schon am Schlusse unserer Einleitung andeuteten.

Kurze Zeit nach dem Tode des jüngern Grafen hatte Peter von Savoyen seinen Einfluss am englischen Hofe — spielte er doch in England eine nicht weniger wichtige Rolle als bei uns — dazu benutzt, den deutschen König Richard von Cornwallis zu veranlassen, ihm die erledigten Reichslehen des verstorbenen Hartmanns des Jüngern zu übertragen. Dies geschah denn auch am 17. Oktober 1263 zu Berkhamstead (4), u. z. war die Urkunde so allgemein abgefasst — sie nennt keines der Lehen mit Namen, — dass der König in einer zweiten, gleichzeitig ausgestellten, alle Rechte des ältern, noch lebenden Grafen Hartmann von der Belehnung ausnehmen musste (5). Wäre dieser Lehensakt zur Geltung gekommen, so hätte Peter im Gebiete der jetzigen Zentralschweiz eine ungeheure Macht erlangt, um so mehr, als bei der gewiss absichtlichen, unbestimmten Fassung der Urkunde wohl noch manches als kiburgisches Reichslehen beansprucht worden wäre, was kaum dazu gehörte. Dies musste Rudolf um jeden Preis zu verhindern suchen, und er wurde dabei durch sein Glück unterstützt.

Hartmann hatte nämlich seine Witwe in schwangerem Zustande

(1) Vgl. Fontes R. B. II, S. 611, N. 565.

(2) Es ist dies wohl der deutsche Ausdruck, welcher dem lateinischen « tutor legitimus » oder « tutor a lege datus » und ähnlichen zu Grunde liegt, durch welche Hugo in den Urkunden seine rechtliche Stellung als Vormund, besonders später gegenüber den andern Vormündern, bezeichnet. Diese erste, in Greifensee ausgestellte, Urkunde des Grafen ist ganz besonders wegen des Schlusses interessant. Während nämlich Elisabeth in ihrer Urkunde zu Gunsten des Verkaufs nur verzichtet omni actioni et juris auxilio, tam canonici quam civilis nobis vel nostris heredibus competenti, durch welche der Verkauf unwirksam gemacht werden konnte, fügt Hugo hinzu: renuncians pro me et dicta domicella ac heridibus nostris et successoribus Velliano senatusconsulto, in integrum restitutioni, consuetudini, edicto edito vel edendo, privilegio impetrato vel impetrando. Wir haben also hier die romischrechtlichen Institute des S. C. Vellejanum (Vellianum ist nur ein Schreibfehler, eine spätere Urkunde gibt das Wort richtig), und der in integrum restitutio, u. z. in der von einem schwäbischen Grafen ausgestellten Urkunde. Auch in einigen spätern Documenten, welche diese Vormundschaft betreffen, finden wir romisches Recht. So verzichtet Elisabeth am 7. Februar 1265 auf die ops Vellejani et Macedoniani, am 18. Februar 1267 omni constitutioni legum et canonum edite vel edende et precipue restitutioni in integrum et beneficio Vellejani et omnibus conditionibus, consetudinibus generalibus et privatis in favorem dotis vel donationibus matrimonialibus factis u. s. f., vgl. Fontes R. B. II, S. 623 und 676, N. 578 und 616; ebenso Hugo von Werdenberg und Rudolf von Habsburg im Jahre 1267 für sich und ihre Erben in integrum restitutioni, implorationi officii judicis, omni actioni, exceptioni, replicationi u. s. f. Fontes R. B. II, S. 688, N. 628. Ich muss jedoch auf die Erörterung dieser, für die Geschichte unseres und des römischen Rechts nicht uninteressanten Angaben hier verzichten und mir dieselbe für eine andere Gelegenheit vorbehalten.

(3) Allerdings ist dies nur in einer einzigen Urkunde (Fontes R. B. II, S. 688, N. 628), gesagt.... ratihabitione H. comitis de Werdenberg.... earum (sc. Elizabete relicte et Anne filie ejus) tutoris legitimi...., sonst heisst es immer nur tutor dominii oder Anne pupille. Vgl. unten S. 246, A. 5.

(4) Die Urkunde bei Wurstenberger, a. a. O. IV, S. 312, N. 627 und Fontes R. B. II, S. 582, N. 548.

(5) Die Urkunde ist verloren; eine Inhaltsangabe derselben gibt Pingeon Chron. Sabaud., fol. 378, darnach Wurstemberger IV, S. 313, N. 628 und Fontes R. B. II, S. 584, N. 549.

zurückgelassen (1). Durch diesen Umstand wurde der Belehnungsakt Richards, wenn nicht geradezu ungültig, so doch in seiner Wirkung suspendiert. Gebar nämlich Elisabeth einen Knaben, und blieb dieser am Leben, so giengen auf ihn ohne weiteres alle Reichslehen seines Vaters über.

Diesen Umstand machte sich Rudolf zu nutze. Er sicherte sich zuerst den Besitz der Vesten Grasburg und Laupen, welche Hartmann als Lehen vom Reiche gehabt hatte, indem er am 16. Januar 1264 mit Schultheiss, Rat und Burgern zu Freiburg in Uechtland einen Vertrag (2) schloss. Laut diesem wähltem die Freiburger den Grafen zu ihrem Schirmherren (defensor), vorbehalten die Rechte Annas von Kiburg und diejenigen des zu erwartenden Postumus sowie auch die Rechte und Freiheiten der Stadt. Ferner wurde bestimmt : Falls die Vesten Grasburg und Laupen in Rudolfs Gewalt kämen — was in zwei Fällen geschehen könne und solle, nämlich wenn das nachgeborne Kind ein Mädchen wäre, oder, falls es ein Knabe wäre, wenn dieser bald stürbe — dann sollten diese Burgen den Freiburgern offene Häuser sein, wogegen die letztern den Grafen in ihrem Besitz zu schützen hätten. Wenn aber Rudolf durch den Krieg oder ein Urteil, dem man nicht zuwiderhandeln dürfe, sie verlieren würde, so sollten die gegenseitigen Verpflichtungen aufhören. Schon hier tritt Rudolf, wenn auch nicht formell, so doch tatsächlich als Vormund der jüngern Herrschaft Kiburg auf; bald nachher scheint die Gräfin Witwe, zwar wahrscheinlich gezwungen, ihn zum «Landvogt der Herrschaft» gewählt zu haben (3). Rudolf berief sich nämlich darauf, dass der verstorbene Hartmann ihn für den Fall seines Todes ausdrücklich zum Vormund seiner Tochter ernannt habe (4). Das ist sicher, dass die kiburgischen Lande, welche eben in seiner Gewalt waren, ihn als Vormund anerkannten. Zum ersten Male erscheint er als solcher am 2. September 1264 in einer von Elisabeth zu Mellingen ausgestellten Urkunde (5), laut welcher dieselbe nebst ihrer Tochter Anna mit Zustimmung ihrer Ministerialen durch die Hand ihrer Vormünder, Rudolf von Habsburg und Hugo von Werdenberg, dem Kloster Wettingen einige Güter vergabt zum Seelenheil ihres « süssesten Gemahls ». Hugo blieb allerdings Vormund, stand er doch mit Graf Rudolf auch nachher noch auf bestem Fusse, und hatte er doch wohl nicht zum wenigsten auf dessen Antrieb hin die Vormundschaft übernommen, allein die Hauptperson war, wie man aus den Urkunden und dem Verlaufe der Vormundschaft sieht, doch Rudolf, welcher durch Besetzung des Schlosses und der Stadt Burgdorf im Jahre 1265 (6) die Gräfin Witwe und ihre Tochter noch mehr in

(1) Urkunde der Stadt Freiburg vom 16. Januar 1264 Anna.... domina nostra, quondam filia illustris domini nostri comitis Hartmanni junioris de Kiburgo, una cum prole nascitura ex ipso comite nostro domino descendente.... Fontes R. B. II, S. 590, N. 556.

(2) Vgl. Fontes R. B. II, S. 589 ff. N. 556.

(3) So sagt wenigstens ein Eintrag in dem Buche der Veste zu Baden. Vgl. Kopp, Bünde II, S. 740, N. 5 b. Die betreffende Urkunde ist leider nicht mehr vorhanden.

(4) Dies sagt er in einer Urkunde vom 29. September 1270 (Fontes R. B. II, S. 746, N. 692). wodurch er den Verkauf der Güter zu und um Rapperswil vom 28. Dezember 1262 gutheisst, freilich erst nach langem Zögern eo quod sine nostro consensu et auctoritate, videlicet tutoris dominii de Kiburch et prefate Anne filie avunculi nostri, ab ipso patre constituti, fuerit facta.

(5) Staatsarchiv Aarau (Wettingen N. 1, Qq.) Vgl. das Regest in Argovia XIV, S. 99 und Kopp Bünde II 1, 461. Da ich den Wortlaut der Urkunde nicht kenne, kann ich nicht entscheiden ob die beiden wirklich auch Vormünder der Elisabeth genannt werden, vgl, oben S. 245, A. 3 und Kopp Bünde II 1, S. 461, A. 9, S. 245, A. 3, Kopp Bünde II 1, S. 461, A. 9.

(6) Annales Colmariensis bei Böhmer, Fontes II 4 und Fontes R. B. II, S. 634, N. 590. Castrum et castellum Buredorf quidam ex civibus tradiderunt comiti de Habspurch.

Abhängigkeit von sich gebracht hatte. Dadurch war nun aber zweierlei gewonnen. Einerseits war dem Grafen Peter nach dem baldigen Tode des nachgebornen Kindes (1) der Elisabeth die Nachfolge in die Reichslehen des jüngern Hauses Kiburg unmöglich gemacht, so dass die Belehnung desselben durch König Richard tatsächlich ohne Folgen blieb; anderseits war dadurch verhindert, dass Peter durch die Gräfin Witwe Elisabeth (2), die ja eine Burgunderin war, irgend welchen Einfluss auf die Verwaltung der Grafschaft und insbesondere auf die künftige Vermählung der kiburgischen Erbtocher ausüben konnte.

Unterdessen wurde der Krieg zwischen Kiburg und Savoyen mit wechselndem Glücke geführt. Zuerst war Rudolf im Vorteil; im Oktober 1265 stand er mit seinen Truppen in Freiburg (3); im folgenden Jahre aber wandte sich das Glück. Der Graf von Habsburg wurde, wahrscheinlich infolge einer Niederlage seiner Truppen bei Chillon, über die Aare zurückgedrängt. Da aber beide Gegner noch in andere Fehden verwickelt waren, kam es am 8. September 1267 zu einem Vergleich, (4) wonach Margareta ihr Eigentum und ihre Lehen von Konstanz und St. Gallen zurückerhielt, und Rudolf sich verpflichtete, ihr jährlich 250 Mark Silbers auszuzahlen, wofür ihr die Einkünfte der Burgen und Herrschaften Baden, Mörsburg und Mosburg, sowie diejenigen der Grafschaft Kiburg in der Umgegend jener Herrschaften und Winterthurs angewiesen wurden. Das Eigen sollte die Gräfin durch Testament oder ab intestato vererben dürfen, während das Eigentum an allem übrigen Rudolf blieb; zudem verpflichtete sich Margareta, den Grafen von jenen Burgen aus nicht zu schädigen, wogegen derselbe sie zu schützen versprach (5).

Inzwischen waren die Verhältnisse der jungen Herrschaft Kiburg gleich geblieben. Elisabeth besiegelt einige Urkunden (6) im Jahre 1264 im Namen derselben; am 7. Februar 1265 schenkt sie der Propstei Interlaken den ihr zugehörigen Teil des Kirchensatzes zu Thun (7). Daneben handeln die Vormünder Hugo und Rudolf, teils gemeinschaftlich, teils einzeln (8).

Im Jahre 1267 jedoch tritt in den Vormundschafts-Verhältnissen eine Aenderung ein, da von nun an neben den bisherigen Vormündern,

(1) Es ist dies zwar nicht ausdrücklich bezeugt, aber man hört nichts mehr von ihm. Die Worte « ob heredis nostri quem tunc peperimus vitam similiter temporalem » der Urkunde vom 7. Februar 1265, die man gewöhnlich dafür angeführt, können, wenn man den ganzen Satz berückrichtigt, nur auf ein, bei Lebzeiten Hartmanns verstorbenes Söhnlein bezogen werden, vgl. oben S. 244, A. 2.

(2) Dieselbe zog sich übrigens bald nach diesen Ereignissen nach Freiburg im Uechtland zurück (etwa von 1270 an, wo Rudolf am 29. September wohl in ihrer Gegenwart urkundet, sicher seit 1271, vgl. die Urkunde vom 19. Juni 1271, Fontes R. B. II, S. 797, N. 726; am 18. Februar 1267 dagegen erscheint sie noch in Burgdorf.)

(3) Vgl. die Episode mit dem päpstlichen Abgesandten Abt Wiffard von Abondance. Fontes R. B. II, S. 632, N. 588.

(4) Zu Löwenberg bei Murten, vgl. die Urkunde bei Wurstenberger a. a. O. IV, S. 414, N. 739 und Fontes R. B. II, S. 689, N. 629.

(5) Dabei verzichten der Graf und die Gräfin per juramentum in hoc facto ex certa scientia, auf die actio und die exceptio doli metus und in factum und aufomne auxilium et beneficium tam juris canonici quam civilis.

(6) So eine der Brüder Reich (Divites) von Solothurn vom 2. Oktober 1264 und eine des Abbas Cellae S. Petri de Monte in nigra silva. und den Gebrüdern von Stein vom Jahre 1264; vgl. Solothurner Wochenblatt 1825, S. 537, u. 1826, S. 340.

(7) Die Urkunde in den Fontes R. B. II, S. 623, N. 578.

(8) Gemeinschaftlich gestatten sie 1266 dem Kloster St. Urban alles anzunehmen, was ihm der Ministeriale von Kiburg, Berchtold von Kalnach, und dessen Frau, Anna, geschenkt haben, vgl. Fontes R. B. II, S. 654, N. 607; Hugo von Werdenberg allein bestätigt in demselben Jahre diese Schenkungen noch besonders, vgl. Hergott. Geneal. diplom. a. gentis Habsb. II, p. 397. Beide zusammen hinwiederum genehmigen am 16. März 1266 einen Vertrag zwischen dem Leutpriester Berchtold von Säckingen, Chorherrn zu Beromünster, und dem Ritter Ulrich von Roggliswiler, vgl. Solothurner Wochenblatt 1831, S. 154.

Graf Hugo von Werdenberg und Graf Rudolf von Habsburg, ein dritter, nämlich Rudolfs Vetter, Graf Gottfried von Habsburg-Laufenburg, erscheint. Schon am 25. Januar 1267 (1) verkaufen die Grafen Rudolf, Gottfried und Eberhard (2) von Habsburg im Namen der jüngern Herrschaft Kiburg wegen der grossen Schuldenlast derselben Aecker bei Aarau an die Bürger der Stadt um den Preis von 58 Mark Silbers. Am 18. Februar desselben Jahres sodann verzichtet die Gräfin Witwe auf ihr Leibgedingsrecht an Gütern zu Hembronn, welche die Grafen Rudolf von Habsburg, Hugo von Werdenberg und die Brüder Gottfried und Eberhard im Namen ihrer Tochter Anna dem Kloster Wettingen verkauft haben (3). Gottfried und Eberhard von Habsburg-Laufenburg erscheinen also hier als mitbeteiligt an den Vormundschafts-Angelegenheiten; doch kommt der Letztere im weitern dabei nicht mehr vor; nur Gottfried wird Vormund. Vorerst scheint freilich noch Unsicherheit und Unordnung in den Vormundschafts-Verhältnissen geherrscht zu haben; erklären doch die Brüder Heinrich und Ulrich von Oenz sowie Ulrich von Vilmeringen und Walter von Aarwangen am 3. Juni 1267 bei Anlass eines Gütertausches zwischen dem letztgenannten und dem Kloster Fraubrunnen, sie wollen von ihrer Herrin Anna die Bestätigung des Vertrags einholen, sobald die Verhältnisse der Herrschaft Kiburg so abgeklärt und geordnet seien, dass Geschäfte, welche durch die Hände der Herrschaft gehen, rechtsbeständig seien (4). Wirklich treten Rudolf und Hugo auch jetzt noch, bald gemeinsam, bald einzeln, als Vormünder auf (5); besonders der Erstere schaltet und waltet mit dem jungkiburgischen Gute, wie wenn es sein Eigenthum wäre. Erst 1271 scheinen sich die Verhältnisse abgeklärt zu haben, in welchem Jahre Gottfried neben den beiden andern regelmässig als Vormund auftritt (6). Besonders ist dies der Fall in einer auf Gottfrieds Stammsitz zu Laufenburg ausgestellten Urkunde vom 27. April 1271 (7), welche wir hier abdrucken müssen (8), da wir uns etwas eingehender damit zu beschäftigen haben:

(1) Vgl. die Urkunde in den Fontes R. B. II, S. 675, N. 615. Die Grafen garantieren den Bürgern den Kauf bis zur Volljährigkeit Annens und verpflichten sich, wenn dieselbe eingetreten sei, die Bestätigung der Gräfin zu erwirken. Sollte diese aber vorher sterben, so versprechen die Grafen, die gànze Hinterlassenschaft derselben mit Beschlag zu belegen, bis die Erben den Verkauf anerkannt haben.

(2) Er war der jüngere Bruder Gottfrieds.

(3) Vgl. die Urkunde Fontes R. B. II, S. 676, N. 616, die Bestätigung des Verkaufs im März und am 28. August 1267 geschieht allerdings nur durch die Grafen Hugo und Rudolf. Vgl. Fontes R. B. II, S. 688, N. 628.

(4) Cum primum Dominium ita erit expeditum seu ordinatum, quod ea quæ per manus Dominii fient, robur habebunt firmitatis. Urkunde im Solothurner Wochenblatt 1827, S. 399.

(5) Beide zusammen bestätigen am 11. September 1267 den Verkauf von Gütern an die Abtei Frienisberg durch die inzwischen verstorbene Frau Gertrud von Balmegg, vgl. Fontes R. B. II, S. 691, N. 630; Graf Hugo allein bestätigt als Vormund am 23. August 1267 die Rechte von Burgdorf, Fontes R. B. II, S 686, N. 626, an demselben Tage genehmigt er den Akt, wodurch Ritter Heinrich von Schüpfen seinem Tochtermann Hermann von Matstetten seine Kiburger Lehen vermacht, Fontes R. B. II, S. 687, N. 627; im März 1269 willigt er in eine Schenkung desselben Ritters an das Kloster Frienisberg ein, Fontes R. B. II, S. 720, N. 665. Graf Rudolf allein bestätigt am 7. April 1270 die Rechte von Burgdorf und handelt mehrmals in offenbar kiburgischen Angelegenheiten ohne Kiburgs nur zu gedenken, vgl. Kopp, Büude II 2, S. 26 und 27 und die Urkunden vom 1. Dezember 1268, vom 20. Januar 1271 und vom 1. März desselben Jahres in Kopp, Urkunden I, S. 18 und Solothurner Wochenblatt 1828, S. 379 und 1831, S. 468.

(6) Noch am 20. Februar dieses Jahres verpflichten sich Rudolf und Mechtild von Schüpfen und ihre Kinder nur, die Bestätigung eines Verkaufs an die Abtei Frienisberg einzuholen von Rudolf von Habsburg, Hugo von Werdenberg, Elisabeth von Kiburg und später auch von Anna. Vgl. die Urkunden Fontes R. B. II, S. 764 u. 765, N. 710 u. 711.

(7) Die Urkunde befindet sich jetzt im Staatsarchiv Zürich, früher war sie auf der Veste Baden, vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 741, N. 8.

(8) Andere, abgesehen von einigen Ungenauigkeiten, richtige Abdrücke bei Kopp, Urkunden I, 19-21 und darnach Fontes R. B. II, S. 778, N. 719.

Wir graue Rvodolf von Habsburch und von Kiburch (1), der langraue in Elsaze, vnd wir graue Gotfrit von Habsburch, vnd wir graue Hug von Werdenberch kundeñ (2) allen dien, die disen brief sehent older (3) horent, das wir drie bi dem eide, so wir ein andren gesworn han, div lehen, div in der iungen herschaft von Kiburch sint, vnd von dem riche dar ruerent (4) older (3) von dem Herzogendůme von Swaben, als bruoder teilen mit ein andren suln. Vnd swas lehen die diensman von Kiburch hant, div von dem riche dar ruerent (4), div sol ich graue Rvodolf vor us han. — So kunden wir ovh (5), ob (6) das geschehe, das die junchvrowe (7) von Kiburch ein elichen man (8) geneme (9), das wir dise (10) gemeilich und gétrulich, ane alle geverde (11), ein andren helfen das guot von Kiburch ze behanne (12), unz (13) unser jelicheme sin schade werde ab getan (14) von der junchvrowen older (3) von ir man older von ir erben. Und beschehe das, das unser,-eine sturbe, so suln die zvene (15) older eine, ob die zvene sturben, des andren kinden und erben der selbun helfe gebunden sin. — Und beschihet das, das div junchvrowe stirbet, so suln wir alle drie gemeinlich und getrulich vmb die rehten erben werben (16) mit einr ander rate (17), wie uns das guot belibe. Und were das, das unser eine older zvene villichte (18) umb die herschaft an die erben nicht werben (19) wolten, so mag es unser eine (20) tuon, ob die zvene dar umb nicht werben wollten, older die zvene mit gemeinem rate, ob der eine enwolte; und sweler (21) unser drier aller meist schaden (22) het, die herschaft an sic (23) ze gewinnene, der sol ovch mit der ander wissende (24) der herschaft guot vor us nemen nah sime schaden, als er dar vmbe hat gehebt. Und swas (25) schaden vnser ielicher het older noch gewinnet (26), das suln wir gemeinliche unser jeklichem abe tuon (27) nah (28) sime schaden, mit guoten truwen (29) vnd ane var (30). — So kunden wir ovch, das wir dien husern (31) und dieñ amten (32), die ze der herschaft horent, von der herschaft gelte (33) so vil schiken, als sie bedurfen, das div huser wol bewart (34) sin. Und swas dar vber in der herschaft wirdet nuzes (35), das suln wir under uns teilen in driv (36); und sol vnser jelicher, swas im ze nuze wirdet, ab sime schaden slan (37). — So kunden wir ovch: ist das (38) diu jungvrowe von Kiburch stirbet, das die diensmann, di ze der iungen herschaft von Kiburch horent, suln min grauen Rvodolfs vor us sin. — Diser vorder (39) dinge volleiste (40) gegen ein andren mit ganzen truwen han wir gesworn uf (41) dien heiligen; also swer (42) es breche, das der si meineide, rechtlos, elos, eron und seildon ane (43). Und sint unser drier ingesigel an disen brief gehenket (44) ze urkunde (45) unsers willen. Dirre (46) brief wart gegeben ze Lofenberch, da es ovh geschah (47) nach gottes geburte tusench (48) zvei hvndert

(1) Wegen der Erbschaft Hartmanns des Aeltern.

(2) Machen bekannt. (3) Oder. (4) Herrühren. (5) Auch. (6) Wenn. (7) Nämlich Anna domicella. (8) Ehemann. (9) Nehmen würde, der ganze Ausdruck = sich verheiraten. (10) Nämlich die vorhergenannten Grafen. (11) Sine dolo, ohne Arglist. (12) Behalten. (13) Bis. (14) Ersetzt werde. (15) zwei. (16) Vgl. die Uebersetzung dieses Ausdrucks in der folgenden Erklärung der Urkunde. (17) Communi consilio. (18) Vielleicht. (19) Dieser Ausdruck ist mit (16) gleichbedeutend. (20) Einer von uns allein. (21) Wer immer von uns dreien. (22) Schaden, in dem mittelhochdeutschen Worte liegt auch der Begriff: Auslagen. (23) Sich. (24) Wissen und Einwilligung. (25) Was auch. (26) Gewinnt, erlangt, hier: erleidet. (27) Ersetzen, beseitigen. (28) Im Verhältniss zu. (29) Treue, Absicht. (30) Sine dolo ohne Arglist. (31) Burgen. (32) Aemtern, Herrschaften. (33) Geld. (34) Bewahrt. (35) Welcher Vorteil daraus der Herrschaft erwächst. (36) In drei Teile. (37) Von seinem Schaden abrechnen. (38) Geschieht das, dass. (39) Vorhergenannten. (40) Gegenseitige, pflichtgemässe Erfüllung. (41) Bei; man legt dabei die Hand auf das Heiligtum. (42) Wer immer. (43) Der sei meineidig, rechtlos des Schutzes der Gesetze beraubt, ohne Ehre und Glückseligkeit. (44) Erhalten ist nur das Siegel Rudolfs und dasjenige Gottfrieds, vgl. unsere Abbildung. (45) Zum Zeugnis. (46) Dieser. (47) Wo der Vertrag auch geschlossen wurde. (48) Tausend.

sibenzech iar, dar na in dem ersten iare, an dem vierden tage vor ingendem (1) meien.

Die Erklärung (2) dieser Urkunde ist sehr schwierig (3). Der Anfang zwar ist klar; die Bestimmungen sind nämlich folgende :

1. Die Grafen beschliessen, die Lehen, welche Hartmann der Jüngere vom Reiche und vom Herzogtum Schwaben besessen habe, zu gleichen Teilen unter sich zu verteilen, immerhin so, dass Rudolf diejenigen, welche von Kiburg wieder an Ministerialen weiter verliehen worden seien, voraus haben solle. Wir haben früher schon erwähnt, dass Peter von Savoyen sich dieselben im Jahre 1263 vom König Richard hatte verleihen lassen, dass aber die Belehnung unwirksam blieb. Auch Rudolf von Habsburg hatte versucht, diese erledigten Lehen zu erhalten. Als nämlich Konrad II., König von Jerusalem und Sicilien, Herzog von Schwaben (4), für seinen Zug nach Italien Anhänger suchte, versprach er am 11. Januar 1267 zu Engen dem Grafen Rudolf, dass er ihm die Lehen Hartmanns des Jüngern verleihen wolle, sobald er, Konrad, zum römischen König erwählt sei. Durch das tragische Ende dieses letzten Hohenstaufen auf dem Schafote zu Neapel (5) wurden nicht nur diese Aussichten zu nichte, sondern auch die Lehen vom Herzogtum Schwaben, das von nun an unbesetzt blieb, herrenlos. Es ist daher gar nicht verwunderlich, wenn die drei Grafen in dieser könig- und herzoglosen Zeit kurzweg die Teilung der Lehen beschliessen, waren sie doch von kiburgischer Seite her die nächsten Verwandten des verstorbenen Hartmann (6). Dass Rudolf ein Vorrecht erhielt, erklärt sich daraus, dass er eben alles in seiner Gewalt hatte.

2. Ebenso klar ist die folgende Bestimmung, dass im Falle einer Verheiratung Annas die drei Vormünder das Mündelgut nicht herausgeben wollen, bis sie von der Gräfin, ihrem Gemahl oder ihren Erben für die Vormundschafts-Auslagen entschädigt seien. Es entsprach dies auch dem positiven Rechte.

3. Schwierigkeiten bereitet jedoch die Erklärung dieser dritten Bestimmung. Falls nämlich Anna als Jungfrau stürbe (der ganze Zusammenhang lässt nur diese Erklärung zu, welche auch mit dem Wortlaute vollkommen übereinstimmt), so verpflichten sich die drei Grafen, gegenüber ihren « rechten Erben » einhellig so aufzutreten, dass das Gut ihnen, den Grafen, bleibe. Wolle der eine oder der andere aber die Herrschaft den « rechten Erben » gegenüber nicht behaupten, so sollen es die andern tun. Bei der Teilung des behaupteten Gutes sodann soll jeder für das, was er im gemeinsamen Interesse aufgewendet hat, vorher entschädigt werden (7). Es fragt sich nun, wer diese « rechten Erben » sind, welche, falls die Jungfrau stirbt, offenbar durch diese Bestimmung mit Anwendung von mehr oder weniger Gewalt

(1) Vor beginnendem Mai, ante Kalendas maji.

(2) Zur Erleichterung derselben habe ich in dem Abdruck die verschiedenen Abschnitte durch Linien von einander getrennt, die sich im Original nicht finden.

(3) Kopp, Bünde II 1, S. 593 u. 594 u. II 2, S. 30 umschreibt die Urkunde nur, von Wattenwyl von Diessbach a. a. O. I, S. 114, gedenkt ihrer nur in ganz allgemeinen Ausdrücken.

(4) Bekannt in der Geschichte unter dem Namen Konradin.

(5) Am 29. Oktober 1268, vgl. die Zusammenstellung der Berichte in den Fontes R. B. II, S. 712, N. 653.

(6) Mit Bezug auf Hugo und Rudolf ist das schon früher gezeigt worden, mit Bezug auf Gottfried folgt der Nachweis unten.

(7) Diese, übrigens natürliche und billige Bestimmung war natürlich wieder für Rudolf vorteilhaft, da er eben die grössten Aufwendungen gemacht hat und machen musste.

ihres Rechtes beraubt werden sollen. Von Kiburger Seite konnte ausser den drei Grafen als Erbe niemand in Frage kommen; gegen einen derselben selbst kann aber dieser Vertrag doch nicht gerichtet sein. Es bleibt also nichts übrig als anzunehmen, die Bestimmung gehe gegen die Witwe Elisabeth und ihre Verwandten. Eine Beraubung dieser wäre zwar nicht rechtlich, wohl aber politisch deswegen gerechtfertigt gewesen, weil Elisabeths Mutter Alix seit 1267 in zweiter Ehe mit Philipp von Savoyen verheiratet war (1), der damals gegen Rudolf Krieg führte (2). Dann würde durch die Bestimmung zu verhindern gesucht, dass irgend welche kiburgische Güter durch Elisabeth an deren Mutter und so indirekt in die Gewalt Savoyens kämen, falls Anna stürbe. Sonderbar ist allerdings, dass in diesem Falle die mütterlichen Verwandten Annas als « rechte Erben » der Herrschaft Kiburg bezeichnet würden (3). Es ist doch wohl anzunehmen, dass bei dem allfälligen Tode Annas das ursprünglich kiburgische Gut an die väterlichen, das zugebrachte aber an die mütterlichen Verwandten zurückgefallen wäre (4). Allein er ist doch nicht ausgeschlossen, dass nicht mit dem allgemeinen Ausdruck das « guot von Kiburch » auch Bestandteile des kiburgischen Grundbesitzes (um diesen handelt es sich natürtich allein) bezeichnet werden sollen, in welche allerdings Elisabeth und ihre Verwandten als « rechte Erben » eintreten konnten. Bei der Verheiratung Elisabeths hatten nämlich ihre Eltern mit Hartmann dem Jüngern 1254 einen Vertrag geschlossen, welchem zufolge sie Hartmann 1000 Mark Silbers und das Schloss sowie die Herrschaft Lenzburg nebst allen Gütern in den Bistümern Konstanz und Chur gegeben hatten, welche von Pfalzgraf Otto von Burgund, dem Sohne Friedrich Barbarossas an das Haus Meran gekommen waren (5). Würde die Gräfin kinderlos sterben, so sollte die Hälfte der Gelder und der Besitzungen an Hartmann, die andere aber an Elisabeths Eltern und ihre Erben fallen. Hartmann dagegen gab seiner Gemahlin als Heimsteuer (donatio propter nuptias seu dotalitium) die Burgen und Herrschaften Burgdorf, Oltingen, Landshut und Utzenstorf und als Morgengabe den Hof (Herzogen-) Buchsee. Auf Grund dieses Vertrages allerdings konnte man wohl die Verwandten der Elisabeth als « rechte Erben » wenigtens eines Teils des kiburgischen Grundbesitzes bezeichnen. Namentlich Lenzburg, das für die Grafen, besonders für Rudolf, sehr wervoll war, wollten aber diese nicht in savoyische Hände kommen lassen. Dass nun dafür der allgemeine Ausdruck « die herschaft » oder « das guot von Kiburch » gebraucht wird, ist wohl beabsichtigt, um durch Vermengung mit dem, was den Kiburger Erben von Rechts wegen gehörte, das Unrecht mit Bezug auf den übrigen Teil etwas zu verdecken (6).

(1) Vgl. dazu unsere Stammtafel, welche für die Erklärung dieses Vertrages so auf das Jahr 1271 reduziert ist, dass die damals nicht mehr lebenden Familienglieder mit × bezeichnet sind. Dieselben sind übrigens nur soweit angefuhrt, als sie für diese Arbeit in Betracht kommen.

(2) Vgl. darüber von Wattenwyl von Diessbach, a. a. O. I, S. 113 u. 114 und A. 180.

(3) « Rechte Erben » wohl = heredes legitimi wie « rechter Vormund » = tutor legitimus.

(4) Oder wäre etwa in diesem Falle der Grundsatz von Tit. LIII, De heredisatibus filiorum, qui post patris obitum matre superstite intestati moriuntur der lex Burgundionum zur Anwendung gekommen, wo bestimmt ist, dass, wenn nach des Vaters Tode auch der Sohn oder die Söhne sterben, die überlebende Mutter, si tamen puella defuerit, das ganze Vermögen mit den Verwandten des Mannes so teilen soll, dass sie die Hälfte erhält? Die Voraussetzungen wenigstens wären, falls Anna stürbe, alle vorhanden, vgl. Fontes R. B. I, S. 116 u. 117.

(5) Die Urkunde in den Fontes R. B. II, S. 373, N. 346, vgl. auch ebendaselbst S. 396, N. 373 und unsere Stammtafel.

(6) Uebrigens mag schon hier bemerkt werden, dass diese dritte Bestimmung gar nicht praktisch wurde, weil Anna sich verheiratete.

4. Die Grafen verpflichten sich (wohl wegen des Kriegs gegen Heinrich von Neuenburg, Bischof von Basel, und gegen Philipp von Savoyen) die Vesten und Herrschaften des Hauses in Stand zu halten. Was einem der Contrahenten an Vorteil aus denselben erwachsen könnte, das solle der Betreffende bei Berechnung der Auslagen abziehen.

5. Schliesslich wird noch bestimmt, dass, falls die Bestimmung 3 zur Ausführung komme, die kiburgischen Ministerialen (also nicht nur diejenigen, welche von Kiburg Reichslehen zu Lehen tragen und nach Bestimmung 1 schon jetzt Rudolf zufielen) bei einer Teilung an Rudolf zum Voraus fallen sollten (1).

Durch diesen Vertrag wäre allerdings Hugo von Werdenbergs ausschliessliches Erbrecht beeinträchtigt worden, musste er doch nicht nur mit zwei andern teilen, sondern Rudolf noch obendrein das beste lassen. Allein man bedenke, dass Hugo wahrscheinlich bei dem allfälligen Tode Annas gar nichts bekommen hätte, wenn Rudolf nicht so energisch eingeschritten wäre. Ohne dies wäre nämlich ohne Zweifel das meiste an Savoyen gekommen. Als aber Rudolf einmal durch Aufwand grosser Mittel die Herrschaft in seine Gewalt gebracht hatte, musste Hugo schliesslich zufrieden sein, wenn er etwas bekam. Zudem war ja nicht zu erwarten, dass überhaupt eine Erbteilung eintreten werde, war doch Anna dem mannbaren Alter nahe (2). In der Tat dauert auch das gute Verhältniss zwischen den drei Vormündern, besonders aber Hugo und Rudolf fort. Zunächst erscheinen sie noch einmal zusammen in einer Angelegenheit betreffend den Kirchensatz zu Thun. Elisabeth bat nämlich am 19. Juni 1271 ihre avunculi Rudolf, Graf von Habsburg, und Hugo, hier Graf von Montfort genannt (3), sowie ihren consanguineus Gottfried von Habsburg, ihre Schenkung vom. 7. Februar 1265 (4) zu bestätigen (5). Diese leisteten am 8. Juli der Bitte ihrer matertera seu neptis Folge (6), nachdem sie am 6. Juli die Urkunde mitunterzeichnet und mitbesiegelt hatten, durch welche auch Anna ihre Rechte an dem genannten Kirchensatze demselben Kloster schenkte (7). Um diese Schenkung vollständig zu machen verzichtete am 25. Juni 1272 auch Conrad von Wediswile, auf alle seine Rechte daran (8). In dieser Urkunde wird m. W. zum letzten Mal der drei Grafen als tutores sive curatores Anne gedacht. Gottfried nämlich war am 29. September 1271 gestorben, die Vormundschaft der beiden andern aber nahm durch die im Jahre 1273 erfolgte, aber längst, jeden-

(1) Die Fassung des Regests in den Fontes R. B. II, S. 778 ist also unrichtig. Vielmehr sollte es etwa folgendermassen heissen: Die Grafen Rudolf von Habsburg, Hugo von Werdenberg und Gottfried von Habsburg teilen die Lehen der jüngern Herrschaft Kiburg, welche vom Reiche und dem Herzogtum Schwaben stammen, verständigen sich über die Geltendmachung ihrer Ansprüche aus der Vormundschaft, falls Anna sich verheiraten, über die Teilung ihres Nachlasses, falls sie sterben würde, und endlich über den Unterhalt ihrer Burgen und Herrschaften.

(2) Am 6. Juli 1271 urkundet sie zum ersten Male allein, wenn auch noch als pupilla. Sie war damals etwa 15 Jahre alt.

(3) Ebenso in dem Vertrag von Löwenberg vom 8. September 1267. Vgl. Wurstenberger, a. a. O. IV, S. 416.

(4) Vgl. oben, S. 244, A. 2 und S. 247, A. 7.

(5) Die Urkunde Fontes R. B. II, S. 797, N. 726.

(6) Die Urkunde Fontes R. B. III, S. 1, N. 1.

(7) Die Urkunde Fontes R. B. II, S. 800, N. 729. Die Bestätigung des Bischofs Eberhard von Konstanz, welcher die Einkünfte des Kirchensatzes dazu bestimmte, dass den Augustinerinnen in Interlaken, wie den dortigen Chorherren Weissbrod gegeben werde, erfolgte am 1. Februar 1272. Fontes R. B. III, S. 11, N. 13. Diese Schenkung wurde vom König Rudolf am Tage nach seiner Krönung nochmals gutgeheissen. Vgl. die Urkunden Fontes R. B. III, S. 68 und 341, N. 65 und 357.

(8) Die Urkunde Fontes R. B. III, S. 19, N. 20.

falls schon vor dem Vertrag vom 27. April 1271, geplante Verheiratung Annas mit Graf Eberhard von Habsburg-Laufenburg ein Ende (1). Von jetzt an war dieser natürlich Vogt (advocatus) seiner Gemahlin (2). Nun trat auch die Bestimmung 2 des Vertrags vom 27. April 1271 in Kraft. Hugo freilich, der übrigens weder in finanzieller noch anderer Hinsicht bedeutende Aufwendungen gemacht hatte, scheint nichts bekommen zu haben (3), ebenso wenig Rudolf, der minderjährige Sohn Gottfrieds. Graf Rudolf dagegen liess sich von Anna Lenzburg, Villmergen, Sur, Aarau, Mellingen, Zug, Arth, Sursee, Castellen, sowie den Hof zu Rinach, und von ihrem Gemahl Eberhard nebst Willisau und Sempach, Schwyz sowie Land und Leute zu Stanz und Buochs als Entschädigung abtreten, alles zusammen zu einem Schatzungswerte von 14,000 Mark Silbers (4).

Wir haben bis jetzt einfach die tatsächliche Entwicklung der Vormundschaft verfolgt, wobei allerdings die Frage über die Stellung und Berechtigung Hugos von Werdenberg und Rudolfs von Habsburg zu derselben mit beantwortet werden musste. Jetzt haben wir noch zu untersuchen, wie Gottfried dazu kam, in die Vormundschaft einzutreten. Diese Frage ist bis jetzt, obschon viel behandelt, noch unentschieden geblieben, während die übrige Vormundschafts-Geschichte durch die trefflichen Arbeiten Kopps, Wurstenbergers und von Wattenwyls von Diessbach ziemlich klargestellt ist.

Schon Füssli hat in seinem Versuch einer diplomatischen Geschichte der Freyherren von Regensberg (5) eine Erklärung zu geben versucht. In einer bekannten Urkunde von 1254 (6) nennt Hartmann der Aeltere von Kiburg Lütold den Aeltern von Regensberg, den Vater Lütolds und Ulrichs, seinen beate memorie nepos. Füssli übersetzt nepos mit Neffe und nimmt an, Lütolds Mutter sei eine Schwester Hartmanns des Aeltern gewesen. Da nun Gottfried und Eberhard von Habsburg durch ihre Muttter Gertrud von Regensberg Enkel jenes Lütold waren, kommen daher ihre Ansprüche an Kiburg. Abgesehen von anderem ist dies deshalb nicht richtig, weil nepos in diesem Falle Vetter heisst (7), und jene Mutter Lütolds also eine Tante Hartmanns des Aeltern war.

Kopp teilt seine Ansicht über das Verhältnis Gottfried's zu Kiburg nirgends genauer mit; Wurstenberger meint (8), Gottfried sei durch seine Gattin, welche Wurstenberger unbekannt ist, wohl mit Kiburg verwandt gewesen, indem diese vielleicht aus einer ersten Ehe von Hartmanns des Jüngern Schwester Clementa mit einem Hohenberger

(1) Hugo urkundet noch als Vormund Annas zu Gunsten St. Urbans am 7. Mai 1272, Fontes R. B. III, S. 16, N. 18. Rudolf erscheint in jungkiburgischen Angelegenheiten m. W. zum letzten Male am 11. Januar 1273; die Urkunde bei Kopp, Bünde II 1, Beilage 21, S. 728.

(2) Die Neuvermählten urkunden z. B. am 29. September 1273. Stadtrecht von Burgdorf, Fontes III, S. 48, N. 58; advocatus wird er z. B im Januar 1274 von Anna genannt, Fontes R. B. III, S. 73, N. 72. Die Verheiratung fand statt zwischen dem 11. Januar und dem 12. Mai 1273, vgl. Kopp, Bünde II 1, S. 595, A. 2.

(3) Oder er verzichtete darauf und erhielt vielleicht dafür das Amt eines Landvogts in Oberschwaben, das er jedenfalls seit Anfang 1274 bekleidet. So Krüger in den St. Galler Mitteilungen XXII, 1887, S. 136 und 137.

(4) Undatirter Eintrag im Buche der Veste zu Baden. Kopp, Bünde II 1, S. 741, N. 9.

(5) Schweizerisches Museum, Jahrg. III, 1787, S. 777-822 und 910-937.

(6) Abgedruckt bei Wartmann, Urkundenbuch von St-Gallen, III, S. 130, N. 924.

(7) Dazu führt folgende Ueberlegung: Ulrich von Kiburg und Anna von Zähringen müssen nach allem, was wir über sie und die Geburt ihrer Kinder wissen, zwischen 1180 und 1185 geheiratet haben. Anderseits ist Lütold, der nach Füssli ihr Enkel sein soll, spätestens 1186 geboren, weil er schon 1202 urkundet. Man kommt also um 16-20 Jahre zu kurz. Nimmt man dagegen an, die Mutter Lütolds sei eine Schwester Hartmanns des Aeltern gewesen, so stimmen die Altersverhältnisse sehr gut.

(8) a. a. O. III, S. 56, A. 10.

entsprungen sei. Allein weder war Gottfrieds Gattin eine Hohenbergerin (1), noch Clementa mit einem dieses Geschlechts verheiratet (2).

Von Wattenwyl von Diessbach sucht den Grund darin, dass Anna dem einen oder andern der beiden Grafen als Gemahlin zugedacht war (3), dies kann jedenfalls nur von Eberhard gelten, da Gottfried, wie wir sehen werden, schon verheiratet war. So sagt denn auch Krüger (4), welcher übrigens zugibt, dass die Frage einer definitiven Lösung noch warte, Gottfried trete wohl für seinen Bruder Eberhard, den Bräutigam Annas, auf. Dem steht unter anderm entgegen, dass, wie Krüger selbst sagt, die Urkunden auf eine Blutsverwandschaft Gottfrieds mit Kiburg hinweisen. Folgende Erwägungen dürften zur endgültigen Lösung der Frage führen.

Zwischen Elisabeth, bezw. ihrem verstorbenen Gemahl, und Graf Gottfried müssen Verwandtschaftsbande vorhanden gewesen sein, da die Gräfin Witwe Gottfried ausdrücklich ihren consanguineus, und dieser sie seine neptis nennt (5). Da aber nur Gottfried als Vormund auftritt, und er allein in dem Vertrage vom 27. April 1271 erscheint, da wir ferner nichts von Ehehindernissen wegen zu naher Verwandschaft wissen, welche bei der Vermählung Eberhards mit Anna erst durch päbstlichen Dispens hätten beseitigt werden müssen, so folgt daraus mit Sicherheit, das nur Gottfried mit Kiburg verwandt war, und daraus wieder, dass diese Verwandschaft durch Gottfrieds Gattin gieng. Sehen wir uns nach dieser um, so finden wir bei Guillimanus (6), darnach bei Nengart (7), bei Herrgott (8) und Münch (9) die Angabe, sie habe Elisabeth von Ochsenstein geheissen. Diese, nicht durch die geringsten Quellenangaben begründete Behauptung ist jedoch unrichtig. Gottfrieds Gemahlin war vielmehr eine Tochter Egenos des Jüngern von Freiburg und Urach und Adelheids von Neifen. Wir kennen nämlich den Vertrag vom 18. Februar 1239 (10), welchen der Vater Gottfrieds, Rudolf der Schweigsame, mit der Witwe Egenos und deren Sohn Conrad schloss in Betreff der Verlobung seines noch unmündigen Sohnes Gottfried mit der gleichfalls noch unmündigen Tochter Egenos. Das Zustandekommen der Ehe ist uns freilich nicht besonders bezeugt. Dafür spricht aber, dass Gottfried und sein Schwager Conrad zusammen unter den Bundesgenossen Rudolfs von Habsburg in der schon erwähnten Strassburger Fehde erscheinen (11), wo überhaupt alle Verbündeten Verwandte gewesen zu sein scheinen. Otto von Ochsenstein war Rudolfs Schwager, Gottfried sein und Ottos Vetter, Heinrich von Neuen-

(1) Vgl. darüber das Folgende.

(2) Vgl. Kruger, a. a. O. S. 126-128.

(3) a. a. B. I, S. 92.

(4) a. a. O. S. 127, A. 1.

(5) Vgl. die Urkunden Fontes R. B. II, S. 797, N. 726 und III, S. 1, N. 1, und oben S. 252.

(6) Habsburgica, pag. 325 und 326. Uxor (Gotfridi) fuit Elisabetha Ochsensteinia. Ex qua filij Gotfridus, qui paullo post patrem excedens, eodem tumulo insertus est, et Rudolfus uterque sub tutela Rudolfi præpositi et post Episcopi, patrui.

(7) Episc. Constant. II, p. 313.

(8) Genealogia Habsb. I, pag. 233, jedoch mit einem Fragezeichen und Erwähnung des Mangels urkundlicher Beweise.

(9) Die Münze von Laufenburg. Argovia VIII, S. 332. Anders in den Nachträgen zu seinen so verdienstvollen und auch von uns für diese Arbeit viel benutzten Habsburg-Laufenburg. Regesten Argovia X und Nachträge dazu Argovia XVIII, S. 13.

(10) Kopp, Bünde I, Beilage 1, S. 883 und Riezler, Fürstenbergisches Urkundenbuch I, 398.

(11) Vgl. Münch., H.-L. Regesten, Argovia X, N. 107, 112, 113, 115, 120.

burg, der Probst von Basel, Gottfrieds Grossoheim (1). Sollte allein Conrad kein Verwandter sein? Dazu kommt, dass uns auch berichtet wird, Gottfried und Conrad seien in oder an den Folgen einer gemeinsamen Fehde im Jahre 1271 umgekommen (2).

Die Ehe Gottfrieds mit der Gräfin von Freiburg kann also wohl unbedenklich als vollzogen angenommen werden. Dann ergiebt sich aber die Verwandschaft mit Hartmann dem Jüngern ohne weiteres; man muss nämlich nur bedenken, dass dessen Grossmutter Anna, die Gemahlin Ulrichs von Kiburg, eine Zähringerin war, und dass deren Schwester Agnes den Grafen Egeno den Bärtigen von Urach geheiratet hatte, welcher hinwiederum der Grossvater von Gottfrieds Gattin war (3). Damit stimmen nun trefflich die Ausdrücke der Urkunden; ihren Neffen, Hugo von Werdenberg und ihren Vetter, Rudolf von Habsburg, nennt Elisabeth avunculi, den entfernter verwandten Gottfried dagegen consanguineus; dieser umgekehrt bezeichnet sie als neptis, Hugo und Rudolf dagegen nennen sie matertera.

Es ist jedoch selbstverständlich, dass diese Verwandschaft Gottfrieds mit Hartmann dem Jüngern die Teilnahme an der Vormundschaft erleichtern, die Einmischung entschuldigen konnte, dass sie aber kein Recht darauf gab, so wenig wie dem Grafen Rudolf die seinige, welche doch näher war. Nach dem Rechte hätte Hugo von Werdenberg beide, sowohl was die Vormundschaft, als auch was ein allfälliges Erbe betraf, ausgeschlossen. Der Grund, weshalb Gottfried Vormund wurde, liegt in seinen persönlichen Verhältnissen zu Rudolf (4), welcher eben Mündel und Mündelgut so in seiner Gewalt hatte, dass er als Vormund zuziehen konnte, wenn er wollte. Bei seinem ersten Auftreten im Jahre 1242 erscheint Graf Gottfried allerdings als Gegner Rudolfs; aber bald versöhnten sich die beiden, und fortan war Gottfried der treuste Bundesgenosse Rudolfs in seinen Fehden gegen Savoyen, Bern und Strassburg. Ja als Rudolf 1267 in jenen, so sagenhaft ausgeschmückten Streit mit den Freiherren von Regensberg und den Grafen von Toggenburg verwickelt war, unterstützten ihn auch Gottfried und sein Bruder oder beobachteten wenigstens eine wohlwollende Neutralität, obschon die Regensberger ihre Oheime, die Toggenburger von Neuenburg her ihre entfernten Verwandten waren. Ja selbst in dem nachfolgenden Kriege gegen den Bischof von Basel, Heinrich von Neuenburg, ihren Grossoheim, und indirekt also auch gegen den damaligen Domprobst zu Basel, ihren Bruder Rudolf, kämpften die beiden Grafen für ihren Vetter, freilich weniger gegen den Bischof selbst, als gegen dessen

(1) Gottfrieds Grossmutter, die Gemahlin Lutolds des Aeltern von Regensberg, war eine Schwester Heinrichs.

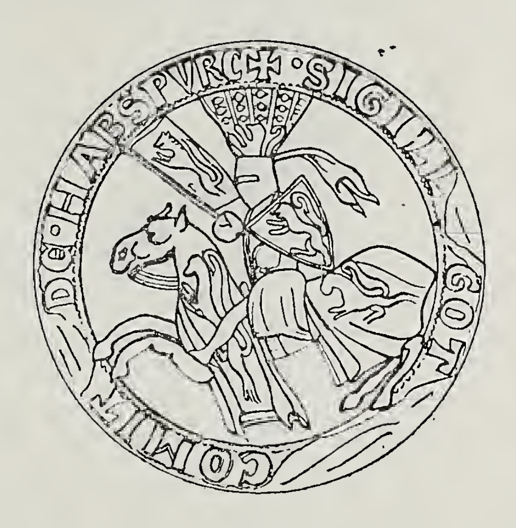
(2) Vgl. die Annalen von Colmar ad. ann. 1271 und das Chron. S. Georgii bei Bohmer, Fontes II 6, und Add. II, 473. Erst nachdem obige Zusammenstellung fertig war, bemerkte ich, dass auch Krüger im Anzeiger für Schweizer Geschichte 1885, S. 406 das Zustandekommen dieser Ehe zu beweisen sucht, weil, dasselbe nötig ist, wenn Gotfrieds Sohn Rudolf und seine nachmalige Gemahlin, Elisabeth von Rapperswil, quarto consanguinitatis gradu verwandt sein sollen, wie eine Urkunde vom 19. Mai 1303 (Kopp, Bünde I, S. 325 c) berichtet. Neben den zum Teil oben angeführten Beweisen bringt er noch folgendes bei: Gottfried und Conrad erscheinen zusammen 1262 als Zeugen König Richards (Herrgott II, pag. 377) und 1266 als Burgen und Eideshelfer des Grafen Siegebrecht von Werde, Landgraf im Niederelsass, der jedenfalls mit beiden nahe verwandt gewesen sei (Schöpflin. Alsatia diplom. I, pag. 455). Das einzige Bedenken, das man gegen das Zustandekommen der Ehe zwischen Gottfried und der Gräfin von Freiburg haben könnte, nämlich dass Gottfrieds Sohn Rudolf erst 1270 geboren wurde, beseitigt er durch die, wie mir scheint, recht hübsche Bemerkung, gerade die Nachricht davon, welche wir den Colmarer Annalen verdanken (Domina comitis Gotfridi festo Margarete filium peperit) deute darauf hin, dass es ein aussergewöhnliches Ereignis gewesen sei.

(3) Siehe unsere Stammtafel.

(4) Deshalb konnten auch die zahlreichen Geschwister von Gottfrieds Gattin keine Ansprüche auf den Besitz der jüngern Herrschaft Kiburg machen.



Anhänger und Verbündete in Burgund. Es ist wohl anzunehmen, dass sie dies nicht aus blosser Liebe zu Rudolf getan haben, sondern gegen Erlangung materieller Vorteile. Nun bedenke man, dass gerade in jenem Jahre 1267 die Brüder zuerst in jungkiburgischen Angelegenheiten auftreten, und dass der Vertrag vom 27. April 1271 unmittelbar vor oder in den Anfang der Basler Fehde fällt, und man wird nicht stark fehlgehen, wenn man daraus schliesst, dass Rudolf die Bundesgenossenschaft seiner Vettern sicherhalten und sie dafür belohnen wollte, indem er Eberhard die Erbtochter zur Frau versprach, Gottfried aber Einfluss auf die Verwaltung und damit Anteil an den Entschädigungen aus kiburgischem Gute, ja sogar einen Teil der Reichslehen, und im Falle dass Anna gestorben wäre, einen Erbteil einräumte.



Diese seine Ansprüche nun hat Gottfried auf seinem Reitersiegel angedeutet, indem er sein habsburgisches Kleinod in höchst sinniger und merkwürdiger Weise mit dem alten kiburgischen Lindenblätterbusch vereinigte (1). Das wegen seines heraldischen Schmucks und der fliegenden Helmdecke auch sonst sehr interessante Siegel (2) zeigt wieder einmal deutlich, wie die Wappen- und Siegelkunde mit der Geschlechterkunde und der allgemeinern Geschichte in engem Zusammenhange steht. Ohne die Geschichte der kiburgischen Vormundschaft und die Kenntnis der genealogischen Verhältnisse verstehen wir dieses Siegel nicht; es hinwiederum weist uns hin auf wichtige, wenn auch nur vorübergehende, historische Verhältnisse, und stellt sie plastisch dar, wenn man nur seine Sprache zu verstehen sich Mühe gibt.

Zürich, im Januar 1889.

G.-Ulrich Stutz.

(1) Vgl. unsere Abbildung. Der Umstand, dass der Lindenblätterbusch etwas anders aufgefasst ist als auf den kiburgischen Siegeln (vgl. diese Zeitschrift 1883, S. 35, N. 4 und 6 und S. 38, N. 13) eher ähnlich dem Landenberger Kleinod (ebendaselbst S.35, N. 5) ist natürlich ganz gleichgültig; es sind dies nur verschiedene Darstellungsweisen derselben Sache. Sollte jedoch der historische Zusammenhang noch Raum fur Zweifel lassen, ob wir es hier wirklich mit dem Kiburger Kleinod zu tun haben, so werden dieselben ganz unmöglich gemacht durch den Umstand, dass Gottfried bis 1270 andere Siegel gehabt hat (vgl. Hergott I, Taf. 18, N. 17-20, wovon allerdings einige bei genauerer Prüfung identisch sein mögen), dieses Reitersiegel aber, soviel meine Erkundigungen darüber zu Tage förderten, nur an den wenigen Urkunden vorkommen, die er als kiburgischer Vormund siegelt, also an dem Vertrag vom 27. April 1271 im Staatsarchiv Zürich und an den Urkunden betreffend den Kirchensatz von Thun vom 6. und 8. Juli 1271 im Staatsarchiv Bern.

(2) Ein böses Schicksal hat sein Bekanntwerden bis jetzt verhindert, denn Herrgott bildete es nicht ab, da er es nicht gekannt zu haben scheint, und die Abbildung bei Zeerleder (Urkundenbuch von Bern III, Taf. 56, N. 214) ist, trotzdem sie nach einem guten Exemplare aufgenommen wurde, so unrichtig, dass sie diesen Schatz sogar noch mehr verbarg, als er ohne sie verborgen gewesen wäre.

F0738.045-
5990H